This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

Digitized by Google

For. Fiction

UNIVERSITY OF CALIFORNIA.

GIFT OF

F. L. A. PIOCHE.

1871.

Accessions No. 16902 Shelf No. 816 M678 v.1

Digitized by Google

Digitized by Google

MISÈRE

ET

MISÉRABLES

F. L. A. Roché

Digitized by Google

Digitized by Google

MISÈRE

ET

MISÉRABLES

I

PÈRE ET MÈRE

BIBLIOTHÈQUE
F. L. A. Pioche
SAN FRANCISCO

PARIS
E. DENTU, LIBRAIRE-ÉDITEUR
PALAIS-ROYAL, 13-17, GALERIE D'ORLÉANS

1863

Digitized by Google

1690 2

Digitized by Google

Opposer le roman au roman, tel est notre but. L'idée n'est pas de nous. Mais ne craignons pas de dire que l'application en a été imparfaite, malgré la magistrale autorité de celui qui l'a si admirablement inaugurée. Le Cardinal Wiseman n'est pas resté au-dessous de lui-même, mais au-dessous de la tâche.

L'intrigue est l'âme du roman, et les œuvres du Cardinal Wiseman n'ont pas d'intrigue.

Le roman du jour est la plaie sociale. Il faut que le roman en guérisse la société. Le roman se lit, la critique ne se lit pas; elle ne pénètre pas jusqu'au sein de la masse, et il faut y pénétrer pour extirper le mal.

Digitized by Google

C'est le but de l'édition populaire, de la livraison à cinq centimes.

De plus, la critique est *aisée* et l'art est *difficile*. On doit parer à tout, répondre à tout, au risque de s'attaquer au géant. L'aigle qui brave impunément la foudre peut se prendre au filet du moindre gars.

Ayons de l'audace, nous aussi! jetons nos classiques par-dessus les murs; calquons le génie latin, la phrase de Tacite, s'il est possible, en affirmant que nous sommes romantique.

M. Victor Hugo n'écrit pas autrement qu'en latin. Nous ne nous piquons pas de son laconisme. Ce n'est pas difficile d'effacer en trois traits de plume, de cette plume surtout, les grands abus sociaux. Mais il ne suffit pas de détruire et d'abattre, il faut réédifier. Néron fait brûler Rome à la condition de la fonder plus belle.

Or, voici l'argument de l'auteur des *Misérables*.

C'est la misère qui fait le misérable; mais c'est la société qui fait la misère; donc il faut réformer la société.

Il oublie de nous dire comment il conviendrait de la réorganiser.

Cela provient évidemment de la confusion des termes

Digitized by Google

et des idées, confusion faite à dessein dans le plan de l'auteur pour avoir une raison de lancer son tonnerre sur la société.

Maintenant que nous sommes revenu de l'éblouissement que nous a d'abord donné son génie, qu'il nous soit permis, à notre tour, de réhabiliter cette chose sacrée que Dieu a faite dans un jour de justice pour châtier le crime et régénérer l'homme. Rigoureuse conséquence de l'esprit du mal que M. Victor Hugo s'efforce en vain d'effacer de la constitution humaine.

Qu'il nous soit en même temps permis de rendre justice à cette détestable société que nous dépeint M. Victor Hugo sous les plus sombres couleurs, et qui, si détestable qu'elle soit, si bas qu'elle soit tombée, malgré ses imperfections que nous sommes le premier à proclamer, ne s'est pas encore prostituée au point de confondre le *malheureux* avec le *misérable*.

Et c'est pourtant ce que M. Victor Hugo a fait pour empêcher celui-là de se relever, disons-le hardiment, pour le désespérer et le conduire au suicide.

Digitized by Google

Digitized by Google

VOICI NOTRE PRÉFACE

La grande erreur des utopistes est de ne pas savoir définir la liberté, et de la rêver chacun selon son système.

Plus de *prolétariat,* plus de *misère,* plus de *prostitution,* s'écrie l'auteur des ***Misérables.*** Et plus loin, résumant sa pensée : plus *d'ignorance et de misère.*

Croit-il à la possibilité d'une telle transformation ? Et, en admettant qu'il pût résoudre ce gigantiesque problème, comment maintenir l'humanité dans la voie d'un tel progrès, d'une telle perfection ?

Digitized by Google

Signaler la misère et l'ignorance, ce n'est ni les combattre, ni les détruire. Les signaler dans un roman, c'est s'exposer à tromper les autres comme on peut se tromper soi-même.

Ne décourageons pas la société, elle a assez de haine et d'égoïsme au cœur sans lui en inspirer davantage. Plus les petits s'élèveront, plus les grands chercheront à le faire. C'est la loi pour tous. Vous ne pouvez arrêter les uns pour faire avancer les autres, et vous aurez beau arracher le bandeau de la fortune pour faire mentir l'antiquité, vous ne parviendrez pas à créer des poètes.

Combien nous préférons les promesses éternelles de celui qui a dit :

« Bienheureux ceux qui souffrent, parce que le royaume des cieux est à eux. »

« Bienheureux les pauvres d'esprit. »

Il y a là plus qu'une promesse éternelle, il y a une vérité sociale.

Digitized by Google

PREMIÈRE PARTIE

PÈRE ET MÈRE

Digitized by Google

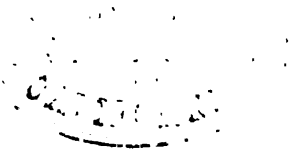
Digitized by Google

LIVRE PREMIER

UNE RÉSURRECTION

Digitized by Google

Digitized by Google



I

SATAN ET DIEU.

C'était au lendemain d'une révolution que trois journées célèbres et néfastes devaient marquer dans l'histoire. La trace de l'émeute avait disparu dans les rues. Pour effacer les caractères de la violence de nouveaux monuments s'étaient élevés à la place de ceux que le canon et la flamme avaient détruits. Un roi-bourgeois s'était fait asseoir sur le trône et recueillait le double prix du sang de sa race et de sa branche.

. . . . . .

Il faisait nuit noire dans la petite ville de S.-sur-A. Pas une étoile au ciel.

Digitized by Google

Sur la terre, de distance en distance, de rares reverbères criant sur leurs chaînes rouillées et dont les lumières étaient éborgnées par chaque rafale du vent qui pénétrait dans les jointures disloquées de la cage vitrée.

Dans l'air, des nuages si bas qu'ils rasaient les toits écrasés des maisons et qu'on les eût pris pour d'immenses oiseaux de ténèbres se poursuivant dans l'espace.

Plus une lumière aux fenêtres : on se couche de bonne heure dans les petites villes, et onze heures avaient déjà sonné.

De plus, c'était l'heure de la tempête : partout des voix discordantes comme dans le tumulte des foules. Les arbres, violemment secoués, semblaient vouloir se détacher du sol, et les jeunes plants pirouettaient sur eux-mêmes comme pour une valse délirante, frappant l'air de leurs mille bras ainsi que de grands polichinelles.

Et cependant le roulier, en train de bonne fortune à cette époque, aurait pu voir, en traversant le solide pont jeté sur l'Ariége, une ombre fixe penchée sur le parapet, la tête dans les mains de manière à ne rien laisser paraître de son visage, coiffée d'un chapeau

Digitized by Google

sans forme, vêtue d'une blouse sans couleur dans l'obscurité, et qui semblait indifférente à la crise de la nature.

Il n'en était rien, et celui qui aurait pu pénétrer cette âme, sonder cette pensée, voir seulement le regard de cette ombre, car cette ombre avait tout cela, eût été épouvanté de l'horrible tempête qui s'amassait dans cet être humain, venu, à cette heure, demander un appui à la masse grise et noire d'un pont, et sous cette masse regarder couler cette autre masse plus imposante qui glissait lourdement dans l'ombre comme un serpent repu se traîne avec effort vers sa caverne.

Elle écoutait aussi, mais toujours immobile, le clapotement de l'eau se mêlant sous les arches du pont aux gémissements plaintifs des vents qui venaient s'y engouffrer. Mais en l'examinant de plus près, on aurait vu tressaillir faiblement l'ombre toutes les fois qu'une furtive échappée de lune coupait la masse de la rivière d'un livide éclair.

C'était un morne spectacle qui ne manquait pas de beauté — beauté de la tristesse indécrite. Toute la création s'y trouvait : la terre qui porte l'eau ; l'eau que soulèvent les vents, les vents qui subissent l'action

Digitized by Google

de la lumière, et l'homme, triste de toute cette tristesse des éléments en courroux.

A ce moment, l'ombre frissonna de la tête aux pieds sous un froid baiser que la lune lui envoya entre deux nuages et qui fit bouillonner l'onde sur tout le trajet de son rayon. Et comme si elle fût mal à l'aise, elle fit un brusque mouvement, redressa sa haute taille, posa un pied sur la borne qui se trouvait auprès d'elle, et, se soulevant sur les deux mains, elle appuyait déjà l'autre pied sur le parapet du pont lorsqu'elle se sentit violemment tirée par derrière.

Elle était retombée sur le sol, et, se retournant brusquement, elle se trouva en face d'une autre ombre, celle-ci tout-à-fait noire.

La foudre est moins rapide.

La lune dégagée éclairait dans toute sa splendeur.

— Monsieur le curé !

— Vipar !

Et le curé de S. recula frappé d'une terreur involontaire.

Ce mouvement n'échappa point à l'ombre que nous venons d'entendre appeler Vipar.

— Oui, Vipar, le forçat. Vous voyez bien, monsieur le curé, que vous avez eu tort de retarder mon heure,

Digitized by Google

j'étais bien décidé : le courage, la force, tout y était. A quoi bon me retenir pour reculer devant moi comme devant une méchante bête ? Je vous fais donc horreur à vous aussi ? Et pourtant vous passez pour un saint dans la contrée. Allons ! tirez votre chemin, et moi je vais tâter le degré de l'eau.

Et Vipar tourna rapidement le dos à celui qu'il avait nommé monsieur le curé avec un certain air de révérence qui ne manquait pas d'ironie.

L'ecclésiastique comprit la portée du reproche. Il ne l'avait pas attendu pour redevenir maître de lui.

— Pardonnez-moi, mon ami, si j'ai été coupable d'un mauvais mouvement il a été instantané, vous le voyez bien.

Et le curé tendait la main au forçat.

Celui-ci ne vit point le geste, et la main du prêtre retomba dans le vide.

Comme pour mettre le sceau à la parole de l'homme de Dieu, la lune tombait en plein sur son visage et lui donnait cette sérénité de l'âme qui contraste avec les bouleversements.

Le forçat ne se rendit pas compte de cela ; mais il comprit qu'il avait fait de la peine à monsieur le curé ; et malgré la contrariété évidente qu'il venait

Digitized by Google

d'éprouver d'être ainsi dérangé dans son plan, malgré les flots d'amertume qui soulevaient sa poitrine et faisaient monter à ses lèvres une blanche écume :

—Il n'y a point d'offense, monsieur le curé, c'est pas la peine de vous excuser. C'est plutôt à moi. Ce n'est pas votre faute. Mais est-ce la mienne? Si vous y pouviez quelque chose, je crois bien que vous m'arrangeriez çà. Vous êtes bon, vous. Ce n'est pas comme ceux qui me repoussent du pied en me jetant à la face que je ne suis pas des leurs. Ah! je le sais bien, mais que faire, puisqu'il n'y a pas de remède. C'est toujours ainsi quand la fatalité poursuit quelqu'un.

— Ce n'est pas une raison, répondit doucement le curé qui avait de nouveau saisi la blouse du forçat pour le contraindre à se retourner. Il n'y a pas d'autre fatalité que la méchanceté et la dureté des hommes; mais tous ne sont pas mauvais. Je comprends que votre cœur aigri, tourmenté de mille façons, que sais-je? vous ait poussé, dans un accès de désespoir, à l'action que vous alliez commettre. Mais puisque Dieu m'a envoyé ici, c'est une preuve que votre heure n'est pas venue. Il ne serait pas bien de le tenter deux fois.

Digitized by Google

— Tant vaut-il en finir.

— Vous n'avez donc pas de parents ?

— Les forçats n'ont pas de famille.

— Pas d'amis ?

— Encore moins.

— Votre pays ?

Le forçat éclata d'un rire sinistre.

Le curé était au désespoir. Ce n'était pas le moment de lui faire du dogme et de la morale.

— Attendez jusqu'à demain.

Le forçat eut un tressaillement.

— Demain ce sera fait, monsieur le curé. Et tenez, puisque vous voulez tant m'obliger, la seule grâce que j'aie à vous demander, c'est de donner la sépulture à mon misérable corps quand les pêcheurs l'auront retiré de l'eau.

Ce fut au tour du curé de frissonner.

— Soit, dit-il, sur le ton ferme d'une résolution soudaine, mais à condition que vous exaucerez aussi la prière que je vous ai faite de ne pas exécuter cette nuit votre horrible projet.

Le forçat hésita.

Le curé comprit. Un seul instant pouvait tout perdre. L'important c'était d'arracher le misérable au

Digitized by Google

mortel miroir qui le fascinait et l'attirait. Il saisit avidement la main du forçat, et faisant passer dans son regard tout ce qu'il y avait en lui d'ardente charité, et dans sa parole toute la persuasion de son apostolat :

— Me le promettez-vous, mon frère.

Vipar était vaincu, mais il ne répondait pas.

Ce silence s'expliquait. Il ne s'agissait que de frapper le dernier coup.

— J'ai un autre service à vous demander, Vipar, et je suis bien sûr que vous ne me le refuserez pas. C'est de me donner votre bras jusqu'au presbytère. La nuit est si noire et l'heure si avancée.

Le forçat regarda le prêtre d'un air étonné et se laissa conduire machinalement par la main qui s'était glissée sous son bras.

Et l'on aurait pu voir les deux ombres longeant en silence la ligne du quai et parcourant la grand'rue.

Elles s'arrêtèrent devant la porte du presbytère.

— Songez que vous m'avez promis, dit la voix du prêtre avec solennité.

— Oui, M. le curé, répondit l'autre voix.

— A demain matin. Je vous attends chez moi.

— J'y serai.

Digitized by Google

Et deux mains se joignirent, puis se disjoignirent. Une clef grinça dans une serrure, une porte s'ouvrit, une des deux ombres y disparut. L'autre s'effaça dans l'obscurité et la lune se voila entièrement.

Digitized by Google

Digitized by Google

II.

CE QUE C'ÉTAIT QUE LE CURÉ DE S...

Maintenant que les ombres du soir ne nous cachent plus la figure du curé de S... avec lequel nous avons fait connaissance la veille, à l'heure où il passa juste à temps sur le pont pour sauver la vie à un homme, esquissons à grands traits cette physionomie.

Nous l'avons déjà rencontrée sur notre chemin cette tête sereine et austère du prêtre, pétrie de blancheur et de mansuétude, de prière et de méditation, dont chaque ligne est une puissante saillie; vivante prédication en son ensemble, portant au front l'auréole de la chasteté.

Les mains pleines de bienfaits.

Digitized by Google

Simple avec les petits,

Compatissant aux misérables,

Digne avec les grands de la terre,

Appui des faibles,

Obstacle des méchants,

Miséricordieux pour les pécheurs,

Souriant aux enfants.

Nous l'avons rencontré au conseil des puissants pour résister à leurs violences; sur le seuil des riches tendant la main au nom des pauvres; au chevet des malheureux pour les consoler dans leurs tortures; à toute heure du jour et de la nuit, dans les rues, dans les carrefours, dans les palais et les masures, et jusque sur les grandes routes pour prodiguer à tous et partout son activité, son cœur et sa bourse. Car rien n'est à lui. Voilà l'aspect général.

Voulez-vous les traits particuliers?

Figure presque cadavéreuse, ne vivant que par le regard.

Soixante ans et plus.

Trente ans de cure dans la paroisse de S..., juste pour la Saint-Jean, sa fête.

Refus réitéré de quitter ses ouailles pour cause d'avancement.

Digitized by Google

Voilà ce qu'on se disait tout haut. Mais ce qu'on se disait tout bas était le meilleur, et c'était là le sujet de toutes ces longues conversations qui remplissent les soirées d'hiver et qu'on nomme veillées — coutume générale en France qui doit être pratiquée dans les pays où les journées sont trop courtes pour ceux qui ont besoin de la faire tout entière, et se réunissent autour du feu commun pour économiser leur bois.

La veillée est la prière calme et solennelle du travail. *Qui laborat precatur.*

De cette manière les uns veillent en causant, les autres en travaillant. Tous veillent, *vigilant*, excepté ceux et celles qui dorment au coin du feu, et cela arrive.

Les femmes surtout travaillent à cette heure. Les unes causent, les autres ravaudent, d'autres filent. L'artisan, lui, a fini sa tâche. Il peut donc laisser tomber dans sa main sa rude tête portant le poids du jour et prendre un à-compte sur le sommeil de la nuit. Bientôt sa respiration régulière se mêlera aux rêves bruyants du chien et au *ron ron* du chat. La conversation creusera pour ne point interrompre le repos du maître — l'artisan est toujours roi dans sa chaumière — et les voix féminines fatiguées à leur

Digitized by Google

tour de chuchoter feront place au léger battement d'aile du rouet, au ronflement du fuseau et au frottement du fil dans la piqûre de l'étoffe.

Mais voilà que le nom de M. le curé est prononcé tout bas.

L'étincelle électrique est d'un effet moins prompt. On ne dort plus, on se rapproche, le silence se fait, l'aiguille s'est arrêtée au passage, le rouet a cessé de marcher. Le fuseau trouve aussi prétexte à se reposer, tandis que la fileuse s'occupe d'arranger sa poupée de chanvre. L'intérêt ici devient général. D'où vient cela? Qu'on demande à Pierre et à Marie, les époux de cette demeure, à Jeanne, à Madeleine et à Suzanne leurs voisines, de veillée chez eux ce soir-là, car les veillées se font à tour de rôle chez les connaissances.

Et Pierre et Marie diront qu'ils avaient une vache, bonne laitière, que l'épizootie de l'année précédente leur a enlevée, mais qui vient d'être remplacée par le produit d'une quête organisée par M. le Curé en faveur des victimes du fléau, et pour laquelle le bon curé a souscrit le premier.

Jeanne dira qui envoie du pain et du bouillon à son

Digitized by Google

mari depuis qu'il est retenu dans son lit par un rhumatisme, qui dure depuis bientôt trois mois.

Madeleine voudra dire aussi que c'est M. le Curé qui a fait entrer sa fille à l'hospice et lui donne du bois lorsque l'hiver est trop rude.

Et Suzanne additionnera les sommes qu'elle a reçues de M. le Curé par l'entremise de dames charitables. M. le Curé le veut ainsi pour que la *main gauche ignore ce que donne la main droite.* Mais comme ces bonnes gens sont aussi reconnaissants que laborieux, ils n'entendent pas que le bienfait tombe à terre.

D'ailleurs, c'est toute la ville qui éprouve ce sentiment-là, car toute la ville doit quelque chose à M. le Curé; qui plus, qui moins, chacun à sa façon. N'avons-nous pas entendu ce que lui disait Vipar la nuit dernière sous le regard de la lune : « Vous passez « pour un saint dans la contrée, vous êtes bon, « vous. »

Nous avons vu aussi ce qu'il a fait pour Vipar.

Ce que nous n'avons pas vu, c'est la manière dont vit M. le Curé. C'est ce que sa servante seule pourrait nous dévoiler, et encore.

La seule indiscrétion qu'elle ait commise à ce sujet, sur la sollicitation pressante d'une vieille dévote qui

Digitized by Google

se plaignait confidentiellement à elle de la maigreur de M. le Curé, a été de lui avouer que M. le Curé faisait maigre toute l'année.

Bonne Vierge! s'est écriée la dévote, prenez en piété notre pasteur.

Que serait-ce si elle eût appris par cette même servante que M. le Curé passait, à certaines époques de l'année, des jours entiers sans prendre aucune nourriture.

Faudra-t-il s'étonner après qu'on accoure de tous les points de la France pour consulter le curé de S.., Et s'il faut en croire ceux qui ne sont pourtant pas chargés de lui faire la réputation, on commence à arriver de l'étranger.

Pourquoi cela?

Le peuple n'en sait rien au juste.

On le dit inspiré. Singulière supposition.

Demandez plutôt à M. le prince de ***, à Mme la baronne de ***.

Le premier a fait le voyage de Pologne en France, les uns disent pour voir M. le Curé de S..., d'autres, paraissant mieux informés, pour avoir une consultation de lui sur l'avenir de son pays.

La seconde avait un fils unique bien malade quand

Digitized by Google

elle est arrivée ici pour demander des prières à M. le Curé, et lorsqu'elle est rentrée chez elle ce fils était entièrement rétabli.

Et tant d'autres qui sont accourus, attirés par la réputation de sainteté du bon curé pour lui soumettre d'importantes questions sur leur famille, leur patrie, ou sur eux-mêmes.

L'abbé Vianet n'a pas la prétention de les résoudre. Il sait jusqu'où s'étendent les pouvoirs de son ministère, et ses prédictions se bornent à de sages conseils appropriés aux événements qu'il prévoit sans rien préjuger.

Qu'on appelle cela le don de la double vue, si l'on veut. C'est encore la vérité, car notre curé se nomme M. Vianet, et il est facile de s'en convaincre.

Digitized by Google

Digitized by Google

III

D'OU IL VENAIT LA VEILLE AU SOIR.

Tout cela ne nous apprend pas d'où revenait le curé la veille au soir, lorsqu'il rencontra Vipar.

Il y a des mauvaises langues dans les petites villes. Est-ce parce qu'on y est moins occupé de ses propres affaires, ou par un effet de l'agglomération des intérêts de tous sur un seul point?

Peut-être pour les deux motifs, et nul ne peut se flatter d'échapper au tonnerre de la calomnie, quand une fois on a senti près de son visage le souffle empoisonné de la ténébreuse mégère.

Nul, fût-il un saint.

Digitized by Google

Le curé de S. n'en était point à l'abri. Qui n'a pas d'ennemis?

Le Christ a passé sur la terre en faisant le bien, rien que le bien, et les siens l'ont trahi et envoyé à la mort. Et quelle mort!

Bornons-nous à constater que le bon curé de S... avait ses ennemis et ses détracteurs.

On trouvait qu'il faisait de trop longues visites chez Mme C. qui ne fréquentait pas les sacrements; qu'il ne devait pas aller si souvent chez Mlle de P., qui menaçait depuis longtemps ses neveux de laisser son bien aux pauvres; qu'il s'absentait souvent de son presbytère et rentrait tard chez lui. Il avait été rencontré plusieurs fois, la nuit, dans la campagne par des maraudeurs.

Et, sans aller bien loin, nous avons vu Vipar surpris de la prière que M. le curé lui avait faite, la nuit dernière, de l'accompagner chez lui.

Cet étonnement voulait dire: « Puisque vous êtes venu jusqu'ici sans personne, pourquoi ne pouvez-vous continuer votre chemin qui est si court jusqu'au presbytère? »

De cette question à cette autre: « D'où venez-vous, Monsieur le curé? » il n'y avait pas loin.

Digitized by Google

D'où venait l'abbé Vianet, à cette heure, par un pareil temps, seul ?

Qui eût pu le dire ?

Dieu et sa conscience, sans doute.

N'y avait-il pas d'autres témoins ?

Cette nuit-là, dans la direction nord de S., à deux kilomètres environ de la ville, à l'endroit dit Montoulieu et dans une misérable cabane exposée aux déchirures du vent et au fouettement de la pluie, râlait un corps humain enveloppé de quelque chose de déguenillé, étendu sur quelque chose qui n'avait rien du lit et qui cependant en tenait lieu.

Debout près de ce lit, et à côté de la tête du mourant, une ombre veillait. Et sur le sol nu d'autres ombres plus petites s'agitaient. On ne pouvait les compter, car elles grouillaient, et il en paraissait plusieurs, mais n'en formant qu'une.

Et la lumière charbonnée qui s'éteignait à vue d'œil dans le bec du *calel* — lampe à trois becs — suspendue dans l'intérieur de la cheminée, à droite, ne projetait plus qu'une demi-teinte de couleur rougeâtre sur l'ensemble de ce réduit dont tous les détails se perdaient dans l'obscurité.

Après s'être accoutumé à cet intérieur misérable, l'œil

Digitized by Google

de l'observateur pouvait finir par se rendre compte, grâce aux étincelles agonisantes de la lampe, de cet amas de choses informes entassées là comme dans une cavité après le naufrage.

C'étaient trois enfants couverts de haillons qui se traînaient sur la terre suintante, et dont les âges devaient se suivre de bien près. Ils se poursuivaient en geignant sous une longue pièce de bois, le seul meuble du bouge, qui servait probablement de table à la famille et sur lequel il n'y avait rien. Cela faisait l'effet d'un nid de chats-huants.

Au pied du lit, presque perdu dans la fumée se découvrait insensiblement et à grand peine une statue d'abord mesquine, et qui grandissait jusqu'à la taille d'un jeune gars, quatrième rejeton de cette misère. Mais l'aîné ne bougeant pas plus que la femme.

— Guillaume, que t'a dit monsieur le curé?

L'enfant tressaillit.

— Il m'a dit qu'il arriverait à dix heures.

— Quelle heure peut-il être, enfant?

— Mère, je n'en sais rien.

— Quel temps fait-il?

La mère était restée étrangère jusques là à l'état de l'atmosphère.

Digitized by Google

— Affreux, ma bonne mère, et je doute que M. le curé....

— S'il l'a promis, il viendra.

— Il me l'a dit.

— Espérons.

La mère et l'enfant retombèrent dans leur silence immobile. C'étaient alors deux choses plutôt que deux êtres.

Un lamentable gémissement du vent vint couper la respiration du moribond.

La mère et l'enfant eurent le même mouvement.

Les petits en profitèrent pour faire chorus avec la tourmente.

— Man... man... man.

— Pain... pain...

— J'ai faim.

Et ils se précipitèrent à la fois vers leur mère, car c'était elle, en lui tendant leurs petits bras amaigris.

Réveil de la nichée.

Le malade eut un hoquet.

La malheureuse mère poussa un soupir indescriptible.

C'était le concert de la douleur, du désespoir et de la misère attendant la mort.

Digitized by Google

A ce moment, un léger coup se fit entendre à la porte au milieu des hurlements de la tempête.

Le garçon ne fit qu'un bond de sa place à la porte.

— Dieu soit loué! murmura la femme avec un soupir qui renfermait tout le cœur.

Le curé de S... parut.

Il fut un instant à se reconnaître. Il jeta un regard plein d'expression sur la lumière moribonde.

La mêche tirait à sa fin par soubresauts et fumait tristement.

La pauvre mère de famille comprit et soupira.

Le curé s'approcha du lit et voyant que la lampe ne ressuscitait pas, il chercha à étudier dans l'ombre les traits du patient.

L'analyse ne fut pas longue.

L'abbé Vianet était habitué à ces scènes lugubres, mais celle-ci avait un aspect navrant, il n'osait y croire. D'ailleurs toute son attention fut bientôt pour cette tête dont la lividité ne pouvait être absorbée par la noirceur du taudis.

Le malade fit un effort et souleva péniblement sa prunelle déjà chargée des vapeurs du dernier sommeil. Il n'avait pas entendu, mais l'instinct veillait toujours en lui.

Digitized by Google

N'y eut-il pas autre chose dans le regard qui s'échappa de la paupière du moribond, pâle étoile, pour se fixer sur le sombre fantôme qui se dessinait devant lui ?

Le vulgaire ne sait pas découvrir les mystères de la dernière heure.

Le curé de S... vit, lui, dans ce regard, un éclair d'intelligence, et dans cet éclair, un rayon de foi; l'éclair parti des profondeurs de l'âme pour illuminer la raison chancelante; le rayon qui perce les voiles de l'avenir pour donner à l'homme la certitude des espérances finales et le courage du combat qui termine tout.

Il se pencha sur cette tête qu'il effleura de son souffle.

Soudain une lueur inattendue jetée par la mourante flamme du *calel*, mystérieuse peut-être, passa entre ces deux visages d'un singulier effet.

Le malade eut un frémissement étrange. Il avait cru reconnaître sans doute son image dans cette figure décharnée aussi blême que la sienne. Mais il fut presque aussitôt rassuré par la blanche auréole qui s'en détacha et eut son reflet sur ce front glacé.

Le calme était descendu dans son âme et l'avait enveloppée.

Pourtant le prêtre n'avait fait que souffler dessus.

Digitized by Google

Et lorsque le curé de S... se retira à tâtons de cette chambre, en montrant le ciel à l'épouse-mère deux fois martyre dans son mari et dans ses enfants, et en caressant les petites victimes qu'il trouva sous sa main dans les ténèbres, le malade dormait d'un sommeil doux et profond.

— Guillaume, va, cours après M. le curé lui apporter cette bourse qu'il a oubliée sur notre table.

Guillaume était parti en courant.

Et quelques instants après il rentrait essoufflé, désappointé de n'avoir pu rejoindre M. le curé.

L'enfant avait compté sans les ailes de l'ange.

Digitized by Google

IV

MADEMOISELLE FÉLICITÉ.

Mademoiselle Félicité Vianet, nièce de M. l'abbé Vianet, était née dans le village de C..., dont le clocher se voit de S... Parents aisés. Son père, bon patriote, avait chaleureusement embrassé et défendu le parti de la révolution. Par malheur, il avait été confondu dans une de ces fournées de royalistes, offertes à la faim et à la soif de la liberté française, qui, à elle seule, avait la prétention de consommer plus de chair et de sang que l'antiquité n'en avait fourni à ses détestables dieux.

En ce temps-là, victimes et bourreaux montaient en-

Digitized by Google

semble sur l'échafaud. C'était une variété de jeu pour des cannibales.

Orpheline de bonne heure, son oncle l'avait recueillie pour prendre soin de son enfance et de son éducation. C'était sa propre fille, à la paternité près.

Mais hâtons-nous de le reconnaître, le caractère de prêtre dont l'abbé Vianet venait d'être revêtu, lui donnait un titre de plus qu'à un oncle servant de père et de tuteur.

Nous ne savons si nous avons réussi à donner une juste idée des sentiments de dévouement et d'amour que l'abbé Vianet éprouvait pour sa nièce. Mais en même temps que le jeune prêtre resté fidèle aux lois de l'Eglise, dérobait sa tête aux lois de la proscription et de la mort, il jugeait prudent de soustraire sa nièce à l'enseignement des doctrines nouvelles. Et par là son affection avait toutes les alarmes de la tendresse maternelle.

Il consacrait donc tout le temps qu'il pouvait dérober à son pieux ministère, au réveil et à l'entretien de cette jeune âme.

Son programme d'enseignement n'était pas long.

La lecture, l'écriture, quelques éléments de calcul, l'histoire de France et l'étude assidue du catéchisme occupaient une partie de la journée de l'élève.

Digitized by Google

L'autre partie était consacrée à la couture et aux soins du ménage proportionnés au développement de son âge.

C'est ainsi que fut traversé l'océan de notre révolution.

La jeune fille ne s'en était presque pas aperçue.

L'esprit de Dieu la portait sur les eaux. La pureté de l'ange la défendait des souillures du contact extérieur.

On était aux premiers jours de l'Empire, c'est-à-dire du gouvernement qui s'était rendu maître de la Révolution.

Mademoiselle Félicité avait atteint sa vingtième année, toujours grandissant « en science et en sagesse » non pas la science qui distinguait Jésus des Docteurs, mais celle qui fait la ménagère et la bonne mère de famille.

Pourtant elle ne voulut pas se marier.

Forcée de s'expliquer à ce sujet par son oncle, elle lui avoua naïvement qu'elle aimait mieux rester fille.

C'était une manière délicate de ne pas faire sentir au bon curé le prix de la reconnaissance dont elle entendait lui payer la dette.

Dès-lors mademoiselle Félicité consacra sa virginité

Digitized by Google

au service de son oncle tout récemment nommé curé de S...-sur-A...

En effet, à partir de ce moment, M. l'abbé Vianet n'eut pas d'autre ménagère que sa nièce.

Mademoiselle Félicité n'avait mis à cela qu'une condition : de ne partager le gouvernement avec personne.

C'était de l'absolutisme, mais tout le monde y gagnait.

M. le curé d'abord, qui estimait que les soins d'une nièce sont préférables à ceux d'une étrangère.

En second lieu, les pauvres de M. le curé : c'était l'économie d'une domestique dont les gages allaient grossir la caisse de ses aumônes.

Il est enfin à croire que mademoiselle Félicité y gagnait aussi. Une femme ne renonce pas si facilement au mariage lorsqu'elle n'a pas de compensation suffisante.

Le fait est que depuis qu'elle avait l'administration des affaires de M. le curé, les pauvres s'en trouvaient bien, M. le curé s'en trouvait très bien, et mademoiselle Félicité ne paraissait pas regretter le parti qu'elle avait pris.

Il était facile d'en juger à cette figure ferme et rose,

Digitized by Google

type de fraîcheur et de santé, qui résiste, pour le contraste, à l'austérité de certains genre de vie.

Ces oppositions ne sont pas rares dans la vie du cloître ou l'ascétisme de la règle et les ombres de la prière donnent à la physionomie la mateur de l'ivoire et la boursoufflure trompeuse de la santé, quand ils ne dessèchent pas la peau sur les parties osseuses au point d'assimiler les sujets à des cadavres vivants:

Clarification du sang, dépression des chairs par le dépuratif de la pénitence, triomphe de l'esprit sur les sens par la prière qui purifie et éthérise les parties grossières de l'être.

Mademoiselle Félicité avait l'air de la vertu en plein vent, robuste et libre, bien qu'elle ne sortit que pour aller à la messe et aux vêpres, et que tout le reste de sa journée se passât devant le foyer à ravauder pour M. le curé, ses pauvres et elle.

Quant à ses études, elle en avait gardé juste le souvenir pour correspondre avec une vieille tante tous premiers de l'an et lire dans son livre d'heures.

Qu'avait-elle été à vingt ans, à l'époque où elle fut demandée en mariage par M. l'adjoint au maire de S .., qui aspirait alors à devenir le premier magistrat de la cité, comptant bien sur l'influence de M. le curé,

Digitized by Google

et presque en même temps par M. le régent dudit lieu, qui aspirait se faire allouer, toujours au moyen de la même influence, une somme de ... par le conseil municipal à titre d'amélioration d'état.

Nous l'ignorons.

Aujourd'hui son œil était noir, mais il s'était insensiblement rapetissé sous le gonflement constant des joues qui s'arrondissaient de plus en plus au préjudice de la cavité oculaire; de telle sorte, que lorsqu'un rose et blanc sourire venait dérider la bouche naturellement sérieuse de mademoiselle Félicité, les yeux souriaient aussi, et elle avait besoin de les tenir en respect pour qu'ils ne se fermassent pas. Dans leur position ordinaire, ils avaient quelque chose de vif et de narquois.

C'était bien; toujours pour le contraste.

Passons à la toilette.

Ici l'observateur aurait pu se montrer exigeant. Il avait le droit jusqu'à un certain point de reprocher au corsage trop d'étroitesse vu l'ampleur du buste; mais comment s'en plaindre à mademoiselle Félicité?

C'était peut-être un reste de coquetterie.

Péché mignon à considérer la provision de qualités et de vertus de cette excellente fille du bon Dieu, qui

Digitized by Google

n'avait, du reste, nul souci de dénaturer les fils de lin s'échappant déjà en abondance du bonnet linge à canons qui entourait son front comme une auréole d'une blancheur proverbiale.

On nous croira ou non, mais ce bonnet suffisait à donner une idée complète de l'ensemble de simplicité, de goût et de propreté qui s'appelait mademoiselle Félicité.

Digitized by Google

Digitized by Google

V

UN PRESBYTÈRE.

Le 15 février 1831, à sept heures du matin, avant de sortir pour aller dire sa messe, comme de coutume, l'abbé Vianet appela mademoiselle Félicité, et le dialogue suivant s'établit entre l'oncle et la nièce.

— Ma nièce, j'attends quelqu'un.

Mademoiselle Félicité s'inclina.

Le curé continua.

— Et je vous charge de le recevoir s'il vient en mon absence.

Mademoiselle Félicité s'inclina encore.

— Ce n'est pas tout. J'ai l'intention de l'engager à déjeûner, ma nièce.

Digitized by Google

Troisième inclination de mademoiselle Félicité.

— C'est tout, ma nièce.

— Bien, M. le curé. (Mademoiselle Félicité n'appelait jamais son oncle autrement depuis qu'elle était entrée à son service. — Ce titre disait tout pour elle.) Mais je dois vous prévenir que l'argent destiné aux dépenses du mois est fini depuis deux jours, et nous ne sommes qu'au 15.

— Ah!

— Vos pauvres sont venus en plus grand nombre depuis la cherté du pain, et vous m'avez donné l'ordre...

— De les recevoir toujours, c'est juste, ma nièce.

— Tant que j'aurai de quoi leur donner.

— On ne peut plus juste.

— Mais il n'y a plus rien au fond de ma bourse, je viens donc recourir à la vôtre.

— Je vous admire, ma nièce. C'est ainsi qu'il faut faire. Mais j'y songe. La mienne est atteinte du même mal que la vôtre.

Mlle Félicité fut sur le point de pousser une exclamation. Elle se retint. Evidemment il y avait méprise. La veille encore elle avait été à même de se convaincre que la bourse de M. le curé était en assez bon état.

Digitized by Google

L'abbé Vianet comprit ce qui se passait dans l'esprit de mademoiselle Félicité et pour n'avoir point à s'expliquer :

— C'est la vérité, ma nièce, vous venez d'en donner la raison. Et puisque vous voilà au même point, qu'avez-vous à me reprocher?

Et sans attendre la réponse :

— Le plus malheureux est que nous ne pourrons assister nos pauvres jusqu'au bout, Dieu y pourvoiera.

— Sans doute, M. le curé, mais...

— Il y a une restriction, ma nièce.

— Dieu me garde de douter de sa Providence, pas plus que de votre bonté, M. le curé. S'il m'est permis une observation, c'est qu'il me semble que vous faites plus qu'il ne nous ordonne. Par exemple Dieu ne nous commande pas au-delà de partager avec eux. Cela a sa raison dans la charité générale et ce qu'on se doit à soi-même. « Aime ton prochain comme toi-même. »

— Faut-il du moins que ce que nous leur donnons puisse leur suffire, ma nièce. Telle est la prescription de ces admirables paroles du dispensateur universel : « *Allez, vendez tout ce que vous avez et donnez-le aux pauvres.* »

Or rien de ce qui est au prêtre ne lui appartient,

Digitized by Google

ma nièce. Il ne le retient que pour le donner et exercer le droit des bonnes œuvres comme tout le monde.

L'abbé Vianet songeait sans doute à cette détresse inconnue et honteuse retirée en son réduit comme l'oiseau des ténèbres dans son trou, et qu'il avait entrevue au travers du brouillard malsain de la misère.

Mais il ne jugea point utile d'en faire part à mademoiselle Félicité.

C'était le seul fruit qu'il voulut tirer de sa bonne action ; son unique égoïsme à lui, égoïsme commandé par la foi. « *Prenez garde de ne pas faire vos bonnes actions devant les hommes pour ne pas être vus d'eux*, » et récompensé par elle, « *et vous aurez un trésor dans le ciel, puis venez et suivez-moi.* »

Les citations de l'abbé Vianet étaient plus précises que celle de mademoiselle Félicité qui se sentait mal à l'aise malgré sa dévotion et son respect pour M. le curé.

Elle n'osait engager la lutte, et cependant la nécessité la pressait.

— Donnez tant que vous voudrez, M. le curé, à tous les pauvres, si tel est votre bon plaisir, mais souffrez que je songe, moi, au premier pauvre de votre paroisse. Celui-là est aussi à plaindre que les autres et ce n'est rien de trop que de mettre son pain de côté.

Digitized by Google

— Je vous entends, ma nièce, vous voudriez m'astreindre à faire un budget.

— C'est l'habitude de vos confrères, M. le curé.

— Mes confrères savent ce qu'ils ont à faire, ma nièce, et moi je sais que grâce à ce budget j'aurais le droit de renvoyer un pauvre de ma maison en lui disant : je n'ai pas de pain. Comment laver après la confusion de mon âme, la rougeur de mon front? Comment mêler à l'amertume de ma bouche rassasiée la sainte prière où nous demandons à Dieu notre nourriture de chaque jour?

— Dieu ne nous défend pas de conserver les restes de cette nourriture pour le lendemain.

— « *Ne vous inquiétez pas de ce que vous mangerez ou de ce que vous boirez* » a dit aussi le Maître.

— Mais le déjeûner, M. le curé? Et puisque vous avez un convive....

— Ainsi, ma nièce, vous n'avez plus d'argent?

— Pas une obole.

— La volière?

— Plus rien, la dernière poule tuée pour faire du bouillon...

— Inutile, ma nièce. Dans ce cas, le pigeonnier.

Digitized by Google

— Les pigeons se sont enfuis. Il n'y avait plus de grain à leur donner.

— Je vous sais prudente, insinua l'abbé Vianet avec un fin sourire qui était un rayon, et ne doute pas que vous ayez en réserve quelque charité.

— Aucune, en vérité, M. le curé, toutes mes ressources sont épuisées, et par contre-temps la vache est malade et ne peut donner de lait.

La physionomie du prêtre prit un accent de gravité rêveuse.

Mademoiselle Félicité jouissait de son triomphe.

C'était un être double que mademoiselle Félicité. Nièce elle obéissait passivement; servante elle avait droit de conseil et en usait en maîtresse femme toutes les fois que l'occasion s'en présentait. Et elle se présentait toujours quand il s'agissait de l'intérêt de M. le curé.

Elle eut un moment l'espoir que M. le curé allait enfin se rendre à l'évidence et qu'il consentirait une fois pour toutes à songer un peu plus à l'avenir.

Mademoiselle Félicité se trompait.

Le curé ne se laissait pas si facilement endoctriner.

— Vous êtes néanmoins ingénieuse, ma nièce, vous trouverez de quoi recevoir mon hôte, car il est important que je l'invite à déjeûner.

Digitized by Google

Mademoiselle Félicité sentait le dépit la mordre au cœur.

— Vous en parlez à votre aise, M. le curé, mais si la bonne Vierge n'y met la main, je crois que nous déjeûnerons avec les anges.

— Quel honneur ! ma nièce.

Un coup de marteau frappé à la porte arrêta la réponse de mademoiselle Félicité.

Digitized by Google

Digitized by Google

VI

DÉGRADATION CIVIQUE.

Quatre heures environ après la scène que nous venons de décrire deux hommes étaient à table dans la salle à manger plus que modeste du presbytère.

Il y avait là un bahut de vieux chêne, comme on en retrouve dans les fermes de la contrée, pour les commodités du service. Sur la cheminée deux chandeliers d'étain qu'on eût dit d'argent, la propreté est une richesse. Un grand christ de bois noir étendant ses bras démesurés dans l'encadrement de plâtre blanchi; six chaises dont deux occupées par les hôtes, enfin la table où ils mangeaient et qui portait les restes d'un déjeûner mi-confortable, mi-frugal.

Digitized by Google

Il ne nous a pas été difficile de reconnaître le curé de S...

L'autre n'était pas un homme ordinaire.

Son accoutrement l'indiquait assez. Simple blouse bleue, le reste était perdu sous la table.

On pouvait même s'étonner de prime-abord de trouver M. le curé en si mauvaise compagnie.

Sa figure complétement négligée, sans être sociable, n'avait cependant rien de repoussant. Le front avait de l'espace, l'œil était fixé dans une profondeur qui ne manquait pas de rêverie ; les angles saillants, les lèvres pâles.

Là-dessous on sentait un homme, mais un homme qui se fuyait.

On était embarrassé pour lui assigner exactement un âge. Ses cheveux grisonnaient par plaques ; sa barbe était rasée. Sa figure avait de quarante à soixante ans, cela dépendait des moments.

Nous savions que l'abbé Vianet l'attendait, il l'avait dit à sa nièce.

— Hé bien, Vipar, êtes-vous convaincu maintenant qu'il vous reste un ami sur la terre ?

— Par le sang de ma mère qui doit être au ciel, M. le curé, rien plus ne m'empêche de mourir, et je

Digitized by Google

m'en irai content dans l'autre monde; mon dernier repos me sera léger. Ah! si tous les hommes étaient comme vous.

Et le forçat frappa sur la table un coup si violent avec son poing armé en ce moment de son couteau, que plats et assiettes en dansèrent. Les couverts de métal rendirent un son mat.

Le curé put croire à l'accomplissement de l'acte final.

Le forçat s'en aperçut et le couteau lui échappa des mains.

— Mille pardons, M. le curé; c'est d'un butor ce que je viens de faire là. On voit que je n'ai pas été élevé à manger à votre table.

— Il ne tient qu'à vous de vous y asseoir souvent, mon ami, aussi souvent que vous jugerez à propos de venir me demander l'hospitalité.

— Pour ça, M. le curé, ça ne se peut pas. Merci tout de même de votre honnêteté. Je comprends bien le motif qui vous fait parler, mais vous ne pouvez pas refaire le monde à vous tout seul. On a bien raison de dire que vous êtes bon. Les affaires n'en vont pas moins leur bonhomme de chemin, et lorsqu'on rencontre la bête, on la tue.

Digitized by Google

— Vous exagérez votre situation, mon ami.

— Dites que je la vois trop bien, M. le curé. Fâché de vous contrarier.

— Voyons, Vipar, de quoi vous plaignez-vous? De l'injustice des hommes?

— Bien sûr non, M. le curé. Ils n'étaient pas tenus d'entrer dans les raisons de haine particulière que j'avais contre celui que j'ai tué, ni de prendre parti pour moi. Le déshonneur de ma sœur ne faisait rien à mes juges, je le comprends. Pour quelqu'un des leurs ils auraient pu y regarder à deux fois. Il y a des égards de famille et le peuple n'y tient pas ; ils le croient du moins. Ils n'ont vu en moi qu'un assassin, et la seule grâce qu'ils m'ont faite, ç'a été de reconnaître que je n'avais pas tué par plaisir de tuer ou de voler. C'est ce qui m'a sauvé de l'échafaud. Je n'en ai eu que pour vingt ans. C'est heureux et ce n'est pas de ça que je me fâche.

— Alors c'est de la manière dont on vous traite là-bas, se hâta de dire l'abbé Vianet.

— Pas davantage, M. le curé. La vie y est rude sans doute, et il ne faut pas s'aviser d'avoir le pied en retard. Le boulet est bien lourd au commencement, c'est égal. Mais le plus grand mal n'est pas là. C'est

Digitized by Google

savoir résister à la pensée que vous ne sortirez plus de là. Vingt ans, c'est la vie d'un homme quand on a déjà plus que ce chiffre. Et la vie passée dans cet enfer! Ou si l'on en sort, on est tellement cassé à ce genre de vie qu'on a oublié l'autre, celle sur qui on ne comptait plus. C'est là qu'est le vrai chagrin, la haine aussi.

Le prêtre soupira.

— Il y a pourtant des adoucissements à votre peine.

— Cela est vrai, M. le curé, on nous permet de travailler pour notre masse et le travail nous distrait. On nous apprend même à lire, à écrire. Ceux qui veulent. L'aumônier nous fait des instructions pour nous enseigner à vivre. Mais avec qui? Avec des compagnons de crime et de misère. Avec les loups il faut hurler.

— Comment faire autrement, mon ami?

— Je n'en sais rien, M. le curé, ce n'est pas mon affaire à moi.

— Mais puisque vous reconnaissez la nécessité d'une justice, faut-il qu'elle ait les moyens de réprimer le mal.

— Je suis bien encore de votre avis, M. le curé. Mais je ne voudrais pas qu'elle dépassât son rôle. La justice doit punir et non pas se venger.

— En quoi trouvez-vous qu'elle se venge?

Digitized by Google

— Lorsqu'elle poursuit le coupable passé son terme. Pourquoi lui rendre la liberté s'il n'est pas capable de s'en servir? Pourquoi lui faire expier deux fois son crime? N'est-ce pas le désespoir éternel avant l'heure? N'est-ce pas l'enfer? enfer social qui commence comme l'autre par la mort.

— Toute loi humaine est imparfaite, mon frère, comme la nature elle-même qui l'a produite, surtout lorsqu'il s'agit de faire une appréciation exacte de la violation des droits. Comment proportionner la peine à la faute? Grand embarras du législateur. Mais il ne faut pas conclure de cette imperfection à une injustice. Les lois se trompent aussi de bonne foi. Elles peuvent ne pas être les mêmes partout et paraître plus ou moins sévères, sans être arbitraires. Ce n'est qu'insensiblement qu'elles reviennent de leurs erreurs, s'il y a erreur. C'est alors un devoir, devoir rigoureux surtout dans l'application des peines qui est de droit restrictif. Toute diminution de tête frappe la fortune, la liberté, la vie, l'honneur.

Vipar n'avait pas compris le raisonnement de M. le curé, il ne suivait que sa pensée.

— Mais ces deux morts ne sont pas la même chose, M. le curé. Pour l'autre, celle qui ouvre les portes de

Digitized by Google

votre enfer à vous autres, on sait qu'on est mort et ça suffit. C'est la loi de tous.

Pour celle-ci, c'est bien différent. On est mort sans l'être. Ah! vous ne la connaissez pas cette mort-là, ni vous ne pouvez vous en faire une idée.

L'autre ne se sent pas; celle-ci, c'est encore différent, on la touche, on la sent, on la voit, et c'est en quoi elle surpasse l'autre.

Vous vous imaginez peut-être que la mort dont je parle se contente d'interdire le condamné même pour ses enfants qu'il ne peut plus conduire; de l'empêcher d'être témoin, de prêter serment, de faire acte de citoyen.

Vous vous trompez, mon bon M. le curé. Elle donne à la société le droit de le repousser du pied comme un chien étranger; elle le condamne à vivre d'une vie à part, c'est-à-dire impossible, solitaire comme le lépreux ou le paria. Et s'il veut chercher à fuir du coin de terre où il est cloué par la consigne de la surveillance, on se saisit de lui comme d'un malfaiteur pour lui faire expier le crime de son audace.

Vous me parliez de parents, il y a vingt ans que je n'en ai plus.

J'ai eu aussi des amis à cette époque. C'étaient des

Digitized by Google

militaires qui avaient fait leur temps de service comme moi mais qui n'ont pas reconnu mon numéro.

Mon pays, vous voyez bien que je n'ai pas le droit de le visiter. Il doit être bien changé depuis ma condamnation. C'est à peine si j'ai retrouvé la petite ville où je suis né. Je vous dois la vérité tout entière.

Une seule personne s'est souvenue de moi là-bas. Qui? je n'en sais rien et ne le saurai probablement jamais. Une main inconnue me faisait remettre tous les mois une pièce de cinq francs qui m'arrivait par notre aumônier et qu'il gardait parce que la loi m'interdisait de la recevoir. Je songeai naturellement à mon père et à ma mère. Mais ayant appris à ma sortie du bagne qu'ils étaient morts bientôt après ma condamnation, j'ai été déroûté.

Voilà la somme de toutes ces pièces que j'ai reçues à ma sortie du bagne, M. le curé. Je me suis fait le serment de ne m'en servir que pour de bonnes œuvres. Mais on ne veut pas de mes bonnes œuvres, à moi. Prenez-la donc cette somme et utilisez-la comme vous l'entendrez.

Et Vipar tira d'un portefeuille douze cent francs en billets de banque pour lesquels il avait changé ses pièces de cinq francs.

Digitized by Google

Ici une larme roula sur la joue tannée de cet homme, et cette larme fit une impression profonde sur l'âme du prêtre.

L'abbé Vianet voulut refuser, mais Vipar continua :

— Il est vrai que personne ne m'a d'abord remis. Et quand on a su, on s'est détourné ou on a fui. Je ne suis pourtant pas un méchant homme.

Ces paroles furent prononcées avec une nuance inénarrable. C'était un flot d'amertume qui portait tout le passé du forçat.

Le curé eut un serrement de cœur.

— Car voyez-vous, je leur fais l'effet d'un mort. Et cette mort, je vous l'ai dit, on la voit car je vois que je suis mort ; on la touche car je touche le pain que je porte à ma dent, on ne me refuse pas le pain, la société n'est pas cruelle à ce point. Mais cela ne m'empêche pas de sentir le fiel dont il est pétri pour moi seul.

Digitized by Google

Digitized by Google

VII

LE REPAS DES ANGES.

Un sombre silence avait suivi les paroles de Vipar : le silence qui suit et précède les drames du cœur.

Le forçat semblait écouter au dedans de lui les frissonnements causés par le dernier glas de sa parole, et contempler la solitude que la mort y avait faite.

Le prêtre ému jusqu'au fond des entrailles, suivait avec une inquiétude visible les ravages de cette agonie morale, qui pétrifiait devant lui un homme plein de vie et de santé, mais dont le regard s'était replié sur lui-même, comme celui des sujets magnétiques pour mieux suivre les phénomènes intérieurs. A son tour il cherchait dans l'immensité de la douleur cette âme éper-

Digitized by Google

due de son isolement, demandant vainement à tous les points de l'espace un rivage où aborder.

Vraiment cela avait la solennité du tombeau. Mais ici l'âme était tuée avant le corps.

L'abbé Vianet crut voir un maudit et cela lui donna une idée de l'éternel mouvement de l'esprit dans l'immobilité de la mort. Il eut presque peur de cette figure de damné fixée devant lui dans un désespoir sans limites. Et sa pensée à lui aussi se repliant sur elle-même, s'abîma dans les incommensurables profondeurs de la méditation. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

Profitons de cette absorption de l'être par l'être lui-même pour dire comment de rien mademoiselle Félicité avait su faire quelque chose, en dépit du principe de l'école « *ex nihilo nihil*, » et pourquoi nous avons trouvé Vipar assis à la table de M. le curé.

C'est bien simple.

Nous avons entendu frapper à la porte du presbytère lorsque l'abbé Vianet était en train de converser avec sa nièce. Il crut que c'était Vipar qui venait chez lui comme il le lui avait promis. Mais il s'était trompé.

Digitized by Google

C'était une bonne femme qui portait à son bras un panier recouvert d'un linge blanc.

Mademoiselle Félicité la reconnut en la voyant et la fit entrer.

Que voulait cette habituée de la maison ?

Elle venait souhaiter le bonjour à M. le curé de la part d'une de ses ouailles, et le prier d'accepter un léger présent.

Or, ce présent consistait en un beau lièvre, trois perdrix grises et deux superbes foies de canard.

Mademoiselle Félicité croyait rêver. Elle pensa naturellement au déjeûner des anges dont elle avait menacé son oncle, et cette parole par laquelle M. le curé avait souvent coutume de répondre aux plaintes de sa nièce lui revint en même temps à la mémoire.

« *Considérez les corbeaux. Ils ne sèment ni ne moissonnent. Ils n'ont ni cellier, ni grenier, et Dieu les nourrit. Et combien vous valez plus qu'eux.* »

Mademoiselle Félicité remercia la messagère du bon Dieu, se repentit dans le fond de son cœur d'avoir douté de sa providence et se mit à l'œuvre.

Tout était déjà prêt lorsque le marteau retentit une seconde fois à la porte.

Mademoiselle Félicité ne marcha pas, elle vola à la

Digitized by Google

rencontre de l'hôte de M. le curé. Mais elle faillit tomber à la renverse en ouvrant la porte.

Elle était en face de Vipar.

Le forçat, lui, ne fut point surpris, en apparence, de l'effet qu'il venait de produire. Mais ce fut une nouvelle contraction intérieure, affreuse ride sur l'âme.

Il ne pouvait venir à la pensée de mademoiselle Félicité que ce fut la personne qu'attendait M. le curé à déjeûner, et elle allait congédier Vipar de son autorité privée en lui disant tout bonnement que M. le curé était absent, lorsque l'abbé Vianet rentra de l'église.

Sa figure s'illumina lorsqu'il aperçut Vipar. Il l'introduisit dans la salle à manger que nous connaissons, et là il l'engagea à s'asseoir à sa table.

Le forçat fut interdit, il balbutia, mais le curé le prit par la main et ce toucher fut tout puissant; il tomba sur la chaise qui lui était destinée.

M. le curé sonna.

Mademoiselle Félicité apparut tenant dans chacune de ses mains un plat dont le fumet et la bonne mine réjouissaient d'avance l'estomac.

En voyant Vipar assis à côté de M. le curé, elle ne put se défendre d'un mouvement qui lui fit commettre une maladresse en posant les plats sur la table.

Digitized by Google

Le forçat ne s'en aperçut pas. Cela lui parut naturel.

Ce fut au tour du curé de s'étonner à la vue des perdrix et des foies de canard.

Il regarda sa nièce en dessous.

Celle-ci n'osa point s'expliquer devant un étranger.

Donc M. le curé était étonné.

Mademoiselle Félicité était irritée.

Vipar, lui, était honteux.

L'abbé Vianet se signa, dit son bénédicité et s'assit auprès du forçat. Le repas commença.

L'abbé Vianet fit à Vipar les honneurs du foie de canard et des perdrix, et comme Vipar attendait que M. le curé se fut servi.

— Commencez, mon ami, lui dit l'abbé Vianet, je ne mange pas de viande, mon régime me l'interdit.

En ce moment, mademoiselle Félicité, plus rouge que ses fourneaux, entra portant sur une assiette deux pommes de terre à l'eau qui furent placées toutes fumantes devant M. le curé.

La troisième entrée de Mlle Félicité fut motivée par l'arrivée du lièvre. L'abbé Vianet était en admiration.

Il en servit au forçat le morceau le plus fin, qu'il arrosait de temps en temps d'un vin couleur paille que Vipar ne dut pas trouver mauvais.

Digitized by Google

Le forçat se laissait faire. Il mangeait machinalement. Et en se rappelant la lugubre scène de la nuit précédente et la résolution du forçat, on pouvait croire qu'il prenait son dernier repas. On ne refuse rien au condamné.

Son visage était un masque blafard sous lequel couraient des lueurs blanchâtres.

Le curé vit bien que les aliments les plus exquis avaient perdu leur saveur pour ce palais plein d'amertume. Il comprit aussi ce que cet homme déshabitué des fruits de la terre devait éprouver de contrainte à se retrouver tout à coup devant une table bien servie. D'ailleurs ce contraste entre l'abondance d'autrui et la vie misérable du forçat n'était-il pas fait pour le désespérer davantage. Et il éprouva comme un regret de n'avoir pas prévenu sa nièce de celui qu'il attendait. Mais aussi comment prévoir que mademoiselle Félicité, qui se plaignait de n'avoir pas une obole, trouverait des mets si copieux, si délicats. Comprenant donc la nécessité de détourner l'attention du forçat et de le consoler, il rompit le silence.

C'est alors qu'il lui avait adressé la question qui ouvrit l'entretien que nous avons rapporté dans le chapitre précédent.

Digitized by Google

VIII

COUP D'ŒIL SOCIAL.

Lorsque l'abbé Vianet eut jugé que la première émotion produite par les dernières paroles du forçat était calmée :

— Allons, Vipar, encore un coup de ce vieux Saint-Georges. C'est le présent d'un vénérable confrère qui est de son âge, et si vous le trouvez bon, je vous en ferai mettre quelques bouteilles de côté.

— Je ne le souffrirai pas, M. le curé. Mais vous ne buvez pas?

— C'est toujours mon régime qui me le défend. Mais n'importe, je trinquerai avec de l'eau. A votre santé, Vipar.

Digitized by Google

Et le curé avança son verre.

Vipar saisit le sien et l'approcha brusquement. Les verres résonnèrent sous le choc de leurs éclatants baisers; un éclair étincela dans l'œil de Vipar, pareil à la flamme qui dut vibrer dans la prunelle de Madeleine lorsque le Sauveur des hommes la releva de ses pieds.

L'action est toute puissante sur l'imagination des foules, et c'était un élan spontané qui faisait agir l'abbé Vianet.

Vipar le sentait et il ne pouvait résister à l'influence de cet homme.

Mais ce n'était point assez. Il y avait en lui autre chose que l'être matériel. Il y avait l'être de sentiment. Et par un contraste bizarre sans doute, cet être s'était développé au contact de l'atmosphère empoisonnée du bagne. Le brouillard impur avait glissé sur lui comme un corps visqueux. C'était le ver luisant au milieu des marais. Il n'avait pas eu besoin, pour cela, de mettre à profit les éléments de bien dont les forçats peuvent disposer dans les bagnes. Il n'avait eu qu'à se souvenir des bons instincts qu'il avait reçus de la nature, de sa première éducation, et à éviter les railleries de ses compagnons de chaîne. Ce qui le soutenait au con-

Digitized by Google

traire des autres, c'était le remords de son crime dont il avait eu conscience aussitôt après l'avoir accompli.

Et c'est pour cela que Vipar sentait et comprenait la position exceptionnelle qui lui était faite dans la société. Il avait soif de réhabilitation. Vain désir ! Dès-lors sa nature inflammable reprenait le dessus, et il se sentait, par intervalles, animé contre cette société des mêmes fureurs que contre l'homme qu'il avait étendu à ses pieds dans un jour de colère, croyant réparer le déshonneur de sa sœur bien-aimée. Puis sa colère s'animait peu à peu contre lui-même, et il s'imaginait alors se venger de la société en attentant à ses jours.

C'est à la suite d'un de ses accès de rage qu'il était sorti de sa demeure, que d'autres pourraient appeler tanière, pour calmer au souffle de l'air les feux de sa fièvre. Il avait erré dans la campagne pendant quelque temps malgré les menaces de l'atmosphère ; avait pris sans le savoir la route du pont. Là il s'était appuyé par hasard sur le parapet. Par malheur le vent était en furie. La nuit était horrible. La lune fuyait Vipar. Il crut voir dans cette image la société acharnée sur lui. L'eau l'attira et il allait s'y précipiter lorsque le curé de S... passa.

Ce qui manquait à Vipar, c'était l'empire de soi :

Digitized by Google

cette force de volonté nécessaire à maîtriser ses passions.

Et pour cela il fallait une influence directe et ferme.

Le curé l'avait eue en l'arrachant à la mort la nuit dernière.

Il venait de l'avoir encore en le faisant asseoir, lui, le forçat libéré, à cette table où la manière simple et honnête d'exercer son hospitalité agissait non moins puissamment en lui avec le double attrait de la sympathie et de la bienveillance.

De là au dévouement et à l'amour, il n'y avait qu'un pas. Le triomphe serait complet.

Mais comment agir plus énergiquement?

Par la parole.

Vipar en fournit lui-même l'occasion.

— Ah! M. le curé, si tous les hommes étaient comme vous.

C'était la seconde fois que Vipar poussait cette exclamation sans se préoccuper de l'embarras où il jetait le bon curé. Mais la circonstance était trop solennelle pour qu'il réfléchît à la portée de ses paroles. D'ailleurs Vipar était une nature franche, allant droit au bien comme au mal. Il disait ce qu'il pensait.

Digitized by Google

M. le curé sourit pour la seconde fois de l'opinion de Vipar sur son compte.

— Vipar, mon ami, vous jugez mal les hommes parce que vous ne les connaissez pas.

— J'ai pourtant bien eu le temps de les étudier là-bas.

— C'est précisément ce qui vous en fait mal juger, car vous les avez saisis sur un type faux. Toute la société n'est pas là où vous étiez.

— Il y en a de bons et de mauvais, M. le curé. Et tous ceux qui mériteraient de figurer au bagne n'y figurent pas.

— Là-dessus, Vipar, je m'abstiens de me prononcer. Je me permettrai seulement de vous faire observer que le nombre des condamnés est assez grand sans chercher à le grossir encore. Celui qui échappe au jugement des hommes n'échappera pas au jugement de Dieu, qui est le seul éternel.

— En attendant, M. le curé, ils se moquent de la justice ici-bas.

— Croyez-vous, Vipar, qu'ils puissent en faire autant de leur conscience ?

— Cela ne les empêche pas d'agir comme s'ils n'en avaient pas.

Digitized by Google

— C'est précisément ce qui nous trompe, mais que nous importe ?

— Il nous importe, M. le curé, que lorsqu'un homme entre chez nous et se dit notre ami, que nous partageons avec lui le seul morceau de pain que nous avons, que nous le recevons comme un véritable frère, prêt à faire pour lui tous les sacrifices, à lui donner notre sang et ce qui est bien plus précieux, le sang des nôtres, que cet homme abuse de l'hospitalité pour porter le déshonneur là où étaient l'honnêteté et la probité, et qu'il traîne dans la boue la réputation de toute une famille sans tache, il nous importe, M. le curé, que si la loi ne peut pas atteindre et punir ce crime-là c'est à l'homme de s'en rendre justice. Ma sœur a été déshonorée, ma sœur est morte ; j'ai vengé ma sœur. Me blâmerez-vous ?

— Oui, mon ami, parce que nous ne sommes pas plus chargés de nous venger nous-mêmes que de remplacer la loi si elle se trompe. Tout ce que nous pouvons faire c'est d'apprécier les cas où elle est incomplète pour les signaler au législateur. Cela ne nous autorise pas à penser que la société est viciée, et que, si elle est viciée, c'est la loi qui en est cause. Votre cas est particulier, et pour remédier aux abus de ce genre, il fau-

Digitized by Google

drait comprimer la liberté individuelle. L'homme peut tenter la vertu de la femme, comme elle peut la défendre, elle. Et la loi serait là pour la venger si l'homme se portait à quelque extrémité. Voilà ce qu'elle pouvait et devait prévoir, et c'est ce qu'elle a fait.

— Vous ne tenez donc aucun compte, M. le curé, de la supériorité de l'homme sur la femme, de l'abus qu'il fait dans beaucoup de circonstances de sa force, de ses promesses et de ses séductions ; de la crainte du scandale qui empêche en général les femmes de dénoncer les manœuvres de leurs séducteurs, enfin de la faiblesse humaine lorsqu'elle est livrée à un sentiment violent, faiblesse qui ne retombe jamais que sur la femme. Mais l'homme d'honneur qui a trompé une pauvre créature en lui promettant de réparer sa faute, a-t-il donc fait un acte de vertu et mérite-t-il une récompense ?

— Je ne veux pas dire que la loi qui règle les rapports de l'homme et de la femme soit parfaite ; mais je puis conclure que plus elle est sévère pour la femme, plus celle-ci doit se tenir sur ses gardes. Cela devient une question relative, alors surtout qu'elle a devant les yeux tant d'exemples pour l'empêcher de succomber. Qu'elle soit ferme en sa vertu ; qu'elle évite

Digitized by Google

surtout les occasions et Dieu la soutiendra dans l'épreuve.

Pour vous c'est différent, mon ami ; vous n'avez pas réfléchi à tout cela ; vous n'avez vu que la souillure imprimée à votre front, au front de toute votre famille et le désir de la vengeance vous a entraîné. La honte n'est pas attachée à vos pas comme après ceux qui ont tué ou volé, comme vous le disiez, pour le plaisir de tuer ou de voler. Voilà en quoi votre conscience peut vous relever à vos yeux. Je reconnais que la loi ne devrait pas toujours considérer la faute en elle-même.

— C'est pourtant ce qu'elle fait, et c'est pourquoi je suis perdu à jamais.

— Pourquoi êtes-vous rentré au pays, Vipar?

— Hélas ! M. le curé, ça n'a été qu'à la dernière extrémité et croyez qu'il m'a bien coûté de prendre ce parti désespéré. Je me suis dit : tu n'as pas volé, tu n'as trompé personne, tu n'as pas tué par lâcheté et trahison. C'est en te battant loyalement et parce qu'il y avait en toi un tel besoin de vengeance que tu sentais bien que ta victime ne pouvait t'échapper.

Mais avant d'y revenir, j'ai essayé de tout dans les

Digitized by Google

autres villes où j'ai pu m'établir : Nîmes, Montpellier, Lyon.

Je me suis d'abord fait portefaix. Tout forçat est propre à ce métier. Puis il n'est pas mauvais. On gagne péniblement sa vie, pour çà c'est vrai. Mais les journées sont bonnes. C'est un état honorable comme un autre celui de portefaix, surtout le dimanche. On ne reconnaît plus l'homme dans ses habits de parade qu'à la carrure de ses épaules. Je gagnais de l'argent au commencement.

Par malheur il n'a pas été difficile aux camarades de reconnaître à mon pied en retard que j'avais traîné le boulet ; comment faire autrement? Et ils se sont déchaînés sur moi. Jalousie de métier.

Je n'ai pu supporter leurs railleries et leurs injures. Le sang bouillait dans mes veines. J'aurais fait un malheur. J'ai mieux aimé quitter l'état.

Je me suis présenté pour être homme de peine ou domestique. On me demandait partout mes certificats, et je n'avais à produire que mon livret d'infamie.

Enfin, à bout de ressources et sentant avec terreur approcher le moment où je me verrais obligé de tendre la main, ou de me livrer au vice pour gagner mon pain, je me suis présenté devant M. le maire de Lyon

Digitized by Google

pour lui confier mon chagrin et voir s'il n'y avait pas moyen de me faire délivrer un certificat de bonne vie et mœurs.

M. le maire me ferma de suite la bouche en me prouvant clair comme le jour que ce n'était pas possible. Quoi d'étonnant? Un forçat libéré! Je m'y attendais. Mais il me proposa d'entrer dans la police. J'acceptai avec empressement et je fus enrégimenté dans la police de Lyon en qualité de garde de nuit.

Le métier y est rude aussi, plus rude que celui de portefaix. Dormir au coin des rues sur le seuil des maisons comme des chiens, un bâton ferré à la main pour faire la chasse aux gens de nuit.

N'importe, cela alla bien pendant deux mois; mais un beau jour, le commissaire de mon arrondissement me fit venir et me donna mon congé en disant que je n'étais pas assez sévère, que j'étais un mauvais agent, que je devais tenir la main aux misérables parce que je les épargnais, et autres choses semblables. Tout cela, parce que je n'avais fait de peine à personne.

J'essayai encore de travailler par-ci par-là sans plus de chance.

Ce fut alors que dévoré de l'envie de revoir les

Digitized by Google

parents qui me restaient et la figure de mon pays, j'y rentrai.

Ma mère et mon père étaient morts de chagrin. M. le curé, vous devez connaître cela, car je me rappelle bien de vous, moi. Déjà on vous aimait beaucoup chez nous. Je n'ai même pas trouvé la place de leur tombe. Vous savez le reste.

Vipar se tut. Sa voix eut un vibrement sourd comme celui d'une contrebasse qui éclate, et sa tête qui était passée par toutes les émotions de sa parole rude mais précise, s'inclina lentement sur sa poitrine comme si elle ne pouvait supporter la pesanteur de ses pensées.

Le curé sentit alors que l'heure était venue de sauver Vipar, ou de le perdre pour toujours.

Digitized by Google

Digitized by Google

IX

L'ÉVANGÉLISTE. — LE BAISER DE PAIX.

L'abbé Vianet s'était recueilli pendant cette seconde pause qui semblait lui être accordée pour la réflexion suprême. Il en profita. Un moment lui suffit pour mesurer toute l'étendue de la situation. L'abbé Vianet aimait ses brebis selon le précepte du grand pasteur. Or, il s'était épris passionnément pour cette âme qu'il avait accrochée au bord de l'abîme. Il l'aimait d'autant plus qu'elle ne lui appartenait pas encore et qu'elle faisait effort pour lui échapper.

S'il ne lui avait fallu que combattre par le raisonnement les idées de Vipar sur les lois et la société, ce n'eût rien été; il eût triomphé. Mais il avait à lutter

Digitized by Google

contre un fait de ces lois et de cette société qui les condamnait en apparence. C'était le côté faible de la question, et le bon curé avait beau se retourner dans sa pensée par des efforts surnaturels, il arrivait toujours à cette conséquence, qu'une société bien organisée en principe ne peut commettre d'injustice. C'était le lion faisant vingt fois, cent fois le tour de sa cage sans voir d'issue pour reconquérir sa liberté.

Il distinguait bien le but. C'est le moyen qui lui échappait.

De quoi s'agissait-il ?

De décider Vipar à attendre pour le réconcilier avec cette société.

Le plus difficile n'était-il pas fait puisqu'il tenait l'agneau dans sa bergerie, puisqu'il l'avait nourri de ses propres mains? Cela paraissait bien peu de chose pour celui qui était prêt à donner sa vie plutôt que de le laisser échapper, et pourtant il y avait un miracle de parole à opérer, miracle fondé non sur la raison, mais sur l'amour et le dévouement.

Et l'abbé Vianet sentit palpiter tout son corps comme à l'approche des choses saintes. Il fut transporté de cet élan qui transporte les saints et les martyrs d'une extrémité à l'autre de l'univers pour la conquête des

Digitized by Google

âmes; et son esprit éprouva en même temps la vision des choses qui transfigurent l'être tout entier.

C'était là le phénomène intérieur qui ne demande qu'à se produire.

— Vipar, mon ami, reprit le prêtre avec un accent plein d'une douce gravité où tremblait néanmoins l'émotion de son cœur, ce n'est pas la société qui est coupable, c'est moi.

Vipar regarda le curé, stupéfait.

— Oui, moi. La société vous a rejeté parce qu'elle n'a vu en vous que l'homme qui s'est mis en opposition avec ses lois et ses principes, un homme ayant contre lui un fâcheux antécédent sans savoir lequel, et vous confondant, par cela même, avec les misérables ordinaires; un homme dans tous les cas ne lui inspirant pas assez de confiance pour mériter sa bienveillance.

Mais moi qui ne dois voir en vous qu'un frère, et qui savais que vous n'étiez pas un coupable ordinaire, je n'aurais pas dû ignorer qu'il ne serait probablement pas fait d'exception pour vous. J'aurais dû m'informer de vous depuis que vous êtes rentré au pays. Un pasteur doit faire sans cesse le dénombrement de ses brebis pour s'assurer qu'il n'en manque aucune à l'ap-

Digitized by Google

pel, s'il n'en est aucune qui a plus particulièrement besoin de ses soins.

J'aurais su par ce moyen dans quelles conditions vous étiez à S..., comment on vous y avait accueilli; comment on vous y traitait; j'aurais pu ainsi obvier au mal sans m'occuper de l'opinion, sans craindre même de m'exposer à être repoussé de vous. Car il peut arriver que les meilleures intentions du prêtre soient calomniées et qu'on l'accuse de trop s'aviser des autres. Comment connaître autrement le mal et le réparer par le bien?

Vous le voyez, Vipar, si je m'étais un peu plus occupé de vous, j'aurais connu la plaie secrète de votre cœur, qui n'a pas cessé d'être bon, et qui a droit à plus d'indulgence que tout autre en raison de la grande épreuve qu'il a subie.

— Vous n'avez que trop fait pour moi, M. le curé, abandonnez-moi maintenant à mon malheureux sort, et puisque la société ne veut pas de moi, hé bien, je la fuirai.

— Vipar, écoutez-moi :

Il y a dix-huit cent trente-un ans, par une nuit d'azur et d'or, en un coin perdu du monde, et dans

Digitized by Google

une étable, près d'un âne et d'une vache, naquit un enfant d'une pauvre femme de la contrée.

Cette nuit-là, le monde éprouva une secousse qui le tint éveillé. La terre eut des tressaillements. Les étoiles vibrèrent au point de paraître vouloir se détacher de leur voûte étincelante; on entendit dans l'air des sons inaccoutumés qui chantaient des choses inconnues à l'oreille des hommes, en même temps que des voix profondes sorties des entrailles de la terre, couraient à la surface comme des souffles prophétiques. De telle sorte que les rois se levèrent de leurs couches, ceignirent leurs diadèmes, prirent en main leurs sceptres et se dirigèrent du côté de l'astre apparu au firmament exprès pour les conduire . . . . .

. . . . . .

Voilà que l'enfant avait grandi dans la chaumière de l'artisan, son père, sous l'incomparable regard de celle qu'il appelait sa mère. Mais il n'avait pas encore atteint l'âge d'homme, que déjà il franchissait le seuil de la maison paternelle pour se mêler aux philosophes de son temps.

Il ne fait qu'ouvrir la bouche, on s'étonne, on l'écoute, on l'admire.

Mais il joint bientôt les actes aux paroles, et la

Digitized by Google

sagesse étonnée, comme la science l'avait été, le proclame le plus grand homme de tous les temps.

Et il se sépara des docteurs de la sagesse et de la science pour se mêler à la foule des infirmes, des malheureux et des ignorants, afin de les éclairer, de les consoler et de les guérir.

Et il choisit parmi eux douze des plus ignorants et des plus malheureux pour en faire les compagnons de sa vie d'initiative et de travail.

Il passa ainsi trente ans de son existence à faire le bien parmi les hommes.

Mais le vent de la haine et de l'envie se déchaîna un jour sur lui, et celui qui avait eu la mansuétude de l'agneau pour les faiblesses de l'humanité, la douceur de la colombe pour les petits enfants, qui avait dominé les multitudes, vu à ses pieds les rois de la terre, fait l'admiration des princes de la pensée et apporté au monde le droit et la liberté, celui-là vit s'évanouir comme une vaine fumée le prestige surhumain de sa gloire et de sa renommée, et il est passé à lui seul par toutes les épreuves que l'ingratitude des hommes et leur méchanceté avaient jusque-là inventées contre le génie et la vertu.

Ses frères l'ont conspué (il n'appelait pas autrement les hommes).

Digitized by Google

Ses amis l'ont trahi jusqu'au dernier.

Sa patrie l'a rejeté de son sein comme un imposteur et un perturbateur.

Anéanti sous le mépris des populaces, objet de dérision pour quiconque était blessé de sa sagesse, il fut jugé traître, conspirateur et impie, et condamné à mourir de la mort des scélérats.

Et il est mort cloué à la croix de l'ignominie après avoir été mis en parallèle avec les voleurs et les assassins, lui, le Juste par excellence.

Cet homme, vous le connaissez, Vipar. Qui ne le connaît? Car cet homme a été plus grand dans ses souffrances et dans sa mort que dans sa vie et ses triomphes, et par là il a été un exemple sans pareil à toutes les calamités humaines. Et il en est de plus grandes que la vôtre; il y a de pauvres créatures qui souffrent sans l'avoir mérité. Si vous n'avez jamais rencontré de ces douleurs sur votre passage, c'est que vous n'en avez pas eu l'occasion.

Cet homme, Vipar, c'est l'homme-Dieu, celui qu'on appelle le Christ.

C'est lui qui vous parle par ma voix, Vipar. C'est lui qui nous a faits frères, c'est lui qui ne veut pas que vous mouriez, qui veut au contraire que vous soyez éprouvé

Digitized by Google

comme lui, pour arriver comme lui à la gloire et à l'immortalité.

L'abbé Vianet se tut.

On ne sait comment cela se fit, mais la lèvre du prêtre avait touché celle du forçat. Et ce baiser fit sur le misérable l'effet d'un fer ardent.

. . . . . .

Que se passa-t-il entre ces deux hommes? Nul n'a jamais pu le savoir, pas même mademoiselle Félicité qui malgré la discrétion qui la caractérisait, fut intriguée au dernier point de l'étrange et subit rapprochement entre son oncle et cette créature que personne ne voyait dans la contrée.

Mais tous les moyens mis en usage pour arriver à la vérité furent sans résultat.

L'abbé Vianet resta muet.

Ce qu'il y a de certain, c'est que les personnes qui se retiraient de la veillée cette nuit-là, purent voir quelqu'un sortir de chez M. le curé, se glisser le long du quai, prendre le pont au milieu duquel il s'arrêta subitement.

Là il se découvrit, se signa, traversa rapidement le reste du pont, et disparut dans la brume de la nuit.

Digitized by Google

LIVRE II

DEUX MISÈRES

Digitized by Google

Digitized by Google

I

FAUSTINE.

Au moment de notre récit, Faustine était arrivée à cet âge où l'âme vient de s'ouvrir aux premières aspirations de la vie : elle avait vingt ans.

Nature ardente, caractère frivole, œil noir et plein de flammes, physionomie provoquante, tout ce qui attire le regard sans captiver le cœur, Faustine le possédait.

Ange encore, on sentait qu'un souffle de la terre pouvait souiller la neige de ses ailes, et l'idéale laideur de la femme apparaissait alors en elle.

Faustine simple et pauvre, travaillait, riait, chantait, se contentant de peu, joyeuse comme l'alouette, vivant comme elle sans souci du lendemain.

Digitized by Google

Bientôt sa pauvreté lui pesa ; elle résolut de jeter au loin le linceul de la misère qui l'enveloppait, l'étreignait, l'enlaidissait, la glaçait dans ses sombres replis. Elle voulut être belle, élégante; rêva toilettes éclatantes, fêtes somptueuses. Sa mise, toujours mesquine, prit dès-lors un cachet d'originalité et de coquetterie.

Adieu chants, gaieté, sourires.

Le travail devint un trop lourd fardeau.

L'horizon s'obscurcissait de plus en plus, l'orage s'amoncelait au ciel de son troisième étage (c'est le paradis le plus élevé de la misère dans les petites villes).

Faustine frissonnait aux premiers sifflements de la tempête, et, semblable aux feuilles longtemps violentées par le vent, détachées de la branche et emportées dans une rafale, elle allait tomber et rouler dans l'abîme dont elle suivait la pente funeste.

C'était une après-midi de février. Le froid était pénétrant. Dans une mansarde qualifiée du titre de chambre, travaillait la jeune fille avec une activité fiévreuse. Elle tremblait sous sa robe de toile peinte ; un foulard usé garantissait à peine ses épaules et sa poitrine, et l'on sentait grelotter ses bras dans les larges plis de sa manche à gigot. Ses vêtements faisaient désirer l'été.

Digitized by Google

Pourtant une certaine recherche minaudait dans cette mise et tranchait étrangement sur sa pauvreté.

Pas la plus petite étincelle dans l'âtre où les derniers charbons d'une chaise brûlée noircissaient la cendre.

Mais la travailleuse n'avait pas l'air de s'apercevoir de la température.

Parfois son ouvrage lui échappait des mains; il avançait avec lenteur; elle le reprenait, faisait rapidement quelques points et l'abandonnait encore. Evidemment son esprit était ailleurs.

Tout à coup elle se lève et jette sa couture sur une table qui s'appuyait au mur pour se maintenir sur les deux pieds qui lui restaient. Elle se promène avec agitation; puis s'arrête devant l'unique fenêtre du triste réduit, et tandis que ses regards plongent dans la rue, ses petits doigts tambourinent sur les vitres aux mille dessins bizarres qu'un rayon de soleil vient confondre et transformer en des milliers de larmes, glacées aussitôt par le vent du nord. Une larme, vraie larme tomba lentement le long des joues de Faustine. Etait-ce un regret des beaux jours, une espérance perdue, une illusion détruite?

« Que je serais bien mieux sous cette chaude four-

Digitized by Google

rure, se dit-elle en voyant passer une jeune élégante. Vêtue comme elle, je serais jolie. »

Et elle court chercher un débris de miroir soigneusement caché dans un placard où gisaient pêle-mêle ses chiffons.

« Comme je suis laide ainsi, murmura-t-elle en se regardant. »

Et elle déroule sa longue chevelure noire, la lisse avec soin, la dispose d'une manière, puis d'une autre, soupire, sourit, pleure, s'admire.

« Et moi aussi, je veux être belle ! s'écrie-t-elle. »

Et elle se coiffe d'un petit bonnet qui ne la garantira guère.

« Je suis folle avec mes scrupules d'enfant ; Hortense a raison, suivons ses conseils. Depuis assez longtemps je souffre et lutte contre la misère. Je veux être heureuse à mon tour. Jeune et jolie, qu'ai-je de plus à désirer ? Le reste viendra bien assez. Qu'attends-je pour faire comme elle ? Une mauvaise honte m'a retenue jusqu'à ce jour. Personne ne viendra m'habiller si je n'ai pas d'argent, personne me secourir, personne me porter du pain. Et j'ai froid avec cette robe légère. Mon vieux châle me tiendrait assez chaud, mais il est fané, il tombe en loques depuis qu'il me sert de cou-

Digitized by Google

verture; de plus il est passé de mode; jamais je n'oserai sortir avec. Pourtant je suis transie. Allons ! je ne veux plus être ainsi torturée. Comment travailler sans feu? Sans travail point d'argent, et il faut vivre, et le propriétaire n'attend pas son terme. Si je tombe, qui osera m'accuser ?

Et la malheureuse tourmentée par sa conscience qui lui criait « prends garde! » mais invinciblement poussée par son mauvais ange, allait franchir le seuil de sa chambre, lorsqu'un petit coup frappé à sa porte la fit tressaillir. D'une voix mal assurée elle répondit : « Entrez. » Et elle recula comme si le fantôme de ses mauvais désirs, de ses sinistres pensées, allait tout à coup se dresser devant elle.

Digitized by Google

Digitized by Google

II

LA FILLE DU PEUPLE.

Faustine était le produit de deux révolutions. Le mal d'en haut était descendu en bas comme la tempête mêle les couches supérieures des eaux aux couches inférieures, et maintenant le fond tendait à monter à la surface, ainsi que le limon s'élève quelquefois pour se mêler à l'écume. La fille du peuple voulait sa place aux festins de la vie tout comme la fille de fortune, sa sœur; elle prétendait s'asseoir à côté d'elle sans distinction aucune, sans consulter l'origine, la position, l'éducation. N'avait-elle pas des droits égaux aux siens. Ce qui s'était produit dans les rangs de l'homme, se produisait dans ceux de la femme; elle avait, elle aussi,

Digitized by Google

ses droits à conquérir. Il y avait des têtes qui dépassaient sa tête, et c'est ce qu'elle ne voulait pas. Voilà pourquoi elle avait pris part à la grande révolution. Ce n'avait pas été pour en faire une question politique, mais sociale. Cela revenait au même, le nom seul était changé.

Au résultat, c'est le titre qui la gênait, c'était le privilége aussi, et ce qui accompagne le privilége et le titre : la fortune. Elle ne voulait donc plus ni titres, ni priviléges; mais elle voulait pouvoir atteindre à la fortune. C'est ce qui lui avait fait accueillir le mot citoyenne avec autant d'enthousiasme que celui de citoyen l'avait été. Depuis qu'elle avait touché les mains au petit-fils de Capet, elle se figurait que rien ne pouvait plus s'opposer à la marche de sa grandeur.

Cela eut pour conséquence immédiate de populariser le vice qui jusque-là était demeuré le privilége des classes élevées. Ne pouvant rivaliser de suite avec celles-ci pour les vertus civiques, il fallût essayer de leur ressembler autrement, chose plus facile. On singea leurs travers pour essayer la liberté, s'en assurer et prouver qu'on était réellement la maîtresse de ses actes, sans songer que cela retombait sur soi, pauvre fille du peuple qui, en perdant l'honneur, perdait tout son bien ;

Digitized by Google

car il fallait vendre cet honneur pour acheter la fortune nécessaire à conquérir la *position sociale* désirée, sans songer encore qu'on descendait par le seul fait au-dessous de son ancienne condition si basse qu'elle fût. La fille déshonorée par le grand doit infailliblement devenir le jouet et l'instrument du petit, qui veut en cela aussi imiter son modèle, et ne trouve naturellement que la fille du peuple pour assouvir ses passions.

Et cette fille du peuple, quelle est-elle ? C'est sa femme, c'est sa propre fille, c'est sa mère. Il deviendra donc victime à son tour de son funeste aveuglement, en renonçant à cette vertu qui constituait sa supériorité, véritable supériorité, sur les classes élevées.

Il faut le reconnaître et le dire, le peuple fut admirablement secondé par les événements pour réaliser ses rêves ambitieux. L'empire, sans le vouloir peut-être, vint rompre brusquement avec l'épée les liens sacrés de la famille, et tandis qu'il brisait avec la tradition romaine en renversant de son trône domestique le *pater familias* antique, il fallait pourtant renoncer comme à Rome aux divinités du foyer pour marcher sous les aigles françaises. Au point que la patrie fatiguée se vit un moment épuisée d'hommes, et que la femme se trouva presque maîtresse de ses destinées. Mais elle

Digitized by Google

n'abusa pas encore de ses droits. Elle n'avait pu si facilement renoncer aux vieilles coutumes de vertu, aux vieux sentiments d'honneur. Elle éprouva jusqu'au plus profond de l'âme ces pertes vives d'un époux, d'un père, d'un fils, courant aux champs de l'héroïsme pour moissonner les palmes d'une gloire qui devait hélas! s'éclipser avec autant de rapidité qu'elle avait jeté d'éclat sur la France, et la Restauration eut bientôt relié le faisceau de la famille. On sentait généralement le besoin de se concentrer de nouveau dans l'asile de ses pères. Les fils songèrent qu'ils avaient à l'armée de vieux soutiens; l'épouse sentit un vide en son cœur, et les débris de l'empire, en regagnant les clochers de leurs villages, pleurèrent de joie, et comprirent la nécessité de remplacer par quelque chose la grande image de la patrie dont ils portaient le deuil. Pour eux, habitués aux fanfares des batailles et à ne jamais se reposer, la paix était une véritable défaite, une honte. Il n'avait pu leur venir à l'idée jusqu'alors que le pays avait comme eux besoin de retremper ses forces, ne pouvant pas, comme le phénix, renaître toujours de ses cendres. Et voilà qu'une nouvelle vie leur apparaissait sur la limite de la carrière, semblable à l'oasis qui rend l'espoir au voyageur découragé. Et le plumet du vieux grena-

Digitized by Google

dier reconnu de loin, suffit à opérer le miracle de la transformation.

La famille n'était pas entièrement dissoute ; il y avait moyen de la reconstituer avec les épaves du passé. La restauration le fit. Les jeunes filles purent compter désormais sur le lendemain de leurs fiancés. Plus de découragement dans les unions.

Mais l'idée du progrès marchait toujours. Le grand problème restait à résoudre, et il fallait y renoncer tant que l'enseignement ne serait pas descendu dans les rangs du peuple pour le transformer et le mettre au niveau commun. On sentait que cela devait arriver, mais c'était trop lent ; chacun voulait jouir immédiatement du bienfait de la Révolution, et chacun s'étonnait de n'être pas arrivé aux premières fonctions de l'Etat. La femme, elle, était surprise de se retrouver dans sa cabane avec ses haillons, ses enfants suspendus au sein.

Les révolutions sont des aurores boréales qui ne laissent après elles tout d'abord que misère et obscurité ; misère d'autant plus grande, obscurité d'autant plus profonde qu'on a été plus surpris par la lumière inattendue. Le peuple est comme les enfants. Il se contente de tout ce qui exalte son imagination pourvu

Digitized by Google

qu'on sache ingénument mêler aux récits qu'on lui fait des tableaux qui l'effrayent par intervalles. Il s'endort bercé au bruit de ces promesses, au miroitement de ces châteaux, au récit de ces contes fantastiques qui l'éblouissent et le charment. Par malheur cela ne peut durer toujours. Il y a heure à tout, tout n'est pas sommeil dans la vie, et l'on ne réussit pas à endormir complétement une douleur. Le réveil est là, et c'est au réveil qu'on trébuche aux réalités navrantes. Le peuple surtout, car tout est réalité pour le peuple. Les récits étaient moins dangereux pour lui lorsqu'on les lui faisait. Ils étaient plus rares. Mais depuis qu'il boit à longs traits à la coupe des séductions par l'enseignement, c'est chose fatale. Il est maître de prolonger les moments de l'ivresse autant que bon lui semble; il tient son sort entre ses mains, dans le livre qu'on a écrit à son intention, en son honneur, pour lui seul; car il est intitulé livre du peuple. Et plus il prolonge l'illusion, plus il perdra de vue le précieux travail destiné à alimenter sa famille.

Le travail? mais il en est dégoûté. Il aspire, lui aussi, à la gloire, aux honneurs, aux richesses. Tout cela est aussi pour lui; on a trop longtemps abusé de sa position. Voici le moment de jouir. Si on ne lui dit

Digitized by Google

pas ces choses, il les interprête ainsi, lui ; d'abord parce qu'il est intéressé à les interprêter de cette manière, ensuite parce qu'il ne peut pas encore bien comprendre. Et la famille est délaissée.

Imaginons que la femme soit travaillée par des idées semblables, puisées dans le roman du jour, et la divergence augmente.

Il en coûte de revenir au point de départ, car on n'ignore pas qu'on n'y trouvera pas ce qu'on a rêvé, et l'on sait qu'on a perdu le temps qui était destiné à l'entretien de la famille. On s'éloigne ainsi peu à peu du centre du devoir, qui se trouve dans la famille.

L'homme part de son côté avec ses compagnons de débauche, la femme avec ses compagnes. On s'est fait à d'autres idées. Et le besoin est là, il faut y parer. Le besoin tend toujours à nuire aux rapports des époux. Leur conscience agitée veut se débarrasser de son poids en le faisant retomber sur le conjoint. Voilà les scènes, qui finissent toujours par des injnres, des coups, des ruptures. Les sentiments ont été déplacés avec les positions. Il faudrait rentrer dans l'assiette ordinaire ; pour cela il faut de l'énergie, du courage, et on n'en a pas parce que les mœurs se sont relâchées.

Sous la Restauration, fatigué des secousses de la Ré-

Digitized by Google

volution, des guerres continuelles de l'Empire, on avait éprouvé le désir du repos, et on le retrouva dans la famille. On put croire un moment que l'union, l'amitié, l'alliance, la parenté allaient revivre. Aux danses patriotiques sur les places publiques avaient succédé les réunions autour de l'âtre. L'antique France renaissait. On sut se contenter de ce qu'on était, de ce qu'on avait. On s'attendait à ce que le progrès allait suivre une marche lente, mais sûre, la marche naturelle, et que les positions avaient consenti à ne se modifier qu'à mesure que l'enseignement et le bien-être pénétreraient dans les classes inférieures.

Mais 1830 arriva, et ce fut comme un tocsin d'ambition et de libertinage qui retentit sur toute la ligne populaire et devait s'étendre jusqu'aux campagnes. Partout des appâts jetés à la rapacité humaine, des piéges tendus à l'innocence. Toute digue était brisée, toute ligne de démarcation effacée, rien ne coûta. Pour arriver à la femme, on commença par corrompre l'homme, et le mari fut chargé de dresser à l'intrigue la mère de ses enfants. Il y avait une place au bout, cela suffisait, c'était le but. Les liens de la famille ne tinrent plus à rien. Les premiers fonctionnaires de l'État donnèrent le signal de la corruption et de la

Digitized by Google

vénalité et il suffit d'avoir une femme à vendre pour arriver aux emplois ou aux honneurs. Le règne de Louis XV était dépassé, et cette fois sans ressource, car la dissolution avait gagné les masses ; le chef de l'Etat venait de donner lui-même l'exemple de l'insubordination dans la famille et d'enseigner au peuple ce qu'on doit à son roi.

Le peuple sut en profiter, rendons-lui cette justice; toutes les positions et tous les rangs furent confondus. La femme honnête se vit obligée de se retrancher chez elle pour ne pas être arrêtée publiquement, et de revêtir les plus simples habits pour ne pas être montrée au doigt. Les rôles étaient changés. L'homme se prostitua comme à Rome, au temps de Néron. Cela ne pouvait qu'aboutir à la dégradation de la Monarchie. La mesure était remplie.....

Devons-nous nous étonner de la fièvre qui mine la jeune fille dont nous venons d'esquisser le portrait ? Ah! sans doute, car cette jeune fille n'est pas faite pour tomber ; elle a assez de vertu pour résister à la rage de luxe qui s'est emparée de notre pays.

Digitized by Google

Digitized by Google

III

UNE DAME CHARITABLE.

La porte de Faustine s'ouvrit lentement. Une dame de quarante-cinq ans environ entra. Deux épaisses boucles de cheveux qui commençaient à grisonner accompagnaient sa figure longue et pâle. Pas une ride à son large front. Royale attitude. C'était une physionomie rare, mélange de grandeur et de simplicité.

Cette femme en perdant avec l'âge la beauté des formes, avait conservé la beauté de la bonté, inflétrissable.

Son œil bleu entouré de bienveillance s'arrêta sur l'ouvrière.

Elle n'aperçut ni son mouvement de dépit, ni le

Digitized by Google

frémissement de sa lèvre ; elle ne fut frappée que de sa jeunesse et de son dénûment. Son cœur en fut ému ; sa bouche eut un sourire.

Mais dans ce sourire tombé d'en haut sur elle, Faustine ne vit qu'un ricanement sinistre, qu'une mordante ironie venant l'insulter à cette heure de désespoir. Elle se trouva cruellement froissée de la mise au jour de sa misère, et maudit cette visite qui lui donnait le temps de la réflexion, laquelle, suivant elle, lui avait toujours été fatale.

Cette fois sa détermination était bien prise, et sa mansarde nue, son travail tout froissé sur la table n'avaient pas besoin de l'y encourager.

Elle voulut fuir.

Elle fut retenue par une main faite de transparence et de charité.

— Vous alliez sortir, mon enfant? Comme vous voilà pâle ; vous avez froid, vous souffrez ?

Cette voix avait la mélodie du ciel.

Faustine recula de quelques pas. Un éclair d'impatience jaillit de ses yeux.

Ce silence embarrassait la dame. Elle réfléchit quelques secondes, enveloppa d'un nouveau regard la chambrette et la jeune fille.

Digitized by Google

— Je viens réclamer de vous un service, dit-elle.

Et Faustine, avec un ironique sourire et un accent plein d'aigreur :

—Vous vous trompez probablement d'étage, madame.

— La porte à laquelle je frappe est à tous les étages : c'est celle du cœur. Ce que j'ai à vous demander est bien simple. En cherchant dans l'ombre les infortunes qui ne mendient pas...

Le rouge de la honte éclaira soudain le visage de Faustine.

La dame le comprit et se hâta d'ajouter :

— J'ai trouvé là près de vous une famille privée de son soutien ; un enfant grelottant et demandant du pain ; une mère pleurant son nouveau-né que son lait aigri par la souffrance et la douleur vient de tuer.

Faustine écoutait étonnée. Une étrange préoccupation l'obsédait.

— Vous êtes émue, je le vois bien, poursuivit la dame, et qui ne le serait ?... Cette femme est seule, elle a besoin de soins ; vous ne me refuserez pas de veiller sur elle, sur le pauvre enfant qui lui reste. Votre travail s'en ressentira, je le comprends, mais voici une petite somme pour le temps perdu et les dépenses de mes protégés.

Digitized by Google

Faustine tendit machinalement la main.

— Ils n'ont pas de linge, je leur en enverrai. Mais vite le nécessaire.

Pareil à la vue intérieure des somnambules dont le froid éclat donne un frissonnement, l'œil agrandi et fixe de Faustine ne pouvait se détacher de la charitable dame. Elle balbutia enfin quelques mots inintelligibles et se prit à trembler.

— Ah ! j'y pense, reprit la visiteuse, vous n'êtes pas assez vêtue pour sortir. Ne vous donnez pas la peine de rien chercher pour vous couvrir. L'heure presse.

En parlant de la sorte, elle avait ôté son châle ; elle ôta aussi un petit pardessus chaudement ouaté et le mit à Faustine.

La jeune fille de plus en plus étonnée se laissait faire.

Elle rêvait éveillée.

Mais c'était un rêve poignant où elle sentait les piqûres d'invisibles serpents. Celle-ci fut plus profonde que les autres. L'argent qu'elle tenait roula sur le plancher. Elle était paralysée et opposait la force d'inertie à l'initiative de la charité qui avait pris en cette apparition une de ses plus délicates formes.

La dame s'approcha d'elle.

Digitized by Google

— Etes-vous malade? lui demanda-t-elle avec intérêt. Avez-vous quelqu'un pour vous soigner?

— Je suis seule, murmura la jeune fille.

— Vos parents?

— Morts, répondit-elle sourdement en se cachant le visage dans les mains.

Que se passa-t-il en elle? Dieu seul le sait.

— Ma mère! ma bonne mère! disait-elle éperdue.

— Votre mère, enfant, veille de là-haut sur vous. Elle vous préservera de tout danger, de toute chute.

— Vous avez raison, madame, dit l'ouvrière en relevant sa tête rassénérée. Un peu plus tard... Oh! c'est affreux.

La dame se méprit au sens de ces paroles.

— Pauvre orpheline, se dit-elle tout bas.

Jusque-là, semblables à ces lourds nuages se disputant pied à pied l'espace aux premières clartés qui envahissent la terre, les sombres pensées de Faustine avaient lutté contre les bons sentiments qui n'étaient que voilés en elle; mais, comme au ciel, la lumière se faisait dans son âme et l'inonda tout entière.

— N'avez-vous pas songé dans votre abandon aux personnes charitables qui auraient pu vous secourir?

Digitized by Google

— Jamais, madame. D'ailleurs qu'auraient-elles fait pour moi ?

— Ce que l'une d'elles fait aujourd'hui.

Faustine parut surprise.

— Je ne suis que la main qui distribue ; me comprenez-vous, maintenant ?

— Oh ! oui, madame, dit Faustine avec élan. Vous êtes une dame charitable. Mais vous êtes plus que cela pour moi. Vous êtes mon sauveur aussi.

La dame ne parut pas l'avoir entendue.

— Y a-t-il longtemps que vous êtes orpheline ?

— Je n'ai jamais connu mon père. Voilà bientôt quatre ans, j'en avais seize alors, ma mère me fut enlevée au bout de vingt jours par une fièvre thyphoïde. Pourquoi Dieu me l'a-t-il prise ? Je l'aimais tant, et elle...

— Comment avez-vous vécu ?

— Du produit de ma couture. Après la mort de ma mère, j'eus bientôt épuisé nos faibles économies. Plus rien ne me reste que ce pauvre lit où ma mère est morte, cette table manchote, cette chaise grossière, l'unique que je possède, j'ai brûlé tour à tour celles que j'avais ; et j'ai été obligée de vendre les autres meubles pour payer le dernier terme à mon propriétaire.

Digitized by Google

Depuis, l'autre est expiré. Réduite à la dernière extrémité, j'étais résolue à tout pour en sortir.

— Vous comptiez sans la Providence qui vous envoie ce secours inespéré, dit la dame en versant sur la table le contenu de sa bourse. C'est peu de chose, mais ma tournée a été longue, beaucoup ne pleurent plus.

Et comme Faustine allait parler :

— Gardez cet argent, ma fille. Il n'est pas juste que vos affaires soient en retard à cause de l'œuvre à laquelle je vous associe. Allez payer votre loyer et songez que vous m'avez promis de veiller sur vos malheureux voisins.

En prononçant ces mots, la dame avait remis son châle.

Faustine ne put répondre à sa bienfaitrice, les larmes l'étouffaient. Elles tombèrent bientôt avec abondance, et lorsqu'elles coulèrent plus doucement, Faustine regarda autour d'elle, la dame avait disparu.

— Ce n'est pourtant pas une vision, se dit le jeune fille.

Elle courut aussitôt vers sa fenêtre, l'ouvrit et aper-

Digitized by Google

çut sa libératrice au fond de la rue. Chose fort rare alors, une voiture stationnait en l'attendant.

Faustine vit le cocher baisser le marche-pied devant l'inconnue, et peu après la voiture roulait bruyamment sur le pavé.

Faustine tomba à genoux.

Digitized by Google

IV

PENDANT LE SOMMEIL.

Il était dix heures du soir, l'air était plein de mystère et d'ombre ; tout reposait dans la ville de Toulouse.

Pourtant si un passant attardé eût suivi la rue de la Hache, il aurait aperçu une clarté faible, tremblante et parfois douteuse, au troisième étage du numéro ..., unique phare au milieu de cet océan de ténèbres.

Qui veillait encore dans cette maison ?

Franchissons l'escalier de bois qui crie et cède sous nos pas, et entrons.

Une jeune fille travaille à sa couture.

De temps à autre, elle va réchauffer ses mains

Digitized by Google

engourdies à quelques tisons demi brûlés qui pétillent dans le foyer.

Les heures sonnent à l'horloge de l'église voisine. La travailleuse les compte, et satisfaite sans doute de sa veillée, elle fait sa toilette de nuit.

Peu après un souffle éteignait la lumière, et la paille d'un lit gémissait sous le poids d'un corps.

Bientôt le silence devint aussi profond que l'obscurité.

L'ouvrière dormait. Elle rêvait.

Elle se trouvait dans une salle éblouissante, mille lustres faisaient scintiller les bijoux qui ruisselaient sur elle. Des femmes vêtues comme elle de gaze rose, blanche, mauve et bleue la regardaient avec envie et la proclamaient la sultane de la fête. Une musique divine se fit entendre, la jeune fille se sentit emportée dans une valse délirante.

Et lorsque les dernières vibrations de l'orchestre se turent, les compagnes de la jeune fille, son cavalier, la salle de bal, tout avait disparu.

Alors elle entendit derrière elle les éclats d'une bruyante orgie : le choc des verres, les rires, les chants et, dominant tout cela, le tonnerre qui mugissait sourdement, le vent qui jetait dans la nuit ses notes lugu-

Digitized by Google

bres, et des sanglots, des cris qui n'avaient rien d'humain.

Elle cherchait à se reconnaître dans la sombre atmosphère qui l'enveloppait, lorsqu'un rapide éclair vint lui servir de flambeau.

Elle était dans un cimetière.

Les grands cyprés balançaient leur noire silhouette ; le saule pleureur livrait au vent sa longue chevelure, et les larges ailes des oiseaux de nuit secouaient sur le visage de la tremblante fille la moiteur de leurs chaudes ailes.

Elle aurait voulu fuir. La frayeur la clouait au sol.

Un éclair plus brillant que les autres étincela.

Une fosse venait de s'ouvrir. Une ombre en sortit.

Un haillon de linceul rongé par la vermine, lui servait de vêtement. Quelque chose de noir qui avait été une chevelure, pendait le long de ce qui avait été un buste de femme. Cela se redressa à l'aide de deux blanches béquilles avec un bruit sec d'ossements qui s'emboîtent, et lorsque ce fut debout, cela fit l'effet d'un arbuste difforme dépouillé de son feuillage, calciné par la foudre, qu'un souffle paraissait devoir emporter ; cela résista pourtant, et à chaque bouffée de vent cela rendait les sons d'un instrument étrange.

Digitized by Google

Cela retenait au moyen de deux os crochus qui avaient été des bras, un paquet d'ossements : le squelette d'un enfant.

Et les deux têtes du grand et du petit squelette, de la mère et de l'enfant sans doute, étaient tournées vers la pauvre fille, sinistres et menaçantes.

Ces têtes *avaient des yeux et ne voyaient point ; des oreilles et n'entendaient point ; des narines et ne sentaient point ; une bouche et ne parlaient point.* L'âme avait fui loin du corps.

Pourtant la malheureuse entendit vibrer dans l'air une malédiction sans qu'aucune voix l'eût proférée.

Elle fixait toujours ces apparitions de la tombe, lorsqu'elles disparurent dans la nuit profonde de leur éternelle demeure.

Plus blanche et plus froide que les statues des tombeaux, elle tomba anéantie sous les flagellations de la pluie et du vent, dont elle ne sentait pourtant pas les atteintes avec le tissu léger qui la couvrait à peine.

Lorsqu'elle revint à elle, elle se trouva couchée dans une salle demi-obscure, où le jour ne pénétrait que par de petites ouvertures grillées : elle était abandonnée dans cette pièce et n'entendait d'autre bruit

Digitized by Google

que celui de sa respiration haletante. Tout lui semblait confus et désolé dans ce silence et cette solitude.

Mais l'air fut ébranlé par des voix rauques qui hurlaient des chansons obscènes. C'était un concert discordant de voix féminines, mêlé de cris, de jurements, de blasphèmes. On aurait dit une fête de damnés.

Un tressaillement et une plainte éveillèrent les échos de cette demeure. C'était elle qui gisait sur un grabat de prison et elle était irrévocablement condamnée, elle allait mourir.

La pensée seule vivait encore en elle, et c'était pour la torturer de tous les aiguillons de la terreur et du désespoir.

Le froid de l'agonie montait peu à peu à son cœur; et elle se débattait vainement sous ses terribles étreintes, lorsqu'une femme se pencha doucement vers elle et l'appela par son nom. La mourante ouvrit les yeux.

— Mon enfant, lui disait cette femme d'un accent doux comme la prière, me reconnaissez-vous?

Cette voix, elle l'avait entendue, aussi douce, mais moins tremblante; cette femme lui était apparue une première fois à l'heure de la tristesse et l'avait consolée. Mais aujourd'hui plus de consolation pour elle.

Digitized by Google

Elle se sentait mourir. Son âme flottait déjà entre deux immensités, et elle entendit encore :

— Hélas, il n'est plus temps ! Pourquoi l'avez-vous voulu ? . . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

Faustine se réveilla, et fut longtemps à rassembler ses idées. Elle regarda autour d'elle. Elle se revit dans sa chambrette d'ouvrière, elle courut à son miroir. Les couleurs de la santé brillaient sur sa joue veloutée. Avec sa pauvreté, elle retrouvait la vie, car tout cela n'était qu'un rêve.

C'est ce que dut se dire Faustine. Et les dernières vapeurs du songe se dissipèrent aux rayons du soleil levant.

Digitized by Google

V

LE RÉVEIL.

Faustine était rayonnante ce matin-là. Sa toilette fut plus tôt faite que de coutume. Elle fit son lit, sa chambre; ce ne fut pas long. Mais elle arrangea ses petites affaires avec un soin inaccoutumé. Elle avait des idées d'économie et se sentait une activité extraordinaire. C'est au point qu'elle regrettait de n'avoir pas un ménage complet à mettre en ordre. Elle trouverait assez de temps pour travailler à sa couture.

La dame lui avait aussi promis de l'ouvrage.

Ah ! si elle pouvait réaliser quelques bénéfices. Sa première dépense serait consacrée à remeubler sa mansarde. Elle voyait déjà sa cheminée ornée d'une

Digitized by Google

pendule à sujet, le mariage breton par exemple, avec deux vases imitation Chine pour pendants et de beaux chandeliers bronzés. Des chaises en paille d'un jaune d'or pour commencer; plus tard on verrait. Une table à ouvrage pouvant servir de meuble au milieu de la pièce, une commode en noyer et une garniture de lit avec ses rideaux en perse glacée pour être bien chez elle. Puis l'hiver, un tapis simple mais chaud. Décidément ce serait trop. Les idées de luxe de Faustine reprenaient le dessus.

Faustine fut subitement arrachée à ses projets d'ameublement par une plainte sourde venue gémir à la cloison de sa chambre du côté du lit.

Cette plainte et d'autres encore mêlées de cris étouffés, de pleurs et de sanglots, que de fois avant la journée d'hier elle les avait entendues sans avoir jamais cherché à s'en rendre compte.

Mais aujourd'hui un nuage passa sur son front, le nuage qui ride la face d'un beau ciel.

Faustine venait de se souvenir.

—Tiens, se dit elle, je songe aux soins à donner à mon ménage à venir, et j'oublie qu'il y a, à deux pas de moi, des êtres qui ont plus besoin de ces soins que ne pourraient en avoir tous les meubles du monde.

Digitized by Google

Et la recommandation qui lui avait été faite la veille par la charitable dame lui revint en mémoire en même temps que le tableau de leur dénûment et de leur douleur.

— Allons! se dit encore Faustine, courons bien vite chercher le nécessaire de ces pauvres gens. La malheureuse mère est bien bas, on ne peut plus bas. Elle n'a pas le souffle. Il faut qu'aujourd'hui même je passe chez le docteur pour le faire venir, afin d'être bien sûre de ce que j'aurai à faire pendant la veillée.

Et dire qu'avant d'avoir vu ce spectacle je me croyais malheureuse, moi. C'est au-dessous de soi qu'il faut regarder. C'est là qu'est notre puissance. Car il est rare que nous ne trouvions pas quelqu'un de plus malheureux que nous.

Mais je ne crois pas qu'il soit possible de descendre au-dessous de ce degré de pauvreté et d'impuissance.

Et dire aussi que j'étais à côté de cette misère qui avait faim et soif et se mourait, que mon lit touche à ce grabat et que cette lamentation n'est pas venue interrompre mon sommeil, qu'elle n'est même pas arrivée à mon oreille, parce que mon oreille n'était pas attentive aux lamentations de mes semblables et

Digitized by Google

que mon cœur n'était occupé que de son intérêt propre, de sa personnelle satisfaction.

Cela fait pourtant tant de bien de consoler ceux qui souffrent et pleurent. On est si content de soi lorsqu'on a pu soulager leur détresse. N'est-ce pas ce que j'éprouve depuis que j'ai été au secours de mes voisins.

Il n'y a qu'un jour que je les ai vus et je sens en mon âme comme un continuel besoin d'être avec eux.

Je ne puis m'expliquer cela que par la nécessité qui est en nous de nous aider mutuellement, de nous aimer les uns les autres. C'est du grand au petit et du petit au grand. L'exemple m'en a été donné, je le suivrai.

Allons vite voir comment ma voisine a passé la nuit avec son pauvre petit.

Et Faustine s'approcha du foyer, y prit un pot qu'elle y avait placé en se levant de sa couche, et sortit de sa chambre.

Digitized by Google

VI

COMMENT FAUSTINE COMPREND QUE LA VERTU EST UN MEUBLE INUTILE.

— Où allais-tu donc ma mie?

Faustine hésita.

— Tu n'as pas besoin de rougir ainsi. On sait ce que c'est d'être pauvre. Dame quand on n'a pas les moyens de se faire servir il faut se servir soi-même. C'est ce qui arrive lorsqu'on veut faire à sa tête. Si tu m'avais écoutée, il y a longtemps que tu n'aurais besoin de rien. Te voilà réduite à ton lit et à ta paillasse. Bientôt tu n'auras plus de drap pour te couvrir. Le travail ne rapporte pas assez, ma chérie, pour te donner le nécessaire. Et il n'y en a pas toujours.

Digitized by Google

Alors il faut vendre le peu qui vous reste en attendant d'aller à l'hôpital, lorsqu'on peut y entrer.

La personne qui parlait à Faustine avec ce sans façon où perçait une légère pointe d'ironie était une femme.

Une femme à la taille ferme et puissante ; — œil noir, mais dur ; et dont l'ensemble des traits, quoique d'une régularité typique contrastait avec le caractère de son sexe. L'arc à la main et le carquois sur l'épaule, elle eût très bien posé pour Diane. C'était l'aspect viril de la matrone romaine moins la majesté des formes, plus l'effronterie des manières. Le costume de l'époque contribuait davantage à cette ressemblance.

Elle était chargée du luxe de la grande dame sans en avoir la distinction, de telle sorte, qu'en la voyant, on devinait sa basse origine. Cela apparaissait au premier aspect.

Sans la connaître nous l'avons devinée ; c'était Hortense, l'amie de Faustine.

Elles avaient travaillé ensemble dans le même atelier. C'est là qu'elles s'étaient connues ; là qu'un caprice ou une passion, de ces caprices qui courent les rues, de ces passions qui durent un jour, était

Digitized by Google

allée chercher Hortense pour la faire échouer sur le boulevard où bien d'autres caprices et bien d'autres passions l'attendaient, comme les flots succèdent aux flots, comme les jours suivent les jours.

Et Hortense croyait cela éternel, comme elle croyait éternel l'éclat, la beauté de sa parure.

Hortense n'avait pu songer à Faustine en faisant son entrée dans *le monde* parce que son amie était encore trop jeune pour y paraître, et la jeune fille dut croire même qu'elle était complètement oubliée et délaissée depuis que l'astre d'Hortense avait changé de zone.

Mais un beau jour, Faustine venait d'atteindre sa seizième année, Hortense reparut chez elle avec le fracas d'une voiture et l'étalage d'une éblouissante toilette, espérant la séduire et l'entraîner.

Faustine qui était sous l'impression récente de la mort de sa mère et des conseils qu'elle avait reçus d'elle à ses derniers moments résista.

Hortense comprit que l'occasion n'était pas favorable, et elle ajourna ses projets sur Faustine.

Elle avait en effet renouvelé ses assauts depuis, et nous avons vu comment Faustine allait succomber la la veille dans une de ces crises où la tentation du bien-être vient frapper à la porte de notre pauvreté

Digitized by Google

lorsque l'ange de la charité l'avait arrêtée à temps au bord de l'abîme.

. . . . . .

Hortense venait donc de rencontrer Faustine au moment où celle-ci sortait de chez elle pour aller savoir comment sa voisine avait passé la nuit, et Faustine était rentrée dans sa chambre pour la recevoir.

Faustine fut éblouie comme toujours du contraste de ce luxe avec son dénûment, et rougissant plus que de coutume sous l'aiguillon de la pitié d'Hortense elle restait muette en sa présence, sans avoir le courage de poser le vieux pot qu'elle tenait à la main et qui renfermait la tisane destinée à la malade.

Toute autre que Faustine aurait introduit M^lle^ ou M^me^ Hortense, l'aurait fait asseoir, se serait excusée d'être obligée de la laisser seule quelques instants et eût suivi sa bonne pensée pour ses voisins.

Mais Faustine était d'une vanité excessive et cette vanité s'était encore développée au contact de la misère. Nous en avons eu une preuve dans son entretien avec la charitable visiteuse.

A présent c'était bien autre chose. Elle se savait avec une de ses pareilles qui lui était de beaucoup

Digitized by Google

inférieure en intelligence, et malgré cela, c'est elle, Faustine, qui se trouvait au second rang. Elle savait de plus, et c'est ce qui l'humiliait davantage, que son amie était femme à tirer parti de sa position.

Elle se sentait donc mal à l'aise sous le regard de son ancienne camarade d'atelier.

Hortense vit que l'effet était produit. C'est ce qu'elle voulait, connaissant Faustine ; et avec cette brusquerie qui succède sans transition aucune aux mises en scène les plus pompeuses de ces dames de fortune, elle avait enlevé son chapeau en deux tours de main, arraché plutôt que tiré le châle qui la drapait à la façon antique et pirouetté sur elle-même comme un paon qui se carre pour que Faustine pût bien l'admirer. Puis elle avait pris sans gêne la seule chaise que Faustine possédait et où elle s'était laissée tomber plutôt qu'elle ne s'y était assise.

L'égalité était rétablie.

Hé bien, ma mignonne, as-tu réfléchi depuis que je ne t'ai vue. Moi je ne t'ai pas oubliée et il ne tient qu'à toi d'avoir de splendides toilettes, de riches bijoux à faire crever de jalousie nos plus élégantes de province, un équipage si cela te plaît. Tout cela bien à toi, ce qui les dépitera encore plus.

Digitized by Google

Pendant qu'Hortense parlait Faustine passait en revue toutes les pièces de sa toilette : soie, velours, cachemire, dentelles, colliers et bracelets; et son regard brillait de convoitise.

Hortense la suivait du coin de l'œil; elle poursuivit.

— Tu ne peux pas rester ainsi, petite. Tu es jeune et jolie, et ta vie s'étiole dans cette atmosphère corrompue. Encore deux ans, et tu perdras tes franches et belles couleurs. Regarde-toi, tes yeux sont déjà noyés dans un cercle noirâtre que la fumée de la lampe y creuse de plus en plus. Quelle différence avec le pourtour bleuté qu'y laisse le plaisir comme trace de son passage.....

Hortense retenait les phrases du monde élégant où elle vivait, disons le mot, où elle pataugeait.

Quelques jours de repos suffiront à te rendre la fraîcheur et la santé; viens chez moi, Faustine. Là tu te transformeras comme par enchantement. Notre amitié se resserrera. Tu comprends toi-même que je ne puis me présenter souvent ici sans m'exposer à me compromettre. Si mes amis le savaient, c'en serait fait. Il faut donc se décider à me suivre ou renoncer à nous voir.

Digitized by Google

En ce moment la cloison résonna d'une toux sèche et creuse. Puis une voix plaintive se fit entendre.

Hortense n'entendit qu'un bruit de paroles inintelligibles.

Pour Faustine, cette voix était distincte : elle demandait quelque chose.

La jeune fille fit un bond.

— Qu'est-ce donc petite ? Il paraît qu'il y a des malades dans la maison.

— Oui, répondit machinalement Faustine, et je me suis engagée à les soigner. J'ai même reçu de l'argent pour cela.

— Et qui t'a donné cet argent, Faustine ?

Faustine hésita.

— Une riche dame, quoique simplement vêtue qui est venue me voir ici au moment où j'allais sortir pour me rendre chez toi.

— Et qui t'a détournée sans doute d'y venir.

— Peux-tu croire ?

— Je ne crois rien, mais tu n'es pas venue. Tu as eu mieux à faire. Revenons à ta grande dame : Elle aura trouvé que tu n'étais pas assez malheureuse, voilà pourquoi elle t'a chargée de la misère des autres.

Digitized by Google

Cela promet. Elle aurait dû commencer par te tirer de la tienne.

Faustine devint pourpre, la honte l'étouffait. Un second bruit de toux vint de nouveau lui donner froid au cœur. La reconnaissance l'emporta.

— C'est aussi ce qu'elle a fait, Hortense.

— Ah! c'est ce qu'elle a fait. Comment se fait-il que je te retrouve dans ce chenil?

— Elle ne m'a pas dit de changer de logement.

— Tu as donc besoin de sa permission pour cela?

Faustine se mourait de dépit.

— Ne faut-il pas que je prenne soin de ces pauvres gens.

— Je comprends, on te fait l'aumône.

— Hortense!

— La charité si tu aimes mieux, à condition que tu sois la domestique des autres, de n'importe qui; que tu continues à tirer l'aiguille du soir au matin; bien heureuse quand tu ne passeras pas une partie de tes nuits à gagner ton pain. Et l'on viendra te voir de temps en temps: ta dame de charité, pour s'assurer que tu as été bien sage, que tu as bien pris soin des malades et des infirmes qu'on t'aura donnés à soigner, car rien pour rien, ma chère, et si on te

Digitized by Google

fait du bien, c'est à condition que tu en feras aux autres, et que celui que tu feras rapportera davantage. Ainsi tu seras à la merci de ta protectrice pour quelques petites aumônes, j'en suis fâchée si le mot te blesse, je n'en connais pas d'autre, aumônes qui suffiront à peine à ta nourriture.

Tu seras donc condamnée à rester ici éternellement sous la surveillance de ta geôlière à qui il faudra rendre compte de tes instants seconde par seconde. Et si on trouve que tu n'as pas bien rempli ton devoir on te remerciera.

Si encore on n'exigeait de toi que le sacrifice de ta liberté et de ton travail. Mais il faudra consentir, petite, à faire partie d'une congrégation. Ta bonne dame t'enrégimentera sous une bannière quelconque de la charité ou de la vertu, sous le patronage d'une sainte quelconque qui saura bien te contraindre à faire provision de vertus pour tous les jours de la semaine et les dimanches, sans compter les fêtes carillonnées. Et tu ne pourras plus me recevoir, car les congréganistes ne fréquentent pas les femmes du monde.

Faustine était à bout de forces. Elle pliait sous la grêle de railleries et de sarcasmes qu'Hortense faisait

Digitized by Google

pleuvoir sur elle avec une étourdissante verve, comme si elle eût fait métier de dénigrement toute sa vie.

— Mais ces pauvres gens ? voulut-elle objecter.

— Ne t'en mets pas en peine. J'aurai quelqu'un qui sera plus capable que toi de soigner ces misérables. A chacun son métier, mon enfant, et ce n'est pas le tien, ne t'en déplaise.

— Et lorsque la dame viendra.....

— La belle affaire ! ne sais-tu pas écrire ? tu lui laisseras deux mots charmants de ta plus charmante écriture, par lesquels tu la remercieras de ses bontés en lui exposant qu'un voyage pressé... que sais-je ? les raisons ne te manqueront pas. Cela lui apprendra, à ta dame, de se tromper de chemin.

— Impossible, Hortense, si tu voyais par toi-même cette misère tu aurais pitié bien sûr, mon amie, et au lieu de me conseiller de les abandonner tu serais la première à m'engager à les soigner. Tu as si bon cœur.

— Bon cœur sans doute, ma fille ; mais parce qu'on a bon cœur on n'est pas tenu de respirer la puanteur des malades. Quand je serai vieille je me dévouerai au service des pauvres pour gagner des indulgences comme tant d'autres. Je consentirai même à être marguillère de ma paroisse, mais maintenant nous som-

Digitized by Google

mes trop jeunes. Vive la joie ! ma chère. Et pour te prouver que je ne suis pas méchante va vite porter la tisane à ce poitrinaire.

— C'est une pauvre mère de famille.....

— Homme ou femme qu'importe ? Elle n'en a pas pour huit jours bien sûr et on dirait que c'est toi qui l'as tuée faute de soins. Va vite, je t'attends ici pour t'emmener avec moi.

Un quart d'heure après cet entretien, sur le seuil de la porte du n°... de la rue de la Hache, apparaissait une dame dans tout l'éclat et toute la richesse d'une éblouissante toilette.

Un brillant équipage stationnait à la porte, dans cette rue où il devait avoir eu toute la peine du monde à s'introduire.

La dame prit place dans la voiture.

Elle fut suivie d'une jeune fille mise plus que simplement, mais d'une beauté capable de faire sensation, sa bonne sans doute, qui prit place à ses côtés.

La portière se referma et deux coups de fouet firent bondir les chevaux qui enlevèrent la voiture.

Quelques minutes plus tard, un enfant de six ans bigarré de haillons frappait à la porte de Faustine. Mais Faustine ne répondit pas.

Digitized by Google

Digitized by Google

VII

TOULOUSE AU LEVER DU SOLEIL.

Lorsqu'en 1814, l'arrière-garde de l'armée victorieuse qui avait marché à la conquête du monde, sur les traces d'Annibal et de César, eut repassé les monts, en abandonnant cette Espagne, sa plus fidèle et plus sûre alliée, devenue sa plus mortelle, sa plus invincible ennemie, lorsque le grand vainqueur eut signé sa défaite sur la table même qui avait servi à l'immolation de la plus illustre de ses victimes; la plume qui avait rayé l'empire n'était pas encore tombée de ses mains, qu'il se fit pour lui seul comme le bruit d'un tonnerre lointain dans l'immense horizon de sa pensée vaincue et non domptée. Mais ce ne fut qu'un son

Digitized by Google

perdu dans cet océan de déceptions et de douleur. L'homme d'Austerlitz sentit que c'en était fait.

Et pourtant il savait qu'une sentinelle perdue veillait encore ; un de ces géants pétris de sang et de fer comme il avait le pouvoir de les façonner dans ses machines de guerre pour ses luttes titaniques.

Vaine espérance ! Tout était dit, et Soult aurait dû comprendre à cette heure suprême que le sang français était assez précieux pour en épargner les dernières gouttes ; ou, s'il tenait tant à la gloire d'un dernier combat, il devait tirer parti de tous ses avantages. . . . . .

. . . . . .

Il abandonna donc les hauteurs qu'il avait défendues avec une intrépidité immortelle, laissant après lui la renommée pour marquer dans l'histoire la place que devait y occuper cette mémorable journée. Il y a des batailles perdues qui sont gagnées. Celle de Toulouse est du nombre.

Une simple colonne haute de vingt mètres au plus, de forme pyramidale et faite de briques, annonce à la postérité que les Français morts là s'y couvrirent de gloire.

Trois faces du dé portent trois inscriptions.

Digitized by Google

Sur la face occidentale qui regarde Toulouse, on lit : *Bataille du* 10 *avril* 1814.

Celle de l'orient porte : *Toulouse reconnaissante.*

Celle du sud : *Aux braves morts pour la patrie.*

L'observatoire est tout à côté, flanqué de bastions et percé de meurtrières, place forte à péristyle et fronton de temple, dressée en présence des mondes célestes dont elle veut la conquête.

La colonne est blanche; l'observatoire est blanc ; cela coupe bien le bleu du ciel et le vert du printemps.

On peut gravir assez facilement aux premiers feux de l'été la pente adoucie qui conduit au sommet de cette hauteur toute semée de maisonnettes à prétention de châlets, dont les massifs, les berceaux et les allées offrent une barrière qui commence à gêner la vue.

En prenant place devant la colonne de manière à tourner le dos à l'orient, ayant à sa droite l'observatoire, à gauche l'enceinte du nouveau cimetière, on se trouve en face de la cité qui se réveille.

Les bruits du travail dans une ville en mouvement ressemblent aux vastes sons discordants d'un gigantesque instrument touché par de formidables mains. Ils représentent le choc des intérêts humains; et lorsqu'on l'entend d'en haut, cette immense cacophonie

Digitized by Google

ne manque pas d'une certaine harmonie, cette harmonie résultant des efforts du progrès qui tend à l'unité de la civilisation.

A ce moment la nature est vaincue. Le fracas de la scie et du marteau est plus puissant que la voix des éléments.

L'homme en travail, ce sont les éléments eux-mêmes bouleversés au gré de sa volonté et de ses caprices, *arbitrio et nutu.*

C'est la mer qui ouvre ses flots pour lui donner passage.

C'est la terre qui lui livre tous les secrets de ses richesses.

C'est le feu dont il a enchaîné la terrible puissance et qu'il porte avec lui sans redouter le danger comme un vainqueur se fait suivre de ses captifs.

L'air seul lui résiste encore, et pourtant il trouve le moyen de lui faire sa loi.

C'est le monde entier livré à sa merci et remué par lui. Au seul mouvement de sa pensée il peut l'ébranler comme Jupiter ébranlait l'Olympe, et le repétrir de ses puissantes mains.

Par une matinée couverte, le ciel est noyé à l'horizon derrière une nappe gris de cendre, comme une

Digitized by Google

coquette qui retarde à dessein sa toilette pour en mieux préparer les effets.

Par-ci, par-là quelques déchirures laissent entrevoir des lacs d'un azur foncé, entourés de nuages cotonneux pareils aux neiges qui avoisinent les flaques d'eau.

Vue de ce côté la ville est tranquillement assise dans une étendue légèrement déprimée vers la partie nord, qui reste un peu plus longtemps enveloppée dans la brume du matin dont l'épaisseur résiste aux efforts des grandes colonnes de fumée s'élevant à pic dans l'air calme.

Peu à peu les parties hautes du ciel s'éclairent. Ce qui était tout à l'heure une couche compacte et sale se partage à la façon d'une laine fraîchement cardée, et le ciel montre ses blessures couleur de firmament, pareil à un manteau coupé d'hermine.

Le brouillard s'éclaire, se tamise, se dissipe enfin, et les parties de l'ombre se dessinent à leur tour pour achever les lignes de la masse multiple qui s'affranchit du matin comme elle s'est affranchie de la nuit.

La voilà gisante au-dessous de vous telle que l'ont faite les siècles, telle que le progrès la reprend en sous-œuvre. Elle est ainsi défigurée, mais belle encore.

Le point de départ est trouvé. L'œil s'appuie au

Digitized by Google

pied du côteau sur ce groupe de bâtiments qui représente une Ecole vétérinaire.

Immédiatement à droite, la gare du chemin de fer enterrée à quelques toises du canal, avec son prodigieux arsenal d'hommes, de matériaux et de machines, hurlant, sifflant, fumant, roulant et faisant ses infernales évolutions sur l'étendue de diamètre d'un faubourg.

L'effet produit sur l'imagination des peuples par la première locomotive dut être terrible, nous ne savons si c'est parce que « rien ne figure mieux la démocratie, » mais parce qu'il se fit un tremblement de terre sous ce brutal déchirement du sol et ce terrible nivellement des intérêts sociaux auxquels le fil électrique devait donner le dernier mot de la spéculation. Les uns battirent des mains, les autres poussèrent de sourdes clameurs à l'approche de l'appareil-fantôme aussi bruyant qu'une révolution, plus rapide que le progrès. Du coup une formidable moyenne s'établissait, et nos petites contrées sentirent avec effroi tous les sacrifices dont elles allaient nourrir le monstre. Le coursier étonné eut un hennissement de douleur et de rage, et l'ombre de Riquet ne vint plus se promener sur les eaux de son canal. Les bottes de sept

Digitized by Google

lieues du géant étaient dépassées; la fiction antique était réalisée, et comme Hercule l'homme avait terrassé l'hydre mais il n'avait pas eu besoin de massue. Ce n'était point assez. Plus grand que le demi-dieu, il faisait sortir une vie nouvelle de l'élément dompté. La terre, l'eau et le feu subissent déjà son empire; et si l'air résiste, c'est qu'ici nous sommes dans la région supérieure et le domaine de l'homme ne s'étend pas au delà de la terre, à moins qu'il ne trouve le moyen de ravir les ailes de l'aigle. Problème, mystère, c'est là le point d'appui que demandait Archimède. Quelle cire pourrait résister à la flamme du soleil? L'aréonaute défie Icare, mais l'aigle plane au-dessus de l'aéronaute. Malgré cela quelle puissance! L'homme n'est qu'un point dans l'espace, un infiniment petit, et pourtant il maîtrise, domine et règne. Perdu comme l'insecte à la surface de notre planète, c'est lui qui la dirige. Mais ce n'est pas lui tout entier, car il y a dans l'homme un point plus petit que lui-même. Ce point c'est celui qui renferme sa pensée et c'est cette pensée qui bouleverse les mondes.

Le chemin de fer est la plus grande force mécanique qu'il ait été donné à l'intelligence humaine de combiner jusqu'à ce jour, à son bras d'exécuter. C'est toute une

Digitized by Google

révolution dans l'économie agricole, industrielle, commerciale et politique des gouvernements qui en ont conçu et réalisé le dessein. C'est un nouveau coup porté par l'esprit à la matière qui, en se soumettant davantage, le dégage à un degré de plus de son asservissement, et concourt par cela même au triomphe de l'âme : triomphe qui semble avoir été préparé par ces paroles de l'évangéliste : « *Toute vallée sera comblée, toute montagne et toute colline sera abaissée, les chemins tortueux deviendront droits, les raboteux seront aplanis.*

Mais qui peut s'empêcher de regretter ces mille voies poudreuses où chevaux, voitures et postillons emportés dans des nuages se croisaient, se suivaient, se passaient et se dépassaient, souvent au risque des plus grands dangers ; ces départs successifs des malles-postes pour les grandes lignes de France : Paris, Bordeaux, Marseille, Lyon, avec leurs conducteurs à la veste à la hussarde et à la plaque argentée, les sons de leurs trompettes enrouées, leurs claquements de fouets, leurs grelots et leurs lestes coureurs montés à la Daumont et faisant jaillir des gerbes d'étincelles sur les curieux rangés en ligne pour saluer le départ.

C'était moins terrible que les yeux verts et rouges du monstre, et sa gueule vomissant des blocs incandes-

Digitized by Google

cents, que ses jets de fumée se tordant en spirales sous la fureur des narines, moins sombre de couleur, moins majestueux d'allure, mais combien plus élégant, plus varié, plus vrai, plus vivant.

Ici du moins on voyait la main qui conduisait, on sentait l'intelligence supérieure se communiquant à l'intelligence inférieure, ou si vous le préférez à l'instinct raisonnable qui se soumettait à cette volonté pour concourir avec elle au parcours donné. Et de temps à autre une tête se montrait à la portière, vous indiquant que dans cette miniature de maison volante, on pensait, on agissait, on causait, on observait, on vivait de la vie ordinaire. Et la verve du postillon avait plus d'entrain et d'à-propos que les sifflements de l'horrible machine. Il avait meilleure mine, les rênes et le long fouet de frêne en main que le chauffeur au milieu de ses aides-démons. Un conducteur ressemble à un prince auprès de nos mécaniciens.

Le tableau a été long. Pouvions-nous ne pas donner un souvenir au passé, n'est-ce pas lui qui fait le présent? Et le chemin de fer a broyé sous sa roue monstrueuse plus d'une industrie ; il a déplacé plus d'un intérêt; il a réduit plus d'un père de famille à la misère. Continuons.

Digitized by Google

Plus à droite, en gagnant la plaine, des milliers de maisons s'échelonnent, s'éparpillent, sur une ligne de plusieurs kilomètres, formant la banlieue d'une queue de petits villages dont les points de séparation s'effacent pour ainsi dire dans la perspective, et les assimilent à des tronçons de chaîne détachés d'une gigantesque machine. Débouché sans bornes offert aux vues d'agrandissement de la ville. De sérieux penseurs ont rêvé pour Toulouse l'honneur d'être capitale, si Paris avait jamais le sort de toutes les grandes capitales du monde qui l'ont précédé.

En ramenant brusquement le regard vers le sud et en décrivant un demi-cercle, il s'arrête d'abord sur la masse des casernes *monumentales*, bâtiments parallèles et perpendiculaires qui ressemblent à tous ceux de ce genre.

Puis il saute à Saint-Sernin, colossale sentinelle dressée en face de l'observateur sur ce point, et dont on ne peut préciser l'âge de la naissance. Simple chapelle bâtie par saint Exupère dans le cinquième siècle, elle aurait été détruite par les Barbares, et rebâtie dans sa forme de basilique en forme de croix grecque, sous le comte de Toulouse, Raymond de Saint-Gilles, en 1096, date de sa consécration par Urbain II. Saint-Sernin est

Digitized by Google

bysantin-roman-auvergnat ; troisième classification monumentale trouvée par M. Violet-le-Duc, ne ressemblant ni à Sainte-Sophie de Constantinople, ni à Saint-Marc de Venise. Celui qui entre pour la première fois dans le monument s'arrête après quelques pas, se recueille, écoute. On lui a dit que l'église est construite sur pilotis, à la place d'un temple consacré à Bérénus et à Théramis, au milieu d'un lac sacré où auraient été jetés les trésors enlevés au temple de Delphes. Aucun bruit. Il cherche alors la date du monument dans son architecture, mais il n'y a rien de romain. On le restaure en ce moment en sa qualité de monument historique. Les réparations des neuf tourelles du chevet sont finies. De ce côté, la lèpre du monument a disparu, on est en train de gratter le clocher. Vu de loin, l'échafaudage paraît une façon d'ornement.

Cette hauteur a été récemment fatale à une renommée artistique de la ville de Toulouse, qui avait souvent coutume de venir à la chute du jour y chercher l'inspiration. Ce soir-là, S... avait dû s'absorber dans une sombre préoccupation intérieure. Le soleil dut lui refuser sa lumière. Ce fut lui peut-être qui refusa le rayon et son pied glissa dans l'ombre. Croyant trouver le sommeil et l'oubli, il alla se heurter à l'éternité.

Digitized by Google

L'art a ses folies. L'art incompris y est plus exposé et comme excité. Le baron G..., cette grande illustration de la peinture moderne, crut bien faire d'ensevelir son génie dans un pli de la Seine.

De Saint-Sernin, la vue passe aux Cordeliers, qui cache l'hospice Saint-Joseph avec son dôme; — noire misère d'un monument se projetant sur la folie humaine; — ancien couvent fondé en 1222, bâti aux frais de messire Pierre de Foix, de l'ordre de Saint-François et cardinal, autrefois décoré des chefs-d'œuvre de Bachelier, aujourd'hui magasin à fourrage, squelette momifié dont les contreforts extérieurs figurent les côtes décharnées. Les caveaux de cette église avaient le don de conserver les cadavres. On y montrait encore, il y a peu d'années, celui de Paule de Viguier, qui eut l'honneur d'offrir, en 1533, les clefs de la ville à François Ier et qui prononça une harangue en vers.

Le roi fut épris de sa beauté et la surnomma la belle Paule, nom qui lui est resté et que les âges se transmettront comme le souvenir de cette beauté-idole dans les deux vers qui suivent :

La bello Paulo, San Sarni,
Lè Bazacle et Matali (1).

(1) La belle Paule, Saint-Sernin, le Bazacle et Matali.

Digitized by Google

C'étaient les quatre merveilles de Toulouse, représentées par la beauté, l'architecture, le grenier d'abondance et le dilettante.

La belle Paule vécut près de cent ans et rivalise avec Ninon de Lenclos pour la conservation de la beauté. Une tradition rapporte qu'elle était obligée de paraître à son balcon, dans un âge encore très avancé, pour apaiser les enthousiasmes de la jeunesse des écoles, lisez pour satifaire à leur curiosité. C'est sans doute par analogie qu'on raconte que les vieilles ladies se mettaient à leurs balcons pour voir passer Byron dans les rues d'Angleterre.

Tel est le privilége de la beauté.

La belle Paule fut presque contemporaine de Clémence-Izaure, dont on fait remonter les ancêtres à Izauret Torrin, prétendu roi des Tectosages. Et celle-ci était la personnification de la poésie.

Elle a été pourtant oubliée dans les chefs-d'œuvre, ce qui fait supposer que Clémence-Izaure est une jolie fiction homérique. La poésie alimente les beaux-arts.

Les Cordeliers possédaient aussi le tombeau de Duranti.

Voilà Saint-Pierre-des-Cuisines auquel est adossé

Digitized by Google

Saint-Pierre, ancienne chapelle des Chartreux, qui servit de maison commune pour les assemblées publiques lorsque le Capitole fut détruit par les Visigoths, et qui possède les chefs-d'œuvre de Lucas.

Le Taur avec son clocher byzantin, chapelle construite par saint Sylve à l'endroit où le taureau qui traînait le corps de saint Sernin s'arrêta refusant d'aller plus loin.

Les Jacobins, ancien couvent de l'ordre des Frères prêcheurs de saint Dominique, fondé en 1230, remarquable autrefois par ses deux nefs, la tour de son clocher, ses tourelles, ses clochetons, ses fenêtres à ogives. La révolution y a fait une étape. Elle n'a même pas respecté les momies qu'on y conservait. Les protestants en avaient abattu la flèche en 1561. C'est en sortant des Jacobins, où le président Duranti avait trouvé un asile, qu'il fut présenté à ses bourreaux comme l'Homme « *ecce homo* ». L'église a été transformée en écurie, en magasin à fourrages, et le monastère en caserne.

Saint-Nicolas enfoui dans son faubourg, et dont le clocher surmonté d'un éteignoir dépasse à peine les plus hautes maisons de la rive droite de la Garonne.

La maison d'Assezat bâtie par François Ier pour sa sœur Marguerite d'Angoulême, d'après les dessins du

Digitized by Google

Primatice, dans le style de la Renaissance, vraiment monumentale par sa triple rangée de colonnes jumelles cannelées, surmontées de chapiteaux à feuilles d'acanthe, et la tour de son belvédère terminée par une flèche et un clocheton également ornée d'une triple rangée de colonnes. Elle fut achetée par Pierre d'Assezat, capitoul. De nos jours, le commerce et l'industrie en ont fait des entrepôts et des comptoirs en respectant pourtant le second et le troisième étage.

Saint-Etienne, monument inachevé, perdu pour l'art, bâti sur deux plans. Le plan du chœur seul mérite attention quoique le style en soit abâtardi. C'est, dit-on le plus beau chœur de France. Qu'on se figure l'église terminée. Il y a des sculptures de Gervais Drouet de Guépin, élève de Bachelier.

La chapelle des Jésuites récemment construite, est sans contredit le plus joli morceau d'architecture de la cité, quoique le style n'ait pas toute la pureté désirable. C'est un gothique flamboyant. Le chevet présente des parties qui ne sont pas d'un style ogival pur. Il y a là un gothique plus sévère. Cela frise l'éclectisme.

En ramenant la vue perpendiculairement, on a à sa gauche Saint-Aubin, monument moderne dont le style n'accuse aucun parti pris et appartient à l'éclectisme de

Digitized by Google

l'art. Ses cryptes, seule partie terminée, sont d'un mélange bysantino-roman. L'église supérieure est inachevée et ne peut donner qu'une idée imparfaite de la conception du plan de l'auteur, mais on pressent une œuvre magistrale. Quand en verrons-nous la fin ? il est des productions trop vastes pour la vie de l'homme qui les conçoit et les entreprend, et auquel les siècles ont seuls le droit de mettre la dernière main. Saint-Aubin serait-il de ce nombre?

Vue de ce point, la partie droite de la ville paraît neuve. Ce côté possède, en effet, les quartiers nouveaux. Ses bâtiments y étalent leurs façades qui, sous les fraîches couches des vêtements blancs dont on les habille, miroitent au soleil comme des maisons d'argent.

La partie gauche, sombre, groupée, serrée, entassée, fourmillant de sorte qu'on dirait une ville aperçue dans un lointain inappréciable, ou posée sur une autre ville. Les sommets des édifices seuls apparaissent dans cet étouffement où les cheminées ont de la peine à se faire jour.

Celui qui cherche la vie sur les hauteurs cesse de respirer à l'aspect de ce pressement. Les toits se touchent; pas de rues possibles. Il semble que toute cir-

Digitized by Google

culation soit arrêtée à moins de gagner les sommets de ces petites tours rondes, carrées, de ces clochetons et clochers d'églises et de couvents que la multiplicité rapetisse plus encore que l'éloignement, dédale architectural où l'œil ne distingue aucune ligne, aucun trait, aucun style, et se promène vaguement sur la masse colossale et sombre sans pouvoir s'orienter.

Les couvents et les églises servent de point de repaire dans ce brouillis informe, que les lueurs du matin embrouillent plus encore dans leurs ruissellements et leurs mirages continuels, où l'étincelle choque et croise l'éclair allant et venant sans que la lumière se fasse. Ils s'élèvent au-dessus des toits comme des vedettes placées là par le temps pour dominer l'espace et rallier à leur ombre tout ce qui a besoin de protection et de repos, car en eux règnent la paix et le silence qui séduisent les cœurs, et l'amour qui les attire. Ils frappent le regard non pas seulement parce que ce sont les points les plus élevés, mais parce que l'art a marqué là sa place, et que si partout ailleurs il est noble, puissant, élevé, sublime, ici il est divin.

Et c'est pour ceci comme pour tout le reste. Rêvez un idéal si grand qu'il soit, plus grand encore, si vous le voulez, si vous le pouvez ; faudra-t-il que vous le

Digitized by Google

borniez quelque part, que vous le définissiez, tout idéal qu'il est, si idéal qu'il soit. Voulez-vous plus encore? Hé bien, nous vous l'accordons indéfini. Mais l'indéfini s'arrête aux limites de l'enthousiasme qui ne sont autres que l'épuisement de l'âme.

Et cet épuisement de l'âme c'est la fin des ardeurs de Raphaël, le génie pétrifié par l'amour des sens, qui se nomme Fornarina.

C'est la passion de Pygmalion pour sa statue dégénérant en folie, en désespoir.

C'est l'audace de Prométhée se consumant au feu divin.

C'est Brutus jetant à la face de la vertu la poignée de sang de sa fureur.

Mais l'art chrétien n'a pas d'épuisement parce que l'objet en est éternel; et si lui aussi reconnaît son impuissance d'en rendre l'idéal, il le confesse hautement, et par cela même, les aspirations de son âme sont immortelles, car son pinceau, sa lyre et son ciseau n'ont jamais dit le dernier mot. Bachelier est l'élève de Michel-Ange. Mais Michel-Ange est l'élève des Papes.

Ah! sans doute, les couvents et les églises dominent l'art de toute la taille de leurs clochers et de leurs

Digitized by Google

flèches. Le moyen-âge le proclame au milieu de sa barbarie, et Toulouse en est. Elle a pu atteindre aux plus grands sommets de notre France catholique, et sa basilique s'élance hardiment vers l'azur pour se mettre directement en contact avec les brises d'en haut, les chants d'en haut, tout ce qui rend un hommage plus solennel et plus pur au mystérieux architecte qui nous envoie les souffles de l'inspiration.

Ne nous plaignons pas, nous avons nos casernes, Toulouse en compte autant que d'églises; et sur un ordre, sur un signe, nos vieux monuments gothiques de France pourraient être convertis en servitudes militaires. C'est la longueur d'une main. Le prêtre vit à côté du soldat, ils sont frères, mais parfois un vent de discorde s'élève, le prêtre doit courber la tête, il n'est pas besoin de glaive pour cela. Ne craignons donc pas que la barbarie religieuse nous étreigne et nous étouffe.

Ne cherchons pas en retour à supprimer ses grandeurs passées. Nous la retrouverions malgré les badigeonnages dont l'art moderne et la civilisation lui barbouillent le corps et le visage. La hache révolutionnaire n'a réussi qu'à marquer à son front la sanglante cicatrice de son martyre pour la rendre plus

Digitized by Google

reconnaissable aux jours du combat et à l'heure du triomphe.

Toulouse a aussi souffert dans ses vieux monuments; tous les jours la nouvelle ville l'enserre dans de plus étroits embrassements « *cum unguibus et rostro* »; tous les jours, elle cherche à la défigurer davantage pour le compte de ses promenades, de ses places, de ses boulevarts, de ses rues, de ses agrandissements, de ses gares, de son commerce, de ses industries, de ses monuments publics et de ses alignements. Mais quand tout semblera changé, reconstitué, rhabillé, masqué, nous nous élancerons vers la hauteur et nous compterons les tourelles, les flèches, les clochetons, les dômes et les clochers, et si la foudre du ciel, les tonnerres de l'homme, la hache du Vandale ont jeté bas ces prodiges de la vieille civilisation, derniers restes d'une majesté incomparable, nous compterons les toits noircis par la fumée des âges; et si ce dernier signe nous trahit et nous manque, nous épierons au ciel le vol des hirondelles qui restent attachées, elles, aux lieux qui les ont abritées et nourries.

Digitized by Google

VIII

LA CAPITALE DES VISIGOTHS.

Il est donc possible de retrouver et de reconnaître Toulouse dans cette nuit des siècles, qui nous sépare de son origine et de sa fondation.

Cette origine devient légendaire à force d'antiquité et d'obscurité.

On voit dans le musée de Toulouse un tableau représentant la fondation d'Ancyre par les Tectosages. Ce tableau est d'Antoine Rivals.

Lors de l'expédition de Sigovèse et de Bellovèse, le général Lutasius ayant protégé Nicomède, roi de Bythinie, fonda la ville d'Ancyre, dans la plaine de la Phrygie qui lui fut donnée en récompense de ses services.

Digitized by Google

Le Château narbonnais fut, dit-on, construit par Aquarius Beletus, roi des Tectosages, en l'an de Rome 587 (seconde guerre punique).

Le premier roi de Tolosa, Tholus, Tholosus, Tholosan, aurait fondé cette ville en l'an du monde 3916.

Ils étaient barbares, dit-on, à l'époque de la fondation de Marseille, 600 ans avant J.-C.

Il est probable qu'ils ont la même origine que les nations gauloises.

La capitale des Tolosates avait son lac sacré et ses temples.

Au dire de Nicolas Bernard et de Noguier, c'était une seconde Thèbes. Cinq faubourgs couvraient les hauteurs de Pech-David (vieille Toulouse) et s'étendaient jusqu'à Castanet et jusqu'au Gaffelage. Ils vivaient sous le régime fédératif, parlaient la langue d'Homère, se seraient alliés à César, d'où le nom de Septimanie donné à Toulouse et à Narbonne jusqu'au commencement du treizième siècle, par suite de l'établissement de la septième légion. Le Capitole aurait été l'œuvre des Romains, malgré l'absence de tout style grec ou romain. C'est la nuit.

Ce qu'il y a de vrai, c'est que les Tolosates furent dignes du contact de ces grands peuples, et qu'après

Digitized by Google

avoir accompli, comme eux, de grandes choses dans la guerre, ils prirent, comme eux, le premier rang dans les lettres « *Docta Tolosa* ».

Antonius Primus, dont le buste est placé au Capitole parvint aux plus grandes dignités de l'empire.

Saint Saturnin fut le premier évêque de Toulouse.

C'est au cinquième siècle que Toulouse devint la capitale des Visigoths. Alaric Ier triomphe de Rome et la prend d'assaut. Ataulphe la prend une seconde fois. Chaque règne est marqué d'un éclatant triomphe jusqu'à cette fameuse bataille remportée sous les murs de Toulouse par Théodoric Ier. A peuples géants, rois géants. Le héros bat Attila, mais il meurt dans la bataille. Thorimond défait les Huns. Théodoric II réunit la Narbonnaise à son royaume. C'est celui qui a dit des Romains : « Attendons encore un jour, et quand leurs aigles n'auront plus de serres pour déchirer le monde, nous leur couperons les ailes. » Eloquente parole pour un barbare. Mais la barbarie n'est-elle pas figures. D'ailleurs la civilisation grecque et romaine avait déjà pénétré dans ces contrées.

Euric vainqueur des Bourguignons.

Alaric livre Siagrius à Clovis et tombe sous la griffe du lion franc dans la plaine de Poitiers, qui

Digitized by Google

fut le tombeau de la puissance des rois Visigoths; puissance héréditaire, forte, brillante et redoutable, mais sombre et sanglante. Ils eurent la gloire de combattre et de vaincre les vainqueurs des vainqueurs.

Des rois Visigoths Toulouse passe aux ducs de Toulouse et d'Aquitaine, gouverneurs au nom des rois de France.

De nouveaux rois leur succèdent, et font place à de nouveaux ducs héréditaires, qui trouvent à propos de prendre le titre de rois, et parmi lesquels on distingue Eudes, roi d'Aquitaine et de Septimanie, vainqueur des Sarrasins, et dont la fille fut odalisque dans le sérail du calife de Bagdad. Ils luttent contre les maires du palais.

Mais Charlemagne arrive, et cette puissance absorbe tout. Louis, fils de Charlemagne, est proclamé roi d'Aquitaine, et Torson créé duc de Toulouse.

Plusieurs ducs se succèdent jusqu'à Fredelon qui ouvrit les portes de la ville au roi de France, en 849, et fut créé comte héréditaire.

Les Raymond, les Pons, les Guillaume gouvernent tour à tour en cette qualité. Nous arrivons ainsi à Raymond de Saint-Gilles, celui qui partit pour la croisade avec cent mille hommes, et disait à ses soldats lorsqu'il

Digitized by Google

fallait passer une rivière, ou franchir une montagne : « Soldats du Christ, les anges du ciel combattent avec nous ; » le même qui refusa de rendre hommage à l'empereur Alexis Comnène, se couvrit de gloire au siége de Nicée, devait contribuer à la prise d'Antioche et de Jérusalem, et mourir captif de Tancrède, dans le château-pèlerin qu'il avait fait construire sur le mont Liban.

C'est à cette époque que Toulouse est assiégée deux fois, et prise par le comte de Poitiers, qui la rendit en 1100.

Les comtes de Toulouse prennent aussi part à la seconde croisade, et tandis qu'à l'étranger ils combattent pour la sainte cause du droit et de la justice, pour délivrer le monde des empiétements et des fureurs de l'islamisme, ils donnent naissance à cette langue populaire qui essaie sa force et sa maturité sur des tons bardiques. Toute langue débute par la poésie, qui débute elle-même par le chant. La littérature et la musique sont sœurs. A cette époque, il y avait de quoi inspirer de blonds et bruns poètes. L'occident refluant vers l'orient pour un choc sans pareil ; les enchantements des filles de Mahomet, les éplorements des mères, des filles et des épouses des chevaliers ; la France en deuil et veuve de ses tournois ; les grands

Digitized by Google

coups d'épée des Tancrède et des Renaud; la gloire des combattants à célébrer, les larmes des châtelaines à essuyer, leurs ennuis à calmer. Toute cette aurore, tout ce couchant d'où devait sortir le chef-d'œuvre du Tasse. Puis, que de charmes dans cette vie errante du troubadour ménestrel, courant de château en château, pour apaiser de nobles et généreuses douleurs, ainsi que David apaisait Saül au son de sa lyre. Et malgré le positivisme du siècle, nous connaissons tel poète, à la couleur du moyen-âge, qui serait bien encore le luth en main, le court manteau sur l'épaule, en dépit de ses soixante hivers.

L'histoire nous a conservé les noms des plus célèbres troubadours, Bernard de Ventadour, Pierre Roger, Pierre Raymond, Hugues, Baunin, Pierre Vidal, le plus remarquable d'entre eux par ses excentricités, ses amours, ses folies. Raymond de Saint-Gilles les protégea pendant tout le temps de son règne, ce qui lui valut le titre de *bon prince*.

C'est l'époque où les comtes de Toulouse s'unissent aux rois de France et aux empereurs d'Allemagne. C'est l'origine de la bourgeoisie; et cette origine a cela de particulier qu'elle coïncide avec l'éclosion de la poésie. C'est l'heure de Raymond VI, le destructeur

Digitized by Google

d'églises, le pilleur d'abbayes ; c'est l'heure de l'alliance avec les rois d'Angleterre, il était déjà allié de Pierre II, roi d'Aragon ; c'est l'heure la plus sombre de l'histoire de Toulouse, heure des meurtres, des violences, des pillages, des incendies, des viols, des profanations, des crimes, des impiétés de toutes sortes. C'est aussi l'heure des excommunications et des pardons : page rouge de sang qui s'éclaire à la lueur sépulcrale d'une torche parricide. Pierre de Castelnau, légat du pape, est assassiné.

La clarté sinistre de cette époque se projette sur deux grandes figures, Raymond VI et Simon de Montfort, rivaux dignes l'un de l'autre, qui ont ému l'histoire au point de la passionner. Elle met à jour un fait important, c'est la bataille de Muret dont Montfort est le héros. Mais Raymond prend sa revanche et rentre dans Toulouse, le 13 septembre 1217.

Cette époque se résume dans la guerre des Albigeois et dans la lutte avec les rois de France.

C'est Alphonse de Poitiers, frère de saint Louis, qui recueille l'héritage des Raymond, par Jeanne, fille et héritière des Raymond, morts en allant en Palestine. Voilà comment le comté de Toulouse passe à Philippe-le-Hardi.

Digitized by Google

Les Capitouls créent les annales de l'Hôtel-de-Ville.

Guillaume de Nogaret protége Boniface VIII contre Sciarra Colonne. La capitale du Languedoc se révolte contre l'autorité royale à l'occasion de l'exécution des Chevaliers du Temple. L'évêché de Toulouse est érigé en archevêché par Jean XXII, successeur de Clément V. Sept troubadours s'érigent en cour d'amour ou du gai savoir et prennent le nom de mainteneurs. Molinier est le premier investi de la charge de chancelier. Le prix de la violette est créé le 3 mai 1323 et donné à Arnaud Vidal, de Castelnaudary. Les Capitouls y ajoutent le souci d'argent et l'églantine. D'autres fleurs devaient compléter le bouquet destiné aux vainqueurs de cette nouvelle lutte. La poésie détrônait les combats. Elle devenait le partage des enfants du Languedoc pour les consoler de leur gloire perdue. Telle est l'origine de l'Académie des jeux floraux.

L'étudiant de Belinguier est condamné à la peine de mort par les Capitouls pour avoir tué François de Gaure, un de leurs confrères. Trois ans après, les étudiants obtenaient amende honorable. Les Capitouls pliaient le genou devant l'Université. Autres temps, autres mœurs.

Digitized by Google

C'est grâce à Jean de Moulins, Capitoul, que les Toulousains résistent aux Anglais en 1358.

Voici les routiers qui désolent Toulouse, Duguesclin l'en délivre.

C'est sous Louis XI que les filles publiques sont chassées de Toulouse.

Les mainteneurs veulent se soustraire à l'influence des Capitouls et créent le personnage allégorique de Clémence-Izaure, dont l'existence est cependant affirmée par plusieurs.

Le plan du Canal du midi est présenté à François Ier, mais Montmorency meurt et le projet est ajourné.

Voilà Forcatel et Cujas, Cujas surtout, l'immortelle et vraie gloire de Toulouse, de la France entière, car le faisceau est déjà formé et l'unité rayonne au sommet. A côté d'eux, c'est Bachelier, élève de Michel-Ange, faisant contribuer l'art aux grandes manifestations de l'idée, et, par ce moyen, le rendant émule des lettres et de la poésie.

Toulouse eut le retentissement de la réforme. Elle porte, elle aussi, au front sa tâche de sang; mais elle n'a pas peu contribué au triomphe du catholicisme sur l'hérésie.

Digitized by Google

C'est dans la cour du Capitole que fut décapité Henry de Montmorency, par ordre de Richelieu, le 30 octobre 1632. On montre encore le coutelas qui trancha la tête du connétable. Les Anglais qui visitent la ville en coupent du bois qu'ils gardent précieusement.

Sous Anne d'Autriche les Capitouls sont élus à Paris.

Riquet creuse le canal du Midi « mon oie fait tout, » et ne laisse à sa mort qu'une lieue à percer pour arriver à la mer.

La Société des jeux floraux est érigée en Académie par Louis XIV.

C'est sous Louis XV que fut élevée la nouvelle façade du Capitole, sur le plan de Cammas, élève de Rivals, et sous Louis XVI que le parlement fut rappelé. Lomenie de Brienne, archevêque de Toulouse, est nommé ministre.

Toulouse devient chef-lieu de département, et rentre dans le droit commun par la porte de la Révolution, les mains libres de tous priviléges et de toutes franchises.

Qu'était l'aspect de Toulouse à ce moment? Vieille ville, noire de la poussière des âges, en même temps

Digitized by Google

que fière de sa renommée et de son histoire, mais confondue, perdue dans ce passé, elle venait de payer sa dette à la régénération ; et pour prix de son sacrifice, on lui avait demandé de s'oublier. C'était donc une vie historique et politique à recommencer. Ici, comme ailleurs, il avait fallu effacer les traces de l'ancienne vie, mais toutes ne pouvaient disparaître dans l'ombre dont elle s'était sentie enveloppée. Elle se voyait encore debout et fière de ses murailles, entourée de ses fossés comme au temps des chevaliers.

C'est à peine si à l'époque de notre action elle avait secoué son sommeil et pu s'habituer au jour nouveau. Elle tenait toujours à ses rues étroites et tortueuses, à ces maisons qui se touchent comme de bons voisins.

Pourtant elle avait fait brèche à ses remparts, et ses boulevarts commençaient à s'ébaucher. La taupe sortait de son trou, le hibou de sa caverne, disent les civilisés aux barbares. Et en deux coups de pioche, ils vous mettent à bas cette cathédrale qui conversait avec les cieux ; ils vous aplatissent cette tour qui défiait les siècles et les invasions. Voilà comment ils traitent l'orgueil du passé, comment ils nivellent les antiques et récentes idées. Cela s'appelle liberté, égalité, progrès.

Mais Toulouse n'avait pas encore osé franchir la ligne

Digitized by Google

de ses fortifications, ni son canal; c'était la borne de ses Etats. Elle n'avait pas songé à poser les assises d'une ville moderne pour faire honte à la vieille de ses loques, de ses débris et de ses guenilles; elle n'avait pas percé ses nouvelles rues, établi ses nouveaux quartiers, créé ses belles places. Du moins tout cela n'était qu'à l'état de projet ou d'ébauche. Elle n'avait pas jeté autour de ses reins cette verte ceinture de boulevarts qui l'embrasse et la caresse de ses fraîches brises comme pour rajeunir la partie ridée de son visage, ni bâti ses quais, ses fontaines. Ses industries, son commerce, ses chemins de fer, ses télégraphes n'étaient pas.

Cependant un homme dont l'histoire a déjà saisi la mémoire avait eu la pensée des grandes conceptions d'une magistrature élevée, et il les avait réalisées en partie. Une catastrophe publique avait réussi mieux que tout le reste à fixer le souvenir de cet homme dans le cœur du peuple. L'île de Tounis, garantie aujourd'hui des inondations par son quai, n'oubliera jamais le nom de M. de Montbel.

Les idées d'amélioration, de progrès, d'agrandissement, sont une bonne chose pour les cités ; mais il est quelque chose au-dessus des superbes théories sociales,

Digitized by Google

c'est la pratique du bien, et lorsque cette pratique va jusqu'au dévouement, cela s'appelle le sublime de la charité. Tout homme peut s'élever au sublime mais ne le veut pas.

La liberté ne suffit donc pas, il faut le sentiment, la pensée, la volonté qui la dirigent. La fraternité ne s'impose donc pas.

Revenons à cet homme qui a donné un si éclatant démenti aux calomnies qu'on s'efforce depuis un demi-siècle d'enraciner dans les masses contre les hommes soi-disant du passé, car il a été le premier à déchirer le linceul qui couvrait la cité, à en considérer de près les blessures, à en sonder les plaies, à y porter le feu ou le baume.

D'un coup-d'œil, le coup-d'œil du génie de la bienfaisance, dont l'étincelle est au cœur, il a tout deviné, tout vu, tout compris, tout préparé. On n'a fait qu'exécuter après lui, et chaque coup de marteau qui a été donné à la reconstruction du passé et aux améliorations de l'avenir, a dû le faire tressaillir sous sa pierre du légitime succès de l'œuvre entreprise et accomplie au nom de la cité.

Si nous avons paru insister sur cette histoire, ce n'est pas tant par la nécessité de décrire les lieux dont

Digitized by Google

on parle que pour la position, la réputation et le rôle historique de cette ville.

A voir sa figure, aujourd'hui que la grande ligne d'enceinte est brisée et s'est confondue dans le nouveau plan géométral, qui se douterait que cette terre qu'il foule a presque l'antiquité du monde, qu'elle fut la capitale de trois grandes puissances résumées en une seule, mais changeant de nom sous ses diverses dominations : rois, ducs et comtes; qu'elle s'est appelée tour à tour Septimanie, Aquitaine, Languedoc et Haute-Garonne; qu'elle lutta contre les premiers peuples de la terre, barbares et civilisés, dont elle triompha; que son Capitole a été digne de celui de Rome; qu'elle a vu les plus fameux siéges, soutenu les plus terribles assauts, connu les fureurs de la guerre civile, et longtemps dominé dans le premier pays du monde; qu'elle fut la ville des premiers rois? Comment distinguer celle de Théodoric de celle des ducs-rois, des comtes et des Capitouls.

Capitouls, comtes, ducs, rois, ont disparu, emportant avec eux Languedociens, Aquitains, Visigoths et Septimaniens. Les Toulousains restent avec leur maire, Capitoul unique nommé par le pouvoir, et leur préfet

Digitized by Google

qui a remplacé le gouverneur de province sous les anciennes dynasties.

Mais son Université est là, plus puissante que jamais, sinon par le pouvoir et l'autorité, cette chose d'un jour, du moins par le rayonnement de son influence intellectuelle et morale dans toutes les branches des connaissances humaines : Académies des belles-lettres, des sciences, des beaux arts, de législation ; Faculté de droit, école de médecine; cours publics, enseignement primaire et gratuit.

De ses quatre merveilles, deux sont encore debout.

Son fleuve coule toujours tranquille et majestueux.

Elle n'a pas gardé la trace des rois, des reines et des papes qui l'ont visitée : Philippe-le-Hardi, Charles IV, Charles VI, Charles VII, Louis XI, François Ier, Catherine de Médicis, Charles IX, Louis XIV, Napoléon, Urbain II et Pie VII ; mais leurs noms sont inscrits dans ses annales ; et ce qui la console, c'est qu'en perdant son rang de puissance, elle n'a pas cessé d'être à la tête de la civilisation, et elle est devenue le plus ardent foyer du catholicisme en France *Tolosa sancta.*

Digitized by Google

Digitized by Google

IX

CHAMBRE A LOUER.

Descendons de la colonne par la rampe droite qui longe l'Ecole vétérinaire, dans la partie nord-est du monument. Faisons un coude à gauche, et, laissant le monument derrière nous, passons le pont du chemin de fer et celui du canal, ces deux puissances rivales qui se sont alignées là, côte à côte, comme deux immenses dragons. Franchissons l'allée Louis-Napoléon, auparavant Lafayette, instabilité des choses humaines; traversons la place en décrivant un quart de cercle autour de la grille du square, prenons à droite la rue du même nom, coupons la place du Capitole en diagonale, en saluant le monument, dont

Digitized by Google

Napoléon-le-Grand a dit : *c'est beau, mais c'est bas*, engageons-nous dans l'étroite rue Saint-Rome, principale artère de la ville, et négligeant à droite la rue de la Bourse, qui nous conduirait au tribunal de commerce et à la maison de Cujas, bicoque un peu moins élégante que celle de Michel-Ange, mais pouvant rivaliser avec celle de Rousseau, prenons la rue des Changes qui fait suite à la rue Saint-Rome, et laissant encore à droite la rue des Marchands, la place d'Assezat et sa magnifique maison, longeons rapidement la base de la place triangulaire de la Trinité. A l'angle de la belle Paule et de la rue des Filatiers, nous sommes dans la rue du Coq-Dinde qui nous mène à celle des Paradoux. Une forte courbe à droite, nous voilà dans une rue longue au plus de cinquante mètres ; puis à gauche, c'est la rue de la Dalbade, à l'entrée de laquelle s'élève son monument hybride. Portail renaissance de Bachelier, intérieur ogival, tour carrée avec tourelles aux quatre angles sur toute la hauteur, mais plus de flèche pour dominer Saint-Sernin. Est-ce la foudre ? Est-ce la révolution ? Qu'importe le fer ou le feu. Il importe que nous devrions laisser dormir sur ses deux oreilles cette bonne et sainte Révolution.

Admirons à droite la Maison de pierre, monument

Digitized by Google

qui s'affranchit aussi de la grande division des styles et obéit à sa seule pensée, méritant par sa masse de figurer à côté des monuments romains, et dont l'ornementation est une fantaisie renaissance, remarquable surtout par ses quatre statues de grandeur naturelle, ses entablements, ses neufs trophées avec aigles et hiboux, et ses fenêtres ornées de statuettes achevées. C'est l'œuvre de Bachelier fils. A gauche, l'ancienne demeure des Chevaliers de Malte, où se tient aujourd'hui la foire des draps; l'hôtel Catelan, dont on ne voit en passant que le portail, seul reste de ce beau travail d'architecture néo-grecque de Nicolas Bachelier qui a immortalisé sa ville natale. Nous tournons à droite, nous voilà dans la rue des Moulins, qui conduit à l'ancien Château narbonnais, disparu pour faire place à une construction toute moderne et commerciale, élevée avec ses ruines dont la dernière était encore récemment debout. Les prisons du Château ont été converties en usine, servant à la fonte du cuivre, troisième de ce genre en France. Au commencement de la rue, à gauche, s'ouvre la rue de la Hache, qui se divise en deux parties, celle de gauche se continuant sur l'axe même de l'entrée et aboutissant à une impasse qui n'a pas toujours existé, celle de droite faisant paral-

Digitized by Google

lèle sur une longueur de vingt à trente mètres environ à la rue des Moulins qu'elle va rejoindre à droite, par une pente vive, comme une saignée pratiquée à un cours d'eau et qui y rentre après avoir arrosé une étendue de quelques lieues. Arrêtons-nous au numéro..., première maison à gauche de cette branche parallèle, avec escalier extérieur étagé en balcon sur la cour, dépendance de l'ancien seigneur, dit-on, mais qui paraît avoir été bâtie après coup, malgré son vieil air.

Au mois de mars, 1831, elle avait trente ans de moins. C'est aujourd'hui la vie d'un homme. Ce n'est qu'un pli au front d'un édifice. Celui-ci est solidement construit.

Le comte de *** ne l'habitait pas. Il y tenait un portier pour les besoins de ses locataires.

Sur le mur de la rue et sur un carré de bois qui se balançait à un clou fiché au mur on lisait : *chanbre à loué.*

Le gouvernement ferait bien d'imposer les enseignes incorrectes. C'est la moindre des choses pour rentrer dans les sacrifices qu'il fait pour son enseignement gratuit.

Quel rapport entre une enseigne et l'impôt.

Digitized by Google

C'est tout un. L'impôt est de convention, le but seul est à considérer. Et pourtant toute l'économie sociale est là. C'est sur ce point que converge l'attention des gouvernements et des particuliers.

Quelle est la chose qui sera frappée d'impôt? première question. Deuxième question : comment la répartition de l'impôt aura-t-elle lieu ? Choses aussi importantes l'une que l'autre à notre avis. Car si le gouvernement doit frapper proportionellement le contribuable, il ne doit pas moins s'attacher à ne pas le frapper autant que possible sur les choses de première nécessité. Ici la taxe n'étant pas proportionnelle, c'est le malheureux qui supporte le poids de l'impôt. Il faudrait donc s'attacher avant tout, à frapper les choses de luxe.

Au moment où nous parlons, c'était le cas de l'enseignement. Il pouvait être considéré comme chose de luxe. Montalembert et Lacordaire n'avaient pas encore donné à l'Université cet assaut qui nous a conquis une liberté de plus, la première de toutes comme besoin de l'âme, et devait accoler leurs noms à ceux des plus grands bienfaiteurs de l'humanité.

Bon gré, mal gré, cette digression nous conduit dans la loge du portier de la maison, numéro ....

Digitized by Google

Un portier est une utilité qui ne rapporte rien. Il faut donc le loger à moins de frais possible, quand on le loge; il y a des échoppes qui font l'office de loge.

Quand il est logé tout chapeau doit s'incliner devant lui. Sa porte d'entrée est étroite, basse, son réduit a cinq mètres carrés et il doit lui servir à la fois de cuisine et de chambre. S'il était seul, cela pourrait lui suffire, mais il a une femme, il faut qu'un portier ait une femme, sans quoi il n'est portier qu'à demi. Une maison a des affaires intérieures et extérieures. Lorsque l'un est à la ville, l'autre tire le cordon. Et s'ils sont deux, il n'y a pas de raison pour ne pas être bientôt trois. Le nombre trois est le complément du mariage, qui n'est qu'une image imparfaite de la trinité.

Or, quand il y a trinité comment le trou peut-il suffire ? La trinité, c'est encore l'unité; mais s'il survient un quatrième hôte, et cela peut arriver, alors il faut compter avec les ressources de l'imagination. Point, ceci ne regarde que le cœur; et l'amour maternel même d'une portière en connaît tous les secrets.

Baissez-vous donc, entrez si vous voulez faire connaissance avec notre portier. Tirez votre chapeau par politesse. Le portier est seigneur et maître dans sa loge. Celui-ci en a une.

Digitized by Google

Il a aussi une femme.

Notre portier tire l'aiguille. Tous les portiers sont tailleurs ou cordonniers.

La femme vaque aux soins du ménage. Elle fait la toilette de la loge, surveille le pot-au-feu. Cela n'empêche pas la conversation d'aller son train.

Or, voici ce qui s'était passé dès le matin entre les époux Pichot.

La femme a l'esprit d'initiative, le mot curiosité a fait son temps. C'est madame Pichot qui ouvrit le feu comme de coutume.

— Hé bien, Pierre, la petite n'est pas encore rentrée, je ne m'en dédis pas, y'a quéque chose là-dessous.

— Il y a, il y a, que vous êtes toutes les mêmes, ma femme. La petite est sage, tu l'as dit toi-même.

— C'est possible, cela doit être puisque tu le dis. Mais tu sais, les opinions ça varie, surtout chez nous. C'est sans doute pour ça qu'on ne veut pas que nous en ayons. C'est tout simple, nous y verrions trop clair.

— Quant à ce qui est de cela, je ne veux pas m'en aviser plus que toi, pourvu que j'aie toujours des habits

Digitized by Google

à raccomoder et un cordon à tirer. Que m'importe qui règne ou ne règne pas et comment s'appelle le gouvernement : République, Empire, Monarchie, pourvu que cela me donne du pain.

— Vous n'êtes pas assez fier, mesieur mon mari, et vous ne serez jamais qu'un portier toute votre vie. Dirait-on que vous avez étudié pour être régent ?

— C'était de l'ambition déplacée, ma femme. Ma vieille mère, toute respectable qu'elle était, n'avait pas assez l'expérience de ces sortes de choses. Tu ne réfléchis pas toi-même que je ne serais pas ton mari.

— Vous pourriez l'être sans être portier.

— Portier, soit ! J'ai du moins ma tranquillité.

— Ah ! si vous appelez cela de la tranquillité, c'est pas difficile. Et comment qualifiez-vous, je vous prie, le métier de chien que nous faisons du matin au soir. Pas une minute à soi, à pouvoir dire : je vas chez ma voisine d'à côté faire un p'tit bout de causette, sans entendre chanter constamment à ses oreilles : le cordon si vous plaît ! Ce n'est pas une vie ça, et si n'était à cause de toi....

— Que veux-tu, pauvre femme, il faut en prendre son parti. Bienheureux encore ! Tout le monde n'en a pas autant.

Digitized by Google

— Ça ne serait rien si on n'avait que du monde comme y faut à servir. Mais v'la-t-il pas que nous serons bientôt obligés de veiller toute la nuit pour cette p'tite drôlesse. Mamzelle n'est pas encore rentrée. Mamzelle rentrera-t-elle? Où peut être allée mamzelle? Là-d'sus, on s'endort et on se réveille en sursaut, croyant entendre à chaque instant, le cordon si vous plaît. Et toute la nuit se passe et mamzelle ne rentre pas. Nous sommes bien bons, après tout, de nous casser la tête pour cette péronnelle. C'est tout simple, il n'y a qu'à faire savoir à mesieur que sa locataire découche; son compte sera bientôt fait.

— Tu es trop pressée, Isabeau. Il faudra voir.

— C'est bientôt vu. Depuis quéque temps elle prend des airs de p'tite maîtresse qui ne me vont guère. Avec ça que ça lui va à cette p'tite prétentieuse. Si n'était que mesieur a des égards pour sa mère qui était une brave femme, pour ça c'est bien vrai !...

— Je t'ai bien souvent entendu dire pourtant qu'elle ne jetait point son lard aux chiens.

— Chacun a ses défauts, mesieur mon mari. On n'est pas parfait après tout, et il faut être un peu charitable. D'ailleurs, elle est morte, et nous devons respecter la mémoire des morts. C'est ce que j'ai toujours entendu

Digitized by Google

dire à ma feue mère la cantinière. Tout cela ne nous apprend point où la p'tite a passé la nuit.

— Ne t'en mets pas tant en peine, Isabeau, elle aura été chez la dame de charité qui vient visiter la malade d'en haut. Tu sais bien que cette dame nous a dit en sortant que nous n'aurions plus besoin de nous déranger de notre travail pour aller prendre soin de ces misérables, attendu que la petite y ferait attention.

— Il ne manquait plus que çà, les affaires marchent si bien. Il fallait encore que mademoiselle Misère vint nous enlever cette aubaine.

Et madame Pichot posa sur la cheminée une tasse qu'elle était en train de frotter, saisit son menton avec quatre doigts de sa main droite, l'index prenant la mesure du nez à l'angle de l'œil, le coude reposant dans la main gauche horizontale à la saignée du bras gauche.

Dans cette inclinaison méditative de la tête, la portière avait l'attitude intéressante d'une mère noble.

Elle resta un moment dans cette position, immobile, le front pensif, l'œil convergeant, faisant l'objet de la muette admiration de son Pichot.

Soudain, s'interrompant, et d'un air triomphant où perçait toute la sécheresse de la matrone.

Digitized by Google

— Vous n'y êtes pas, mesieur Pierre, et si vous avez quéque chose à perdre avec votre femme, je vous gage bien que c'est cette marquise qui est venue la voir plusieurs fois et qui est montée là-haut, tantôt, après la dame de charité pour visiter la p'tite, qui aura été cause de son escapade de cette nuit. Tu n'as pas vu sortir mademoiselle Faustine sur les talons de la grande dame, toi. Moi, je ne suis pas curieuse mais j'ai voulu voir dans l'intérêt de la petite.

— Hé bien ?

— Hé bien ! elle est montée, au tournant de la rue, dans la voiture de la dame. Pourquoi faire? Je ne sais pas, mais ça m'a bien l'air d'une fausse marquise, celle-là ; on ne m'en vend pas comme ça à moi ; et malgré sa toilette, ses grands airs, sa voiture et son laquais, ça ne m'a pas l'air d'une vraie dame.

— En voilà une drôle d'idée, par exemple.

— C'est mon idée à moi.

Madame Pichot allait peut-être s'expliquer, mais un coup sec retentit à la porte.

M. Pichot planta son aiguille dans l'étoffe, allongea la main et la porte s'ouvrit.

Un grand laquais parut.

Digitized by Google

Digitized by Google

X

A PORTIER PORTIÈRE ET DEMIE.

Madame Pichot retint une exclamation.

Le laquais tendit à la portière un petit rouleau de papier dont il était facile de deviner le contenu, et une lettre que celle-ci prit avidement. Elle n'eut pas plus tôt examiné l'adresse qu'elle s'écria :

— Tiens, Pierre, c'est pour toi.

Et elle passa la lettre à son mari. Mais elle garda le rouleau dont elle ne pouvait plus douter du contenu, depuis qu'elle le sentait dans sa main, et qu'elle le pesait avec une attention particulière.

M. Pichot ouvrit solennellement la lettre et lut ce qui suit :

Digitized by Google

« Monsieur,

« J'ai bien l'honneur de vous saluer, vous et madame votre épouse...

— C'est tout? demanda madame Pichot.

— Attends donc.

Et le portier reprit la lecture de sa lettre.

« Et si j'ai un regret, c'est de n'avoir pu vous remercier de vive voix de toutes vos bontés pour moi. Voici en deux mots ce dont il s'agit. Des affaires imprévues de famille me forcent à quitter de suite la ville. Ma cousine, que vous avez pu voir hier, est venue me chercher; nous partons ensemble. Je vous envoie le montant du trimestre de mon loyer. Vous pourrez disposer de ma chambre, de mon lit, de ma table, de ma chaise et des quelques effets que j'y ai laissés. Je compte sur vous pour prodiguer à la malade d'en haut tous les soins que réclame son état. Elle est bien mal, la pauvre femme, mais vous êtes bons. Le surplus de la somme que vous trouverez dans le rouleau est destiné à cela. Vous expliquerez à la dame qui vient la voir, pourquoi je suis partie sans la prévenir. Qu'elle ne

Digitized by Google

s'en formalise pas, les affaires avant tout. Puis elle est bien charitable.

« Bonjour, monsieur Pichot, mes compliments à votre dame.

« FAUSTINE. »

— Hé bien ! que t'avais-je dit ? s'écria madame Pichot.

Le mari et la femme se retournèrent vers le commissionnaire.

Le laquais avait disparu.

— C'est dommage, dit la portière.

— Pourquoi ?

— Nous aurions pu savoir. A quoi bon ? Connu, connu, cette parenté-là, Faustine a fait comme les autres. V'la-t-il pas que j'irais la regretter à présent.

— C'était une bonne fille, bien serviable.

— Avec ça que nous perdons le cinq pour cent sur la chambre qu'elle vient de quitter, et que les loyers dans ce quartier ne sont pas faciles.

— Comptes-tu pour rien les meubles qu'elle t'a laissés ?

— Je te conseille d'en parler bien haut. Dis que ça vaut mieux que rien.

Digitized by Google

— Et les étrennes que la dame te donnera pour soigner la malade?

Madame Pichot secoua la tête.

— Il ne faut guère compter là-dessus, mon homme; ce que nous avons de mieux à faire, c'est de mettre vite le cartel. Mais il y a quéque chose qui presse davantage.

Et la portière s'empressa d'ouvrir le rouleau de papier.

Ce fut malgré elle, mais son œil eut un éclair.

— V'là qui nous dédommagera.

Ces paroles lui échappèrent aussi sans doute et comme si toute idée avait son écho.

— Tu as raison, Isabeau.

Quelques minutes après, madame Pichot accrochait à un énorme clou le cartel que nous avons vu se balancer au souffle du vent, et rentrait dans sa loge en murmurant :

— Ce n'est pas clair ça. Je vas voir comment la malade a passé la nuit.

Digitized by Google

XI

MONSIEUR ET MADAME PICHOT.

M. et M^me^ Pichot étaient le modèle des époux portiers.

Lui, petit, sec, anguleux, les cheveux coupés à la séminariste, l'œil tendre.

Elle, ramassée, trapue, boulotte, la hanche rebondie, le nez insolent, mais l'allure pudique.

M. Pichot avait rencontré pour la première fois M^me^ Pichot à la messe, car les époux Pichot allaient à la messe, n'en déplaise au roman moderne. Donc ils s'étaient rencontrés à la Dalbade. M. Pichot donna une distraction à M^me^ Pichot.

M. Pichot n'était pas du premier âge. Mais

Digitized by Google

Mme Pichot n'avait pas grande prétention à cacher le sien.

Leurs regards se croisèrent, se parlèrent. Nous ne savons comment cela se fit, mais M. Pichot suivit Mme Pichot, qui vivait rue des Couteliers, de son petit commerce de revendeuse. Ils s'abordèrent, se convinrent; chez le peuple c'est bientôt fait, et trois mois après Mlle Isabeau Dedieu était Mme Pichot.

Voilà dix ans qu'ils étaient mariés. Jamais nuage n'avait troublé leur ménage.

Nous nous trompons. Il y avait un pli à ce bonheur, mais il n'y en avait qu'un. Il n'avaient pas d'enfant.

C'était une grande affliction sans doute. Mais qui n'a pas les agréments d'une chose n'en a pas les désagréments. D'ailleurs ils n'étaient pas d'accord. Mme Pichot voulait un garçon, M. Pichot voulait une fille. Le ciel, pour prolonger leur entente, retardait indéfiniment leur bonheur. M. Pichot commençait à désespérer. Mme Pichot comptait toujours sur ses doigts.

— Que fais-tu donc là, lui disait son mari?

— Rien, répondait nonchalamment la portière.

Rien n'est pas une réponse, mais on s'en contente toujours.

Digitized by Google

Et M. Pichot s'en contentait.

Donc M. et Mme Pichot s'entendaient fort bien. Ils allaient tranquillement leur petit train de vie. Le propriétaire de la maison ne les tracassait pas trop et ne paraissait que tous les trois mois, pour se faire rendre compte de ses loyers; ce qui faisait que nos portiers n'avaient affaire qu'aux locataires, à la grande satisfaction des époux Pichot qui, en l'absence du propriétaire, pouvaient se considérer un peu comme tels dans la maison.

Qu'on n'attende pas de nous un portrait achevé de nos personnages. Il faudrait un crayon taillé exprès. Encore n'espèrerions-nous pas arriver à mieux faire que les types déjà trouvés. D'ailleurs, pourrions-nous avoir une idée exacte des portiers de cette époque par ceux que nous avons aujourd'hui sous les yeux.

Le portier, c'est-à-dire l'homme de Paul de Koch, n'existe plus. Ce type, comme tant d'autres, comme tous les autres, tend à se généraliser. Il rentre dans la physionomie commune. Et c'est la vérité. Un portier ne doit-il pas être l'homme de tout le monde. Trois révolutions ont eu bien le temps de le changer, de le façonner sur l'élément homogène et triangulaire de la

Digitized by Google

liberté, de l'égalité et de la fraternité. A son point de vue, la seule différence qui existe entre lui et ses locataires, c'est qu'il est logé au-dessous d'eux, entre son propriétaire et lui, c'est qu'il reçoit én l'absence du premier. Gardez-vous de le traiter de portier, il ne vous répondrait pas et vous enverrait à tous les diables.

C'était à l'époque un homme à part, un spécimen, un portier enfin, avec ses manières, ses us et coutumes, son langage, l'homme du propriétaire et des locataires, faisant ses affaires par parenthèse, n'ayant d'autre horizon que l'encadrement de son guichet, d'autres limites à ses Etats que le seuil de sa porte.

Il est vrai que les Académies et les Conservatoires n'avaient pas encore donné accès à la génération des portiers, — les Académies, chose belle, grande et populaire, -- les Conservatoires, école de l'impudeur et de l'immoralité, où la vertu des filles du peuple bronche à une couronne, Parc-aux-Cerfs réservé, non pas aux plaisirs d'un roi, mais au privilége de l'art, ce qui est bien plus ignoble.

C'est très-honorable en particulier pour les filles de portier, n'est-ce pas? Car aujourd'hui le portier est un homme comme un autre. Quoi de plus naturel.

Digitized by Google

Nous ne nous y opposons pas. Nous sommes démocrate, nous aussi. Qui n'est pas démocrate? M. de Lamartine l'est bien, M. Victor Hugo l'est plus encore. Par le temps qui vole tout le monde est démocrate.

Halte-là !

Il s'agit de se mettre d'accord sur le mot démocrate.

Si vous entendez par démocratie un gouvernement où le peuple règne par le désintéressement et la vertu, nous sommes d'accord ; où ceux qui sont à la tête des affaires, car tous ne peuvent pas y être, et il faut bon gré mal gré créer des privilégiés gouvernants sous peine d'anarchie, où ceux-là soient tellement imbus, pénétrés des intérêts de tous, qu'ils commencent par s'oublier, nous en sommes, car nous sommes avec Cincinnatus et Wasinghton ; où les gouvernés, à leur tour, se soumettent avec une entière confiance en ceux qu'ils ont une fois choisis, élus, nommés, prêts à tout sacrifier, leur or, leurs bras, leur sang au moment du danger comme Régulus, Mucius Scœvola, les femmes de Carthage, nous en sommes.

Mais si vous voulez nous livrer à des hommes sans foi ni loi, ne reconnaissant d'autre divinité que le jaune et blanc métal « *argentum et aurum* » ou proclamant au-dessus de tout la raison individuelle qui est

Digitized by Google

le bris de l'harmonie et de l'unité, prêts à tout sacrifier, à tout fouler, à tout broyer pour s'élever au premier rang comme Marius et Sylla, ces égorgeurs de citoyens, sans reculer devant le parricide, comme Brutus, le lâche et vil assassin, nous n'en sommes pas, et nous n'en sommes pas, parce que nous en avons assez.

Les Romains du moins, eux, respectaient les femmes et les enfants.

Robespierre, Marat, Carrier ont-ils respecté quelque chose.

Ah ! ils ont été intègres et désintéressés. Cela n'est pas prouvé, mais soit.

Quel est donc le premier de nos biens? n'est-ce pas la vie? Le second, c'est la liberté. Et, si vous préférez la mort à l'esclavage, si vous ne voulez même pas de la chaîne que nous portons tous en naissant, signe fatal de l'asservissement héréditaire, soit ! Carrier, Marat, Robespierre ne nous ont-ils pas ravi tout cela?

Comment faire autrement? Nous réservons la question de nécessité.

Qu'on mette dans un des plateaux de la balance, nous le voulons bien, les forfaits, les iniquités, les abus de la monarchie pendant les quatorze siècles de gloire

Digitized by Google

et de prospérité qu'elle a donnés à la France, et dans l'autre, les monstruosités commises par la Révolution en un seul jour de son règne, et le second plateau descendra aux abîmes.

Et il y a des hommes qui appellent cela la concorde, la paix, l'amitié, la justice, l'honneur, la vérité, le droit, la lumière, la grandeur, la prospérité, la *liberté*, l'*égalité*, la *fraternité*.

Cette liberté là, nous n'en voulons pas, elle est moins généreuse que celle qu'accorde le bandit sur les grands chemins, car elle vous prend votre bourse et votre vie. Elle nous arrive coiffée de sang, tenant d'une main la pique qui porte la tête d'un roi, d'une reine, d'une famille royale tout entière, d'un père, d'une mère, d'un époux, d'un frère, d'une sœur, d'un ami; de l'autre, une coupe pleine d'un sang chaud, le même peut-être qui coule dans nos veines, et elle nous dit : Bois, et tu sauveras ton vieux père.

Et la coupe se vide. L'imagination recule devant ce raffinement d'horreur sans antécédent dans l'histoire et dont les bourreaux eux-mêmes ont dégoût. Le sacrifice est accompli, et quel sacrifice, grand Dieu! Le Sauveur des hommes n'a bu que du fiel et du vinaigre. Mademoiselle de Sombreuil, elle, a trempé ses lèvres

Digitized by Google

dans un vase de sang, elle l'a bu tout entier. Jeunes filles ne pâlissez pas, ne défaillez pas. C'était pour sauver son père.

Hélas ! son père ne fut pas sauvé.

Hommes de 93, dites-nous donc pourquoi vous avez tué Danton.

Danton voulait pourtant la République comme vous, aussi bien que vous, mieux que vous sans doute; c'est pourquoi vous avez abattu cette tête; elle était plus forte que la vôtre, elle s'élevait peut-être un peu au-dessus. Car c'est lui qui vous a dit comment il fallait s'y prendre pour fonder une République. C'était le sapeur le plus redoutable de la Révolution.

Quelle terrible égalité !

Cette égalité là, nous n'en voulons pas non plus, c'est l'égalité de la mort entre les mains de qui n'a pas le droit de s'en servir.

Marat ne l'eût pas acceptée si le monstre avait été libre de détourner de son sein le fer qui s'est plongé dans son cœur. Charlotte Corday a la figure de Judith.

Nous ne voulons pas davantage de cette fraternité de la mort qui envoie les têtes se caresser dans le panier de la guillotine et les cœurs s'unir sous l'eau.

Digitized by Google

Mais nous y reviendrons.

Que M. et Mme Pichot nous pardonnent cette digression, si c'en est une, car le portier veut ressembler à tout le monde.

C'est précisément ce qui le déclasse. Et une fois déclassé, il a alcôve, salon, cuisine comme tout le monde, car le portier reçoit, lit les journaux, a un piano pour sa fille, prend des professeurs chez lui pour ses enfants, traite presque de puissance à puissance avec les locataires. Ce n'est pas que l'intérêt ait cessé d'être le mobile de ses actions, au contraire. Mais il n'ignore pas que l'intérêt d'autrui a marché proportionnellement, de sorte qu'il se trouve pris entre cet intérêt et son orgueil.

En attendant les étrennes, il vit de ses rentes, prélevant ses dîmes et immunités, selon les lieux et les habitudes, le portier s'occupant à tirer l'aiguille, la femme au ménage.

Mme Pichot venait de monter pour voir la malade. Pichot tirait l'aiguille avec une infatigable ardeur. Il avait préféré le drap au cuir, et ses anciennes relations l'avaient mis en rapport avec certains membres du clergé pour la coupe des soutanes.

L'absence de sa femme lui laissait un moment pour

Digitized by Google

la rêverie, et M. Pichot aimait la rêverie. Il en profitait donc.

A quoi pensait-il ? à l'avenir ? mais nous avons vu qu'il n'espérait plus. Nous avons vu aussi qu'il n'avait pas d'ambition, c'est ce que sa femme lui reprochait.

M. Pichot aimait beaucoup sa femme, il l'avait prise d'amour. Aucun nuage ne s'était jamais élevé entre eux ; mais l'ardeur de leur flamme avait eu le temps de se calmer depuis qu'ils étaient en ménage, et tout bon mari qu'il était, M. Pichot trouvait à propos de l'exciter par quelque diversion. La rêverie s'était présentée. C'était une douce et légitime infidélité.

Donc M. Pichot ne pensait pas à sa femme.

Il ne pensait pas non plus à un changement de ministère. Nous avons dit qu'il ne s'occupait pas de politique. Il avait entendu que l'égalité régnait, il s'en était contenté et n'avait pas voulu approfondir le sens de ce mot si fraternel, terrible pourtant au point de renfermer tout le problème social. Il lui suffisait de n'avoir eu aucun sacrifice à s'imposer. Il avait fait deux soutanes dans les trois journées de juillet.

Ce serait une erreur pourtant de croire que le portier n'eût pas ses soucis.

Il pensait à cette chambre vide qui était maintenant

Digitized by Google

dans ses dépendances, à cette pauvre malade qui s'en allait se consumant et n'avait peut-être que quelques jours à vivre, et cela juste au moment où sa femme pourrait se rendre utile.

Il se mêlait à cela quelque pitié. Faustine n'avait pas eu tort de bien juger ses portiers. Mais comme cela arrive toujours, cette pitié se manifestait après coup. Et à présent même, bien que le portier le sentît palpiter en lui, ce sentiment était mêlé à tant de préoccupation qu'il ne se dégageait pas d'une manière distincte dans l'âme de M. Pichot. Faustine lui laissait des meubles ; mais elle n'avait pas bien spécifié si c'était en propriété ou en jouissance. En attendant, il pourrait les louer, mais il ne pouvait les louer qu'avec la chambre. Et tant que la chambre resterait à louer, ce serait un argent mort. Voilà ce qu'il y avait de plus clair pour Pichot.

Autre chose ; Faustine partie, c'est sa femme qui restait chargée de la malade, et il y avait de ce côté un revenant bon. Mais combien cela allait-il durer? Il n'avait pas osé interroger le médecin, car il avait cru comprendre à son air qu'elle n'en avait pas pour longtemps. Autre chambre à louer, autre embarrras. Et cela n'avait pas de limites. On ne louait pas facilement

Digitized by Google

dans un quartier si retiré. Même en vendant les meubles de Faustine, on ne pouvait espérer de parer à ce dommage. On avait vu des cartels rester des années entières pendus à leurs clous.

Il résulta de cette impossibilité d'établir un calcul exact sur des prévisions — Pichot était un homme positif — qu'il songea que c'était l'heure de sa rêverie. Et la pensée de Faustine se dégagea alors pure et radieuse de cet imbroglio. Ce fut au point que la Pichot en eût conçu de la jalousie si, à ce moment, elle avait pu voir à découvert le cœur de son mari.

Il y avait si longtemps que Faustine était dans la maison. Etre ainsi partie sans voir les gens qu'on a coutume de saluer tous les jours, sans leur serrer la main. Faustine avait écrit sans doute, cela ne suffisait pas. A la vérité, elle fréquentait peu le portier et la portière. Ce n'était pas une raison, et les quelques instants qu'elle avait passés à la porte avaient suffi à Pichot pour découvrir que c'était une beauté. Cela ne pouvait rien faire à Pichot, mais Faustine en devenait plus intéressante pour lui, et il avait besoin de la trouver intéressante maintenant qu'elle n'était plus là. Puis, pas cancanière, point indiscrète, laborieuse et ser-

Digitized by Google

viable. Elle avait soigné de ses petites mains M. Pichot, dans une maladie qu'il avait eue avant d'être marié.

Que pouvait être cette cousine? Une grande dame qu'il n'avait jamais vue, pas plus qu'il n'avait jamais su que Faustine fût autre chose qu'une fille du peuple. Après tout, on ne sait pas, et on n'est pas tenu de raconter ses affaires de fil en aiguille à tout le monde. Mais lui, Pichot, aurait bien pu savoir. Il lui semblait que Faustine aurait dû deviner l'intérêt qu'elle lui inspirait et avoir plus de confiance en lui. Elle n'avait pas de père, ne pouvait-il pas lui en tenir lieu. Charité perdue.

Puis, cette lettre si bien écrite. Pichot n'avait jamais vu l'écriture de Faustine ; il ignorait même qu'elle sût écrire.

De graves soupçons commençaient à s'élever dans l'esprit du portier et l'intérêt allait croissant. Il saisit la lettre de Faustine.

— Pas d'adresse, murmura-t-il; et il l'examina avec une attention toute particulière.

A ce moment, un coup frappé à la porte le fit tressaillir. Sa main saisit instantanément le cordon, et la porte s'ouvrit.

Digitized by Google

Digitized by Google

XII

PORTIER ET PORTEUR D'EAU.

Un homme était entré. Il s'était avancé jusqu'au seuil de la loge, et le chapeau en main :

— Le propriétaire de la maison, s'il vous plaît.

— Il n'y est pas, pourquoi?

— Pour visiter la chambre à louer.

Pichot parcourut l'étranger de la tête aux pieds. Cet examen ne le satisfit sans doute pas, car il hésitait à répondre. Un portier doit être soupçonneux.

— N'y a-t-il donc pas ici une chambre à louer, dit l'étranger avec un son de voix où perçaient l'étonnement, le reproche et l'amertume et qui alla au fond du cœur du portier. Il fut aussi frappé du pli qui souleva

Digitized by Google

un des coins de la lèvre de l'étranger et communiqua à toute la partie supérieure de son visage une expression de dédaigneuse douleur.

— Il y a bien une chambre, balbutia le portier, mais le propriétaire n'y est pas.

— Fâché dans ce cas de vous avoir dérangé.

Et l'homme tourna sur lui-même.

Le portier avait eu le temps de la réflexion.

— Ne soyez pas si pressé, mon brave, le propriétaire n'y est pas, mais je puis faire tout de même pour lui.

— Alors, cela ne vous convient pas de me louer la chambre.

— Qui vous l'a dit ?

— Vous.

— Je n'ai rien dit de pareil.

— Vous me l'avez fait comprendre, c'est la même chose.

— Il vous en faut peu. Vous êtes bien susceptible. J'aime les gens susceptibles. Je le suis, moi aussi. Je vois que nous sommes faits pour nous entendre. D'où êtes-vous ?

— Que vous importe ?

Digitized by Google

Et l'étranger leva sur le portier son grand œil noir qui l'illumina et le força à baisser le sien.

— Il importe que si nous faisons des affaires ensemble, il faut bien que je sache avec qui je traite.

— C'est juste. Je suis de S...

Y a-t-il longtemps que vous êtes ici ?

— Un mois seulement.

Le portier aurait bien voulu poursuivre son interrogatoire, mais il y avait dans cet homme quelque chose qui l'interdisait, le dominait.

A en juger par son extérieur, c'était un malheureux, et malgré cela M. Pichot se trouvait gêné. Grand effet de la dignité de la pauvreté.

Il fallait pourtant connaître à quel degré de pauvreté il avait affaire. Les apparences trompent bien souvent; on ne pouvait savoir. Rappelant donc tout son courage et pour en finir d'un seul coup :

— Quel état faites-vous, mon brave?

— Porteur d'eau.

Le portier fit une grimace.

L'étranger ne parut pas s'en apercevoir, et pour répondre à l'objection muette du portier, il ajouta :

— Mais je vais reprendre mon ancien métier, car on m'a dit que l'état commence à ne plus rien valoir.

Digitized by Google

— Pour ça, c'est vrai. Et que faisiez-vous auparavant ?

— J'étais vanneur.

Le portier était hésitant.

— Si vous voulez voir la chambre, je vais vous la montrer.

Il faisait à part lui ses réserves.

— Seulement je dois vous prévenir que c'est bien peu de chose. Quoique ça, c'est cher.

— Le prix n'y fait rien.

— Vous ne connaissez peut-être pas les usages. On paie d'avance.

— Je paierai d'avance.

Le portier était vaincu.

— Attendez-moi une minute, dit-il à l'étranger, je vais chercher la clé.

Digitized by Google

XIII

DOIGT DE DIEU.

Dix secondes ne s'étaient pas écoulées, qu'il précédait l'étranger, montait les trois étages à balcon, en faisant crier les planches fatiguées de l'escalier, et l'introduisait dans la chambre de Faustine.

— Voici la chambre, mon brave.

— Elle est garnie.

— C'est un oubli.

— Alors c'est sans meubles.

— Je veux dire que c'est à tort que le cartel ne le porte pas; anciennement elle ne l'était pas, et on n'a pas eu le temps de refaire le cartel. Cela vous gêne peut-être.

Digitized by Google

— Non.

L'étranger la parcourut en deux pas. Il s'arrêta devant la cheminée. Sur le plâtre de l'encadrement déjà tout noirci un nom l'avait frappé. C'était le nom de Faustine que celle-ci y avait gravé avec la pointe d'un instrument, depuis bien longtemps déjà, étant petite; essai d'écolier; à cet âge ce n'est pas pour revivre qu'on écrit son nom.

Le portier s'approcha et lut le nom.

— C'était la locataire de cette chambre, dit-il. Pauvre chère petite.

Et le portier eut un moment d'attendrissement.

Si Mme Pichot l'eût vu.

— Figurez-vous, mon cher Monsieur, qu'il y avait vingt ans qu'elle était chez nous. Elle y est née, c'était l'enfant de la maison. Gentille, intelligente, laborieuse, gracieuse, bonne et serviable. Ces choses-là se voient et s'apprécient toujours trop tard.

L'étranger avait l'air d'écouter, mais sa pensée était ailleurs. Il regardait vaguement dans la chambre; son œil allait de la table à la chaise, de la chaise au lit.

Le portier continuait.

— Et sa mère donc, c'est celle-là qui pouvait se

Digitized by Google

flatter d'être une brave femme. C'est pas étonnant que sa fille soit si bien élevée. Puis on dira que les gens du peuple ne savent pas mener leurs enfants. Tout de même, Monsieur. Il ne fallait pas bouger avec ma pauvre mère. Nous étions neuf pourtant, tout un bataillon. Elle n'avait qu'un défaut, la pauvre femme, elle était trop ambitieuse, c'est ce qui l'a perdue. Elle est morte de chagrin de n'avoir pu voir son fils régent. Pour en revenir à la mère de Faustine, cette brave femme et digne mère, elle lui a appris à travailler, à bien se conduire pour elle-même et avec les gens. Car, voyez-vous, je ne crois pas ce que m'a dit ma femme, moi.

Les femmes ! Cela n'est pas méchant au moins, mais ça vous a des langues pernicieuses, de portière, quoi !

Dieu ! si elle m'entendait. Et cette petite marchait droit. Il ne fallait pas s'aviser de manquer la messe, le dimanche, et vêpres les jours de fête. Je me rappellerai tant que je vivrai du jour qu'elle fit sa première communion. Nous crûmes, mon épouse et moi, que sa mère allait se trouver mal de joie. Ce que c'est que les bons principes. La fille a conservé ces idées là, et depuis que sa mère est morte elle s'est

Digitized by Google

toujours conduite parfaitement. Mais cette pauvre mère n'était pas heureuse. Cela se voyait qu'elle n'avait pas toujours travaillé pour gagner son pain ; elle n'aurait pas donné à la petite l'éducation qu'elle lui a donnée, car elle lui en a donné une fière. Moi qui m'imaginais qu'elle savait tout au plus lire, et il se trouve qu'elle sait écrire comme le premier venu. Ah ! et bien encore. Il faut voir la lettre qu'elle m'a adressée. Quelle orthographe, quel style ! Pour cela je m'y connais. Je l'ai laissée sur mon établi. Autrement je vous la montrerais, vous verriez comme c'est ronflant. Le mot n'est pas de trop. Quand je pense que j'étais arrivé jusqu'à ce jour sans savoir que nous avions une perle dans la maison, une vraie perle.

Et comme s'il craignait d'en avoir trop dit, il se retourna tout effaré, pour se convaincre que Mme Pichot n'était pas là pour l'entendre. Ce que c'est que l'habitude de penser haut, le portier ne pouvait avoir de secret pour sa femme. Elle était toujours attachée à ses côtés. Le portier reprit :

— Le jour que la pauvre femme est morte, notre monsieur et notre dame l'ont bien regrettée. On ne peut se figurer l'effet que cela produisit sur Madame quand je lui dis un matin : Madame Rose est morte.

Digitized by Google

L'étranger fit un brusque mouvement qui arrêta court le portier. Mais revenu de son saisissement.

— Qu'avez-vous, mon brave ? demanda-t-il à l'étranger.

— Rien, ce n'est rien. Ce nom que vous avez prononcé... c'est une idée.

— Vous aviez peut-être quelque parente qui s'appelait ainsi, à laquelle vous deviez tenir beaucoup.

— Oui.

— Je comprends que vous devez me trouver bien indiscret ; à chacun ses affaires ; mais c'est un regret et un souvenir à la fois. Qui n'a pas les siens. Cela fait du bien. Moi, je soutiens qu'on ne regrette tant les gens que lorsqu'on ne les a plus. Lorsqu'ils sont avec vous ils sont tout pleins de défauts. Quand ils n'y sont plus vous les trouvez remplis de qualités. Ainsi va le monde. Pour cela il n'est pas méchant. Parlons d'autre chose si cela vous contrarie.

— Au contraire, cela m'intéresse.

Et l'étranger se repentant de n'avoir pas écouté le portier fit un violent effort pous se rappeler tout ce qu'il lui avait dit. S'il eût osé, il l'aurait prié de recommencer ses interminables réflexions sentimentales. Mais il dut comprendre l'inopportunité de son

Digitized by Google

désir, de sa pensée, car il ajouta presque en même temps avec indifférence :

— C'est une bizarrerie, on s'intéresse comme ça aux gens sans les connaître, pour le même nom, le même âge. Ne m'avez-vous pas dit que cette jeune fille a vingt ans?

— Si je compte bien ; et la mère pouvait avoir vingt-cinq ans quand elle est entrée chez nous. Je n'étais pas marié à l'époque et je vous assure qu'il ne m'eût pas fait de peine de l'épouser, supposé qu'elle aurait voulu de moi. Je savais qu'elle était veuve. Cela aurait pu se faire. Je n'ai jamais osé. Toute bonne qu'elle était, elle avait un air qui vous tenait à distance.

L'étranger était tombé malgré lui dans une profonde méditation. La tirade du portier finie :

— D'où était-elle ? lui demanda-t-il.

— Je n'en ai jamais rien su.

— Et comment était-elle ?

— Taille moyenne, de grands yeux noirs ; et tenez comme les vôtres. De beaux cheveux ; petite bouche, et des dents qui brillaient quand elle ouvrait ses lèvres roses. Tout cela donnait envie de se marier. Quoi !

Et le portier eut une secousse galvanique.

L'étranger réfléchissait toujours.

Digitized by Google

— Elle ne portait pas d'autre nom ?

— Je serais bien embarrassé de vous le dire. Ma femme peut-être. Vous savez, les femmes, elles en savent toujours plus long que nous. Mais attendez donc.

Et le portier saisit son front de la main droite et ayant l'air de peser chaque parole :

— Lorsqu'elle était couchée sur son lit de mort, elle a fait une mort de sainte, allez, rien n'y manquait, et elle n'a pas attendu qu'on lui propose le prêtre. Ce que c'est que les principes. — Avant de rendre le dernier soupir elle a appelé sa fille, car elle a conservé la connaissance jusqu'au dernier moment, et elle lui a bien recommandé d'être sage, de travailler, d'être bonne, d'avoir la crainte de Dieu. C'était édifiant et navrant. Et l'ayant fait agenouiller, elle lui a donné sa dernière bénédiction, en prononçant pour elle seule un nom que j'ai bien entendu pourtant, moi.

— Et ce nom ? s'écria l'étranger en saisissant le bras du portier avec une force qui lui arracha une grimace.

— Attendez donc, laissez-moi me souvenir de... de... parvis c'est mon moyen à moi, chacun a le sien.

Digitized by Google

L'étranger était haletant, son regard avait quelque chose de fixe et de pétrifiant, il eût voulu pouvoir arracher les paroles de son interlocuteur.

— Hé bien, maintenant j'y suis. C'est Vipar.

— En êtes-vous bien sûr ?

— Tiens, si j'en suis sûr. Mais qu'est-ce que ça peut donc vous faire à vous ? Vous voilà tout drôle. Est-ce que vous la connaissiez à cette femme?

— Non, répondit l'étranger en se contenant, mais je connais un de ses parents..... J'ai beaucoup connu son frère.

— Ah ! c'est pour cela ?

Et Pichot regarda l'étranger avec une curiosité mêlée de défiance.

— Et vous dites que cette femme est morte ?

— Quant à cela, oui, d'une fièvre typhoïde, il y a environ quatre ans. C'était en hiver, je m'en souviens bien, j'ai assisté à son enterrement. Cela s'est très bien passé. Elle avait quelques économies. Puis c'était une brave femme.

— Et sa fille ?

— Elle a quitté hier cette maison.

— Et savez-vous où elle demeure ?

— Vous m'en demandez trop, mon ami. Elle n'a

Digitized by Google

pas laissé son adresse. Si vous y tenez je vous ferai voir sa lettre et vous en saurez autant que moi. C'est précisément ce qui donne tant à penser à Isabeau. Les femmes! ça vous a de si drôles d'idées. Elle ne cesse de me répéter que si la petite n'avait pas quelque mal en tête, elle aurait donné son adresse. C'est logique. Mais les filles, c'est si bizarre. Peut-être reviendra-t-elle, et alors, si vous le désirez, nous vous en préviendrons. En attendant, voyez si cette chambre vous convient. J'ai laissé ma porte seule, quelqu'un n'aurait qu'à venir. Ma femme se fâcherait.

— Cette chambre me convient. Quel en est le prix ?

— Il me faudrait consulter ma femme car je vous ai dit que cette chambre n'avait jamais été louée garnie.

— Soit. Combien en voulez-vous ?

— Cent francs, dit le portier au hasard.

— C'est cher, mais cent francs vous aurez. Voilà qui est conclu.

— Plus les droits du portier.

— Combien ?

— Le cinq pour cent, c'est l'usage.

— C'est bien, est-ce tout?

Digitized by Google

— Plus les étrennes et les petits dédommagements du cordon. C'est l'arrosage. Cela se fait.

— D'accord.

— J'oubliais de vous dire que l'habitude est de donner des arrhes, vous comprenez bien pourquoi.

L'étranger tira de sa poche son mouchoir, de son mouchoir une pièce qu'il mit dans la main du portier.

Celui-ci la regarda avec de grands yeux. C'était un napoléon de vingt francs. Il la regarda de plus près. La chose était réelle et lui parut vraie.

— L'habit ne fait pas le moine, se dit à part lui Pichot.

Et ils descendirent en silence l'escalier qui criait bien un peu.

Arrivé à la porte, Pichot entra vite dans sa loge et en ressortit presqu'immédiatement en tenant un papier dans sa main. Il le tendit à l'étranger.

Celui-ci en prit connaissance et le rendit au portier d'un air pensif.

— Quand est-ce que Monsieur désire prendre possession de son domicile ?

— Demain.

L'étranger salua et sortit.

Le portier courut après lui.

Digitized by Google

— Pardon Monsieur, votre nom ?

L'étranger hésita un moment.

— Vous comprenez, Monsieur.....

Je m'appelle Vipar.

Le portier resta interdit.

L'étranger était déjà loin.

Digitized by Google

Digitized by Google

XIV

VIPAR.

Quelques mots sont devenus nécessaires pour expliquer la présence de Vipar à Toulouse.

Vipar appartenait à une honnête famille de S., de gens qui, ayant vécu de père en fils dans la contrée, étaient parvenus à se faire une petite aisance des fruits de leur travail et de leurs économies. Ils possédaient des champs, des vignes. C'est le bien-être.

Son père était tisserand, et l'état marchait en 1810. La machine, produit du bras, n'avait pas encore supplanté le bras. Les usines, les fabriques, les manufactures, les grandes industries en un mot, n'avaient pas encore absorbé les petites, et il était possible de

Digitized by Google

trouver sur place un débouché aux confections manuelles.

Vipar était vanneur. Cela donnait aussi. Les ventilateurs n'étaient pas inventés, et la spéculation n'avait pas frappé de stérilité le labeur de l'artisan. Le monopole n'avait pas étouffé la vie publique en arrêtant toutes les veines de l'économie générale au profit des artères.

Est-ce la nature qui a refusé le bras de l'homme ? Est-ce l'homme qui a refusé son bras à la nature. Nous ne pourrions le dire d'une manière certaine.

Mais ce que nous pouvons affirmer, c'est qu'en même temps que Fulton trouvait le grand moteur de la machine, l'intelligence d'en bas réclamait sa part du festin d'en haut, dédaignant les choses de sa destinée passée, et affirmant vigoureusement qu'elle ne se contenterait pas de miettes.

La famille de Vipar était bien vue dans la localité. Lui, était un homme serviable. Point marié, bien qu'il fût d'âge à l'être. Il avait sa compensation dans l'affection d'une sœur qu'il aimait tendrement et dont il ne voulait pas se séparer le premier.

La jeune fille reconnaissante et aussi aimante que le frère retardait de son côté autant que possible.

Digitized by Google

Il fallait pourtant se décider à prendre parti. Ce moment arriva pour elle. Quelqu'un se présenta, demanda sa main. C'était une union sortable. Mais on abusa de la bonne foi, de la crédulité, de l'honneur de cette sœur.

En Angleterre l'homme eût été contraint d'épouser la fille ou de l'indemniser.

Dans la loi française rien de semblable. Vipar eut beau chercher, il ne trouva pas d'autre article que celui qui défend la recherche de la paternité. Il rejeta le Code et marcha à la rencontre de celui qui avait pris le masque de frère pour tromper sa sœur bien-aimée, déshonorer sa respectable famille. Son père était trop vieux pour se charger du poids d'une vengeance.

Vipar attendit son ennemi à l'endroit où il savait qu'il passerait. Il l'arrêta. Le séducteur lut dans l'œil de Vipar un arrêt irrémissible. Il eût voulu alors réparer la faute. Il n'était plus temps. La sœur de Vipar avait disparu dans son désespoir. Il trembla. L'homme qui tremble est à moitié vaincu. Il essaya de fuir, le lieu était désert. C'était le soir, mais il ne faisait pas assez sombre pour qu'il ne vît pas briller le fer, prêt à le frapper au cœur. Il n'eut que le

Digitized by Google

loisir de se mettre en défense. Les armes étaient égales, elles étaient courtes, les coups en seraient plus sûrs; on pourrait de plus près faire sentir l'acier de la colère et de la vengeance.

D'un côté, c'était le droit et la justice, justice et droit individuels, comme au temps de la vieille France.

De l'autre, la honte et la crainte.

Et c'est Vipar qui avait tout l'avantage.

Le combat ne fut pas long. Et dans cette occurrence ce fut l'opprimé qui triompha. Il enfonça la lame de son couteau jusqu'au manche dans le cœur de son ennemi, le sentit un moment palpiter sous lui, et ce fut fini. L'œuvre de la vengeance était accomplie, heure triste et sombre où le vainqueur assouvi se trouve plus malheureux que la victime étendue à ses pieds.

Vipar ne tenait plus à la vie. Il alla lui-même se livrer à la justice des hommes.

Il fut jugé et condamné à vingt ans de travaux forcés, le mot de galères ayant semblé trop dur. Et lorsqu'il eut fait son temps, et qu'il rentra au pays, sa vieille mère, son vieux père étaient morts de chagrin. On n'avait jamais plus entendu parler de sa sœur. Nous savons ce qui s'en suivit.

Digitized by Google

Ce que nous ignorons, c'est ce qu'était devenu Vipar depuis son entretien avec le curé de S.

Le lendemain de ce jour, on avait vu, à la tombée de la nuit, environ à un kilomètre de la ville, sur la route de Toulouse, deux formes humaines, l'une facile à distinguer, quoique noire, à son chapeau tricorne; l'autre qu'on ne reconnaissait pour un homme qu'au chapeau à grands bords qui couvrait sa tête. Il était enveloppé d'un vêtement pareil au manteau-capote du soldat et dont la couleur se confondait avec l'obscurcissement qui commençait. Toutes deux tournaient le dos à la ville.

Lorsque la carriole basculante qui faisait à cette époque le service des dépêches arriva près d'eux, un geste solennel se fit. La carriole ralentit sa course, puis elle s'arrêta à côté des deux promeneurs-fantômes qui s'en approchèrent.

Une ombre s'avança de l'intérieur, morceau de tête perdu.

On put comprendre que des paroles s'échangeaient entre le conducteur et celui qui se tenait à sa portée. Ce ne fut pas long. Immédiatement après, les deux formes qui commençaient à s'effacer dans les ténèbres se rapprochèrent, s'étreignirent au point de

Digitized by Google

n'en former qu'une. L'insecte tressaillit sous son brin d'herbe au bruit d'un baiser que l'air emporta. Alors l'une des deux formes se détacha de l'autre; un pied se posa sur le marchepied; lequel? On ne put le distinguer. Une ombre glissa dans la voiture et disparut. Un coup de fouet retentit, la voiture partit au galop, et la forme qui resta solitaire se détacha peu à peu comme si elle se rapprochait. Les paysans qui attendaient sur le seuil de leurs portes l'heure du souper reconnurent parfaitement M. le Curé lorsqu'il passa.

C'était M. le Curé en effet qui venait d'accompagner celui dont il s'était séparé.

Cette seconde forme, c'était Vipar, Vipar que M. le Curé adressait à un de ses amis de Toulouse, prêtre comme lui, avec une lettre de recommandation qui lui permettrait désormais de vivre de la vie commune.

Au moment où nous avons retrouvé Vipar, il y avait un mois qu'il vivait chez ce prêtre qui s'était obstinément refusé à se séparer de lui jusqu'à ce qu'il eût trouvé à s'établir.

Il avait ainsi commencé à exercer le métier de porteur d'eau; mais il avait bientôt compris que cela ne suffirait pas à ses besoins, et il avait résolu de reprendre aussi son ancien état.

Digitized by Google

XV

L'OMBRE ET LA LUMIÈRE.

Donc Vipar était locataire de maître Pichot. Le lendemain de sa visite au portier, nous le retrouvons dans la chambre que nous connaissons.

Son ménage avait été bientôt organisé. Tout son mobilier consistait en une petite malle dont il eut bien vite trouvé la place.

Maintenant il était à se demander par quelle étrange coïncidence il était sous le toit qui avait si longtemps abrité la pauvre victime.

C'était là, dans cet étroit espace, qu'elle avait éprouvé ses douleurs et ses déchirements, ses joies et ses tressaillements aussi ; là qu'elle était devenue mère,

Digitized by Google

là qu'elle avait vécu, épuisant sa faute dans la prière, le travail, le repentir et l'amour maternel, creuset de toutes les infortunes.

Ce lit sur lequel il reposerait, sa sœur s'y était reposée, sa sœur y était morte.

Et il était courbé sur cette couche cherchant la place que sa tête y occupait de préférence.

Et il pensait naturellement à cette autre créature née d'elle, qu'elle avait nourrie de son lait, de ses privations, de ses tendresses, et qui avait dormi seize ans à côté d'elle, qui était bien sa nièce, à lui, malgré cette voix du passé qui se réveillait dans son âme, sourde comme une menace, puis éclatante comme un tonnerre, véritable ouragan déchaîné sur son cœur et qui demeurait impuissant à dominer, à couvrir, à étouffer de son aile sombre cette plainte triste, désespérée, dernière qu'il croyait à jamais ensevelie dans les murs de sa cellule comme dans la tombe de l'expiation.

Si nous eussions pu voir en ce moment à nu l'intérieur de l'ancien forçat, nous aurions été épouvanté des ravages de la colère, de la douleur, du désespoir, de la fureur et du remords qui l'agitaient.

Digitized by Google

Sa bonne foi trompée, sa sœur séduite, sa famille deshonorée, sa mère et son père morts de chagrin, son jugement, sa flétrissure, vingt ans de sa vie, les plus belles années, passées au milieu des bandits et des scélérats, de tout ce que la société a de plus hideux, de plus rebutant et de plus ignoble, et en sortant de là, cloué pour le reste de ses jours au pilori de l'infâmie, c'étaient autant de fers chauds qui marquaient sa peau, pénétraient ses chairs, brûlaient ses os, le rongeaient et le dévoraient; autant de chaînes qui meurtrissaient son corps, broyaient ses membres; autant de fouets et de bâtons, chose plus ignominieuse! levés sur lui prêts à le frapper au moindre mot, au moindre signe, au premier ordre, sans respect pour le chef et le visage; autant de glaives qui déchiraient incessamment ses nerfs, ses muscles, le corps tout entier, sans jamais le tuer. C'était la glace et le feu, l'outrage et le blasphème. Nous aurions désiré, réclamé la mort pour cet infortuné.

La souffrance fut si atroce qu'il ne fut plus maître de la contenir, malgré son implacable volonté. Alors ses cheveux se dressèrent comme les serpents sur la tête d'Oreste, ses mains se crispèrent, ses bras se raidirent, mais ils frappèrent dans le vide. Il marcha en

Digitized by Google

chancelant jusqu'à la fenêtre de la chambre, il mesura l'espace d'un regard éperdu.

Le soleil venait de se cacher derrière un nuage couleur de suie, et il faisait un noir d'éclipse.

Vipar fut éclairé soudain d'une lumière intérieure, et il recula épouvanté comme saint Paul sur le chemin de Damas. En même temps une voix qu'il avait déjà entendue vint frapper son oreille, ainsi qu'une divine harmonie.

C'était celle de l'abbé Vianet.

Vipar se retourna brusquement; il ne vit rien. Il avait eu une vision.

Mais aussi pourquoi sa destinée ne se lassait-elle pas de le persécuter? Et maintenant qu'il avait satisfait à la justice des hommes, maintenant qu'il croyait avoir satisfait à celle de Dieu, pourquoi ne pouvait-il pas trouver un lieu où reposer son corps, une pierre où appuyer sa tête. Etait-ce parce qu'il sentait toujours ouvert sur lui cet œil de la justice qui ne veut pas perdre de vue le criminel, toujours ouverte aussi cette main prête à le ressaisir au moindre faux pas? Tutelle légale donnée aux enfants du bagne en attendant qu'ils se soient initiés de nouveau à la vie sociale et qu'ils soient capables de se conduire; lisières inquisitoriales

Digitized by Google

qui peuvent gêner la liberté individuelle, mais qui garantissent et protégent à coup sûr l'intérêt public. Tout dépend de la manière de faire les choses. La surveillance de la haute police ne pourrait-elle pas s'exercer sans éveiller la crainte de la société, et faire rougir le misérable qui en est l'objet? Ne le rendez pas à la société, ou si vous le lui rendez, que ce soit dans des conditions telles qu'il puisse y fonctionner librement et profitablement, sinon honorablement.

Cette raison nous la connaissons déjà. Elle était entrée sans doute pour beaucoup dans le désespoir passé de Vipar, et aujourd'hui que son âme était entièrement calmée de ce côté, il n'avait fallu rien moins que le vivant souvenir de sa sœur pour raviver en lui l'horrible plaie qui creusait incessamment dans la région du cœur, et ce souvenir avait réveillé tous les autres.

Vipar avait songé à fuir cette chambre, cette maison, cette ville; à fuir jusqu'à ce qu'il en perdît la vue et la pensée. Fuir, pourquoi? N'avait-il pas aimé sa sœur, aimé au point de lui sacrifier son honneur, sa liberté, sa vie peut-être. Non, il ne fuirait pas. Mais comment échapper au remords sorti de la tombe pour le poursuivre et le persécuter; à ce cadavre fait jeune

Digitized by Google

fille pour ressusciter la vengeance divine dans sa propre postérité. Et malgré lui Vipar ne put s'empêcher de tressaillir jusqu'au fond des entrailles. Il voyait Faustine, il la sentait près de lui, elle était là sous ses yeux hagards, couchée avec sa mère qui lui reprochait aussi d'avoir tué son amant.

Vaine crainte, souffrance inutile, remords perdus, stérile vengeance, plaintes éphémères! Rose était bien morte, son séducteur était bien mort, Faustine leur fille n'était plus là.

Et pourtant Vipar ne souffrait tant que parce qu'il était arrivé trop tard pour l'enfant de sa sœur. Que pouvait-elle être devenue?

Une horrible pensée, plus horrible que toutes les autres, le fit trembler comme la feuille. Incapable de la supporter, il la rejeta loin de lui. Non, cela ne pouvait être. Dieu ne voulait pas l'éprouver à ce point. Cela ne devait pas être.

Digitized by Google

XVI

UN INTÉRIEUR MISÉRABLE.

Abîmé dans les insondables profondeurs de ses pensées, Vipar serait resté longtemps ainsi. Il fut rappelé à lui par des paroles entrecoupées de gémissements.

On souffrait, on se plaignait tout près de lui.

Les malheureux comprennent vite l'accent du désespoir. Il prêta l'oreille, mais il ne put rien entendre.

Cependant Vipar avait besoin d'une distraction. Il ouvrit la porte de sa chambre, s'arrêta sur le seuil pour saisir la direction des voix, car il avait cru en distinguer deux, mais il n'entendit plus rien. La porte de sa chambre donnait sur la galerie du troisième. Il la poussa doucement derrière lui, et prit à gauche

Digitized by Google

dans la direction de l'escalier, en assourdissant le bruit de ses pas.

Arrivé sur le palier, il entendit un bruit confus venant d'un petit couloir placé en face de l'escalier. Il s'engagea dans ce couloir assez profond pour offrir de l'espace à deux chambres, marchant toujours silencieusement. A mesure qu'il avançait, le bruit devenait plus clair. C'était une lumière dans l'obscurité. Et lorsqu'il devint assez distinct pour qu'on pût parfaitement entendre ce qui se disait, Vipar s'arrêta. Il supposa que là devait se trouver la porte de la chambre. Il ne s'était pas trompé; si bien qu'il comprit que cette chambre devait correspondre, en partie du moins, à celle qu'il occupait. C'était encore vrai. Vipar écouta avidement.

— Mère, disait une voix d'enfant, où est petit frère?

Un sanglot déchira une poitrine.

— Il est allé trouver ton père, répondit une voix si faible, si altérée, qu'il fallait pour l'entendre avoir la finesse d'ouïe d'un sauvage ou celle d'un forçat.

Vipar avait entendu.

— Maman, si tu veux, nous irons les trouver.

— Toi, mon Henri...! non, Dieu ne le voudrait

Digitized by Google

pas... Il vaudrait mieux peut-être. Henri, mon pauvre enfant, je vais te quitter, moi aussi.

— Hé bien! mère, emmène-moi.

— Oui, je vais m'en aller, reprit-elle après une pause... la mort arrive... Mon fils, mon ange aimé que vas-tu devenir? Et personne, personne à qui te confier... La vie, un peu de vie, Seigneur!... Je ne veux pas mourir... il ne faut pas que je meure... une mère ne peut pas mourir. Son amour doit être plus fort que la mort.

Vipar comprit qu'il y avait là une agonie aussi malheureuse que douloureuse. Il chercha à tâtons le loquet de la porte, mais elle céda insensiblement sans qu'il eût besoin de l'ouvrir, et il entra.

Quelque léger que fût son pas, quelque précaution qu'il eût prise, la mère et l'enfant l'avaient entendu.

Confus presque de son généreux élan, saisi d'un involontaire respect devant cette femme hâve, jeune encore, aux traits décomposés, ne conservant plus que dans le regard une étincelle de vie, il s'avança timidement et dit à voix basse :

— Pardon, Madame, d'être entré sans frapper. J'ai compris que vous étiez malade. Je suis votre voisin.

Digitized by Google

Si vous avez besoin de quelque chose, je le ferai avec plaisir.

— Merci, mon brave homme, bientôt je ne souffrirai plus.

En entrant dans la chambre, Vipar n'avait rien vu. Peu à peu son regard s'était habitué à l'obscurité qui y régnait. Il n'y avait pas de meubles, pas de cheminée. Une cruche ébréchée posée dans un coin et retenue au sol par un bourrelet de glace. Pour cloison des planches mal jointes par lesquelles s'engouffrait le vent. Pas de fenêtre, on en voit rarement dans les greniers, et c'en était un. Le toit était percé d'une lucarne. A demi ouverte, elle permettait au jour de pénétrer, véritable œil de cyclope au front de ce taudis; en été cratère vomissant la flamme, ouverture d'une glacière en hiver. Et nous étions en hiver.

A travers cette bouche béante on apercevait la neige formant autour d'elle un dôme informe qui s'affaissait insensiblement sous les rayons du soleil, et laissait tomber ses platras à moitié fondus dans le triste réduit.

Un de ces rayons avait fini par traverser la blanche voûte, et pâle, tout chargé des vapeurs de cette atmosphère glacée, il arrivait obliquement jusque sur le lit

Digitized by Google

de sangle où grelottait la malade, sous les guenilles qui la couvraient sans la garantir.

Une main dont la peau seule semblait retenir les articulations et un bras nu, si décharné qu'on aurait pu en compter les fibres, pendaient hors du lit et étaient pleinement éclairés.

Tout le reste frissonnait, sanglotait, râlait, se perdait dans l'ombre.

Que de souffrances avant d'arriver là !

La misère ne respire pas seulement par les soupiraux des caves, elle cherche l'air aussi au faîte des maisons. Là du moins elle devrait être moins affreuse, étant plus proche du ciel.

L'examen fut rapide, mais pas assez pour empêcher Vipar de comprendre à quel degré de misère il avait affaire. Il avait le coup-d'œil exercé et prompt en pareille matière.

Etait-ce une misère misérable ou une noble misère? C'est ce que Vipar ne savait pas encore?

Digitized by Google

Digitized by Google

XVII

L'IDÉE D'UN PORTEUR D'EAU.

Vipar ne s'était pas mépris sur le sens des dernières paroles de la malade. Et s'il avait pu s'y méprendre, cette face terne, cadavéreuse, animée par un dernier reste de volonté l'aurait éclairé de sa lumière sépulcrale.

Il attendait pourtant que le rayon se fit plus complet.

— Hélas! monsieur, il ne s'agit pas de moi, reprit la malade après une pause, la pause qui avait donné à Vipar le temps de l'examen, mais que va devenir mon fils?

— Votre fils, madame, répéta Vipar avec embarras,

Digitized by Google

il m'a semblé, j'ai cru entendre que vous désiriez quelqu'un à qui le confier.

— En effet, connaîtriez-vous une personne qui voulût s'en charger?

Ces mots avaient été prononcés sur un ton, avec un accent que nous devons renoncer à peindre. La la crainte, la pitié, l'effroi, la douleur, le désespoir, le désir, le regret, tout cela s'y trouvait, bien distinct, et y formait un mélange impossible.

Anxieuse, elle attendait. Elle retenait son dernier reste de vie; elle luttait avec la mort pour la solution. Elle ne voulait pas partir sans cela, et elle ne voulait pas parce qu'elle ne devait pas.

— Oui, madame, lui fut-il répondu, mais... vous n'y consentirez peut-être pas...

— C'est donc un méchant...

Vipar eut un frissonnement.

— Dites toujours. Celui qui protégera mon enfant sera béni de Dieu. Non, ce ne peut être un méchant; c'est plutôt un ange.

Vipar respira.

— Mais il n'est pas riche, madame; loin de là, il vit au jour le jour comme un homme du peuple.

— N'importe. Suis-je riche, moi? Vous voyez tout

Digitized by Google

ce que je possède. Mon fils, voilà mon seul, mon véritable bien.

Vipar prit par la main l'enfant qui se tenait debout près de sa mère dans une attitude recueillie.

— Madame, votre fils sera le mien, si vous le voulez. Tout ce qu'un père ferait pour lui, je le ferai. Et maintenant que vous savez que c'est moi qui veux le prendre, y consentirez-vous?

L'accent de Vipar fut indescriptible.

La malade enveloppa dans un même regard l'homme et l'enfant, et sa réponse se fit un moment attendre.

— Je ne devrais pas, dit-elle, parlant plutôt avec son cœur qu'avec la voix... Mais un reste d'orgueil... Mon fils est comte, savez-vous..... Promettez-moi que, quoi qu'il arrive, il n'ira pas à l'hospice.

Vipar écoutait interdit. Mais ce qui l'interdisait, ce n'était pas le vieux préjugé luttant contre l'idée nouvelle. C'était ce titre de comte jeté sans préambule dans ce grenier obscur par ce reste de voix qui avait eu peut-être sa puissance dans le commandement et avait juste conservé assez de force pour recommander son fils, comme toute mère est capable de le faire ; c'était ce débris humain qui avait été un pou-

Digitized by Google

voir de la terre, venu échouer là comme une misère honteuse au-dessus de laquelle il y avait la sienne puisqu'elle lui tendait son aumône. Alors lui revint lumineusement à la mémoire ce que lui avait dit l'abbé Vianet : qu'il y avait des misères plus grandes que la sienne dans le monde. Lui, qui se croyait le plus malheureux des hommes, il trouvait une femme plus malheureuse que lui. Déjà son opinion se modifiait.

— Vous croyez peut-être que je délire, poursuivit la pauvre mère. Oh ! non, regardez cette croix de Saint-Louis. C'est Louis XVIII lui-même qui l'a posée sur la poitrine de mon mari pour les services rendus à sa rentrée; il était pourtant bien jeune alors. Il n'avait que vingt ans.

Alors seulement Vipar aperçut au-dessus du lit une croix de Saint-Louis, posée sur un coussinet de velours noir, reste probablement d'un médaillon dont on avait enlevé le cercle et qui se détachait à mesure sur le mur bruni comme une étoile unique dans un ciel sombre.

— J'ai été bien heureuse dans ma vie; mais les fatales journées de juillet m'ont tout enlevé. 1830 a été pour moi l'équivalent de 93.

Celle-ci a divisé de sa hache les rameaux du tronc :

Digitized by Google

mon grand père et ma grand'mère ont porté leur tête sur l'échafaud. Ma mère n'a pu échapper que par l'exil.

Celle-là est venue achever ma désolation, ma misère et mon deuil. Une banqueroute, l'incendie de notre hôtel, mon mari tué par les insurgés le second jour de la révolution, voilà le complément de ma ruine.

Rien ne me restait de mon ancienne opulence que cette croix, précieux souvenir de celui que je pleure.

Je sentais que j'allais devenir mère pour la seconde fois. Mais l'ivresse maternelle fut étouffée par la douleur : mon mari n'était plus là pour jouir avec moi de ce moment ineffable.

Sans ressource aucune, je vendis le cercle d'or garni de pierreries qui entourait la croix, et avec le produit de cette vente j'ai fait le voyage de Paris à Toulouse, où je venais trouver une tante de mon mari qui habitait cette ville. Tous mes parents étaient morts ou à l'étranger, je n'avais pu m'adresser à eux.

En arrivant ici j'appris que ma tante venait de succomber à une attaque d'apoplexie. J'étais inconnue de ses héritiers et dans la détresse. Je regardai comme indigne de moi, indigne surtout de la mémoire de

Digitized by Google

mon mari, de tendre la main à l'aumône, et je me suis retirée dans ce quartier pour cacher ma misère.

J'ai vécu quelque temps du produit de ma couture, mais on gagne si peu à ce travail. J'ai essayé tour-à-tour de la broderie, de la tapisserie. Le produit suffisait à peine à notre nourriture. J'ai vendu alors le peu de meubles que j'avais achetés et je suis venue me loger dans ce galetas, pour économiser sur les loyers. Voilà deux mois que je n'ai pu sortir. Dieu sait comment nous avons vécu..... Il y a quinze jours un autre fils m'est né... mais j'étais si épuisée, j'avais tant souffert depuis mon veuvage que mon lait l'a empoisonné... Il est avec son père..... bientôt je vais le suivre..... Mais aller à l'un c'est abandonner l'autre, et le plus malheureux c'est celui qui reste. Mon Dieu prenez pitié de moi, de lui.

La malade s'affaiblissait visiblement. Sa voix était un souffle qui frappait à peine l'air et n'avait plus rien d'humain. Un esprit planant sur des ruines.

Vipar, soit qu'il se fît lui-même illusion, soit qu'il voulût donner à la mourante un peu d'espoir :

— Vous vous croyez plus mal que vous n'êtes, madame. Dieu aidant, avec de bons soins, vous vous en tirerez.

Digitized by Google

— Ne me dites pas que je peux vivre. Je ne saurais plus mourir..... Je suis bien mal, allez..... J'ai gagné une péritonite en lavant un peu de linge pour mon pauvre petit..... Pourtant c'était ici... Il faisait si froid que l'eau se gêlait autour de mes mains..... On m'a envoyé un médecin... il a ordonné des frictions avec de la pommade mercurielle, mais j'ai bien compris à son regard que j'étais condamnée..... Et puis j'ai vu de si grands ravages causés par ce remède, que même avec une croyance de guérison j'aurais encore craint de perdre mes facultés, comme une de mes amies restée folle.

Le mercure en effet est fréquemment employé dans les maladies de ce genre. Quelques sujets sont guéris, mais à quel prix ? Le cas cité par notre malade ne se présente que trop souvent ; et si les malheureuses victimes de ce traitement ne perdent pas la raison, elles portent dans leur organisation un germe morbide qui se transmet à leur progéniture ; et tôt ou tard arrivent pour elles des maladies qui deviennent chroniques parce qu'on n'a pu en deviner la cause et la combattre dès le principe.

Reconnaîtrait-on dans cette femme aux dents noircies, à l'œil tremblotant, à la tête dépouillée, à la voix

Digitized by Google

stridente, au geste impatient, à la parole brève, la jeune fille qui, il y a un an à peine, était l'objet de l'admiration générale? Qu'est-ce qui a pu la défigurer ainsi? Demandez-le lui. J'ai été traitée au mercure, vous dira-t-elle avec un accent reconnaissant.

Voyez-la quelques années plus tard. Clouée sur un fauteuil, entourée d'enfants étiques et malingres, dont il faut coudre les chairs et dessouder les os, elle est à tout jamais perclue.

Aujourd'hui pourtant on commence à comprendre que le mercure n'est pas le seul remède applicable à certaines maladies. Une révolution s'est opérée dans l'art médical, mais à contre-cœur. Les disciples d'Hippocrate ne pouvaient pas tuer leur Dieu en adoptant les théories nouvelles. — Où en serait l'art si l'on pouvait se guérir soi-même? — C'est bien ce qu'ils ont compris; et comme le nom ne change rien aux propriétés des substances, ils ont tout simplement eu recours à des équivalents.

Vipar, lui, ne savait guère ce que c'était qu'une péritonite et des frictions mercurielles.

— Madame, dit-il à la malade à tout hasard, vous avez peut-être tort de ne pas vouloir suivre l'ordonnance du médecin. Qui sait, ça vous guérirait.

Digitized by Google

— Assez d'illusion, mon ami. Je sens la mort. Le bon curé de la Dalbade m'a avertie qu'il viendrait me porter le saint Viatique. La route du grand voyage s'ouvre devant moi... Dites-moi que vous veillerez sur mon fils, que vous ne l'abandonnerez pas... Une dame charitable, s'il en fût, est venue me voir. Elle a été pleine de bontés pour nous; sans elle je serais déjà morte. Si elle revient trop tard, vous la remercierez en mon nom de sa générosité. Que mon fils prie pour elle et pour cette jeune Faustine, ma voisine, que je n'ai pas vue depuis deux jours. Qu'est-elle devenue?... Les portiers ont été bons aussi pour nous. C'est Mme Pichot qui me soigne depuis que ma voisine est partie. Henri ne doit pas les oublier non plus... Dieu m'appelle à lui... C'est lui qui n'a pas permis sans doute que je rencontrasse plus tôt ces bonnes âmes... mes forces s'en vont... mes membres se refroidissent... Henri, viens, mon ange, que je t'embrasse. Que veux tu dire à papa et à petit frère?

L'enfant écoutait sans souffler comme s'il comprenait la solennité de l'heure.

— La promesse faite à un mourant est sacrée, reprit-elle avec effort... J'ai confiance en vous, monsieur, sans vous connaître... cet enfant sera le vôtre... le

Digitized by Google

peuple aime et se dévoue lorsqu'il est livré à ses bons sentiments, je le sais... Mon père a été sauvé par un maître-valet qui pourtant risquait sa tête... On a vu beaucoup de ces dévouements... faites-en un honnête homme, c'est tout ce que je vous demande... Les titres de notre famille sont dans ce petit réduit au-dessus de ma tête... vous les trouverez dans une cassette de ferblanc... Vous seul connaîtrez mon nom; je suis Mlle de Lorin, comtesse de Chambertuy. Ici, je suis Mme Henri tout court... Qu'importent à mon fils des titres qui seraient trop lourds pour lui... Que M. le curé tarde à revenir... Henri, écoute bien, mon fils, tu aimeras cet homme, ce monsieur, comme ton père...

— Mais, maman, tu m'as dit que mon papa était au ciel.

— Il le remplacera, c'est-à-dire que tu en auras deux, un là-haut, l'autre ici-bas... Tu l'écouteras bien aussi... Et vous, mon ami, faites qu'il soit digne de son nom .. Cette croix est ta seule fortune, mon fils, mais c'est le dernier souvenir de ton père, qui fut un brave et noble cœur... Toi aussi, peut-être tu seras un jour chevalier de Saint-Louis... Mais je t'aurai quitté depuis longtemps... Viens plus près de moi, Henri ! que je te touche, que je sente ta tête, tes petites mains,

Digitized by Google

où donc es-tu ?... Et vous, monsieur, dites-moi votre nom pour que je puisse le redire à mon mari, qu'il l'apprenne et le bénisse à son tour...

Le nom fut prononcé, mais si bas, que nous ne pûmes l'entendre.

Pourtant la mourante l'avait entendu, elle, comme si elle eût joui par anticipation de la perfection des sens.

— Vipar, Henri... Je vous bénis.

L'enfant pleurait et s'attachait à sa mère.

— Mère, petite mère, ne me quitte pas.

Vipar était tombé à genoux. Le rayonnement de son âme resplendissait sur son front et dans ses yeux, il était transfiguré.

Il se sentait renaître sous cette bénédiction solennelle d'une mourante, et qui l'aurait vu ainsi dans l'attitude du recueillement, de la méditation, de la prière, n'eût jamais reconnu l'homme qui un mois auparavant avait voulu tenter la mort.

La malade baissait rapidement. L'effort qu'elle venait de faire pour concentrer son âme dans sa bénédiction, l'avait complétement épuisée. Et on n'entendit plus à travers les hoquets de son agonie que des mots entre-

Digitized by Google

coupés où se mêlaient les noms de son fils et de M. le curé.

Cette fois elle n'appela pas le prêtre en vain. . .

. . . . . .

. . . . . .

Digitized by Google

XVIII

A VIE MALHEUREUSE RICHES FUNÉRAILLES.

Les cloches de la Dalbade sonnaient lentes, régulières, monotones, lugubres, sonnerie de la tristesse et de la douleur, glas de mort qui depuis la veille faisait connaître le départ d'une âme.

L'église était tendue de noir.

A dix heures du matin on y célébra un service funèbre. L'orgue donnait ses notes les plus plaintives, les plus mélodieuses.

Les plaintes ont leur mélodie pour ceux qui souffrent et pleurent, et l'orgue semble fait de préférence pour les chants de la douleur.

Le prêtre était à l'autel.

Digitized by Google

Une couronne de cheveux blancs entourait sa tête vénérable. Son œil avait un rayonnement mystique et semblait pénétrer les impénétrables profondeurs de l'infini.

Les prières sacrées s'échappaient solennellement de ses lèvres, et lorsqu'il prononça les paroles qui font descendre sur l'autel *celui qui règne dans les cieux et de qui relèvent tous les empires*, cette voix tremblante et cassée eut quelque chose de divin.

Au milieu de la nef était placé un cercueil dont les draperies de velours noir parsemées de larmes blanches pendaient jusqu'à terre.

Les assistants étaient nombreux. A leur attitude on devinait des indifférents. On court à une pompe funèbre comme à un spectacle.

La messe terminée, l'officiant, un goupillon à la main, vint jeter de l'eau bénite sur le cercueil et prononça le *non intres in judicium.*

Les prières dites, quatre hommes enveloppés dans une sorte de soutane noire, coiffés de chapeaux ronds à larges bords plats, déformés, crasseux, prirent le cercueil aussi froidement que si c'eût été un mannequin et le portèrent à bras au moyen de brassières de chanvre.

Digitized by Google

Aujourd'hui ces brassières ont été remplacées par un bayart.

Ces hommes ont conservé le nom de *croque-morts* qu'ils portaient déjà.

Le convoi sortit de l'église précédé de la croix et de plusieurs prêtres.

Derrière la morte, — c'était une femme qu'on allait rendre à la terre, — quatre dames portaient un drap mortuaire.

Le vent du nord soufflait glacé. Lorsqu'il vint soulever le voile qui couvrait leurs visages, on put apercevoir les traits d'une femme qui nous est apparue non loin de là, et que nous avons vue soulageant deux misères, dont l'une hélas! était peut-être déjà morte à la vertu, et l'autre... n'anticipons pas.

La foule des curieux s'était dissipée. Le convoi s'était mis en marche.

Le cortége était peu nombreux et contrastait avec la richesse des obsèques.

Au premier rang un homme du peuple et un enfant.

A en juger par son âge, l'homme pouvait être le père ou le grand-père de l'enfant.

Digitized by Google

Il était nu-tête malgré le tranchant de la bise. Ses vêtements étaient propres mais grossiers. Ceux de l'enfant avaient comparativement une certaine élégance.

La physionomie de l'homme avait quelque chose de méditatif, de rayonnant, d'indéfinissable. Il donnait la main au petit garçon qui regardait avec de grands yeux surpris cette cérémonie nouvelle sans doute pour lui, et sa figure mignonne, réduite encore par le froid, semblait tout abattue comme s'il eût compris la grandeur de cette scène. De temps en temps il se serrait contre celui qui le conduisait.

— Où ces hommes noirs emportent-ils maman ? disait-il. Je la reverrai, n'est-ce pas?

L'homme détourna tristement la tête. Sa paupière était humide. Une grosse larme brillait aussi dans les yeux de l'enfant qui devinait vaguement que quelque chose de terrible se passait ; mais il y avait cette remarque à faire que seul il était en grand deuil.

Donc l'homme qui l'accompagnait n'était pas parent de la morte.

Qui était-il alors pour occuper la place des chefs de la famille ?

C'est ce que se demandaient les passants étonnés.

Digitized by Google

— C'était sa bienfaitrice, disait l'un.

— C'est l'homme de confiance, disait l'autre.

Un troisième prétendait que c'était un vieux serviteur, ami de la maison.

Celui-ci ne se trompait qu'à moitié.

Et l'on pensait à autre chose.

Cet homme, cet enfant, nous les avons déjà reconnus. C'était l'enfant adoptif; c'était le père adoptif : Henri de Chambertuy et Vipar le forçat.

Si un doute fût resté dans notre esprit, il nous aurait suffi de voir Mme Pichot se rengorgeant au milieu de quelques commères qui formaient à elles seules la fin du cortége.

C'était pour toutes ces femmes, queue qui parle, pleure, rit et sanglotte à la fois à la suite des enterrements, chose incroyable, inouie que ce riche service pour une personne si malheureuse.

Mme Pichot s'était chargée de l'oraison funèbre.

Mais elle ne savait pas tout.

Plus heureux que Mme Pichot et ses commères de deuil pour la circonstance, nous savons qu'au moment où M. le Curé venait de fermer les yeux à la mère d'Henri, la libératrice de Faustine et de l'infortunée mère était entrée.

Digitized by Google

M. le curé et elle apprirent le nom et les titres de la défunte par Vipar qui ne crut pas devoir garder pour eux le secret qui lui avait été confié, persuadé que s'ils fussent arrivés à temps la mourante le leur aurait aussi confié. Mais la chose ne devait pas dépasser cette trinité. Vipar leur raconta aussi les malheurs et les souffrances de l'infortunée.

Alors un combat de générosité s'éleva entre le prêtre, la dame et Vipar. Chacun voulait recueillir l'orphelin.

La victoire resta à Vipar fort de la promesse faite à la mourante.

La dame, voyant aussi l'inutilité de ses instances pour faire accepter à Vipar une somme qu'il aurait considérée comme prix d'un salaire, voulut du moins avoir une part dans cette œuvre. Et ne pouvant rien faire pour l'enfant, ses pensées se tournèrent vers la mère.

Ses regards et ceux du prêtre se rencontrèrent, ils se devinèrent : il en résulta la cérémonie à laquelle nous venons d'assister.

Mme la comtesse de Chambertuy, née de Lovin, fut conduite à sa dernière demeure et enterrée parmi le peuple du Seigneur.

Digitized by Google

Vipar marqua la fosse d'une croix de bois blanc.

. . . . . .

. . . . . .

Dans la journée nous aurions pu voir maître Pichot attachant de nouveau le cartel qui trois jours auparavant se balançait à la même place.

— Encore une chambre à louer! murmura-t-il à part lui. Décidément le métier de portier tourne à celui de pendeur et de dépendeur.

Et la femme Pichot, comme un écho fidèle, répéta au fond de sa loge les paroles de son mari.

— Encore une chambre à louer!!!

Avec deux exclamations de plus. L'exagération est un des beaux côtés de la femme.

Et le soir, on n'entendit aucune plainte sortir de la chambre-grenier, et la lampe de Faustine ne veillait plus.

Deux vides s'étaient faits dans la maison. Deux misères y avaient langui, souffert, en étaient parties.

L'une était passée de son grabat dans l'éternité.

L'autre avait ouvert ses bras à la dégradation.

Digitized by Google

Digitized by Google

LIVRE III

UNE ACCUSATION CAPITALE

Digitized by Google

Digitized by Google

I

L'ENFANT ADOPTIF.

Quelques jours s'étaient écoulés. C'était l'après-midi. Dans la chambre qui avait appartenu à Faustine et où Vipar venait de s'installer, un jeune enfant de six ou huit ans était assis près de la table bolteuse que nous connaissons, la tête dans sa main droite, la main gauche posée sur quelque chose qu'il avait l'air d'examiner très attentivement.

Quelque curiosité de son âge sans doute.

Il y avait en effet des images, mais des images qui entouraient des lettres et rappelaient l'art fameux de Nicolas Flamel. En examinant attentivement les couleurs, on comprenait que le dessin ne jouait pas ici le

Digitized by Google

premier rôle, que l'art y était tout accessoire et que même on n'y avait eu recours que pour le faire servir à un autre usage.

C'était un alphabet que l'enfant avait sous les yeux, et les enluminures qui adornaient les lettres n'avaient d'autre but que de les lui faire apprendre. Moyen mécanique.

Pour l'enfant, ces bonshommes, ces arbres, ces fruits, ces instruments, ces animaux de toute sorte, et tout cet attirail de choses et d'êtres groupés là dans une confusion apparente, et qui n'en avaient pas moins leur raison d'existence et leur classification, tout cela était la chose importante.

Pour l'observateur, c'était le vase dont parle Silvio : les bords en sont doux et parfumés ; le fond en est amertume.

La science c'est ce divin secret dont une pomme est dépositaire. Il faut engager à y mettre la dent. Le fiel en jaillit ; mais cette absinthe a quelque chose d'appétissant qui fait que lorsqu'on en a goûté on en devient insatiable.

Il faut parler aux yeux de l'enfant pour arriver à son intelligence, et pour cela rechercher tout ce qui le frappe de prime-abord dans la nature.

Digitized by Google

La couleur et les sons se présentent. Les parfums n'ont pas encore pour lui de signification assez caractéristique : le sens de l'odorat n'est pas développé au point voulu. Le langage de la fleur suppose une exquise délicatesse de sentiment. L'enfant n'a que l'instinct. Il faut que le goût se produise.

L'enfant c'est l'être naturel. Il touche au sauvage. Le sauvage c'est l'art dans son enfance ou plutôt à son origine, puisqu'il est l'homme primitif.

Or, le sauvage est symbolique.

De plus, cela apprend à l'enfant à comparer, car après avoir établi que tels objets correspondent à telles lettres, il doit se faire une idée de la différence des objets de même qu'il est obligé de distinguer entre les lettres.

Telle est la science alphabétique. Et c'est ce qui donne un degré de plus à l'intelligence de l'enfant, c'est ce qui lui fait connaître en étudiant.

Ce degré constitue sa supériorité sur le sauvage; premier échelon de la civilisation, ligne de démarcation entre les enfants du progrès et ceux de la barbarie. Aurore succédant à la nuit.

Notre enfant s'était probablement aussi laissé séduire et il examinait de préférence les images.

Digitized by Google

De temps à autre sa main droite abandonnait sa tête qui se baissait pour examiner le livre de plus près, et elle saisissait aussi le livre comme si elle eût voulu donner plus de vie à ces objets, animer davantage ces couleurs. Et lorsque l'enfant avait reconnu l'impossibilité de féconder de son souffle et de son geste ces muets personnages n'offrant à ses doigts aucune forme palpable, alors il relevait la tête en lâchant sa respiration, et on pouvait le considérer à l'aise, car c'était le moment qu'il prenait pour sa réflexion, réflexion calme, paisible, interrompue d'aucune parole, comme si l'enfant se fût soumis et qu'il eût compris instinctivement la fiction.

A première vue, cette petite tête ne paraissait rien à moins de dire qu'elle était insignifiante. Deux petits angles saillants; un teint hâlé, non par les ardeurs du plein air, mais par l'absence d'atmosphère nécessaire à l'alimentation des parties vives; quelque chose d'étiolé, de maladif, de terreux, presque de livide ; une fleur privée de rosée et de brise. De longs cheveux châtain-noir achevaient d'avaler la figurine dont la peau d'une blancheur jaunâtre avait pris un reflet huileux à force de maigreur. Ses bras desséchés avaient juste la force de soutenir la main si fluette, si déprimée, qu'elle fût.

Digitized by Google

C'était une de ces frêles créatures auprès desquelles on passe bien souvent sans y faire la moindre attention, et qui pourtant sont quelquefois les rejetons de bien des générations de souffrance, de douleur, de honte et de misère. Bourgeons desséchés sur leurs tiges; fœtus qui ont juste pris dans le sein de leurs mères assez de force pour venir au monde, et qu'emporte le premier souffle de l'ouragan sans avoir eu le temps de demander à la nature et aux hommes ce qu'ils leur ont fait pour avoir été si marâtres à leur égard.

Ces figures-là paraissent tellement habituées à la douleur qu'on les dirait coulées dans son moule et qu'on ne croirait plus qu'elles souffrent. La peau ne peut se plisser tant elle est tendue. Elles sont réduites à une si simple expression, la physionomie est devenue si indifférente, si terne, si blême, si froide, si insignificative, qu'on serait tenté de se demander si elle a été faite pour servir d'image à une âme, ou si l'âme qui était destinée à s'y refléter, n'a pas refusé de passer dans ces chétifs corps.

L'enfant que nous avons sous les yeux n'était pas autre: et s'il faut, la face était plus parcheminée, plus plate qu'aucune autre.

Mais nous qui ne sommes pas indifférent, insensi-

Digitized by Google

ble à cette misère héréditaire, si nous voulons le supposer ainsi, pour pousser l'exagération jusque dans ses derniers retranchements, parce que nous sommes de ceux, — et il y en a plus de ceux-là que des autres, — de ceux qui aiment à la trouver sous leurs pas, la recherchent pour lui tendre la main, non pas parce que nous avons souffert nous aussi, mais parce que nous sentons en nous l'instinct que tout homme doit y sentir et qu'il y sent en effet toutes les fois qu'il se trouve en présence d'une misère réelle, et non d'une exploitation ou d'une parodie de la misère; hé bien nous nous arrêterons pour l'examiner d'abord, afin de bien nous convaincre que celle-ci n'est pas de celles qu'un père, qu'une mère ont maudite en leur donnant le jour, et dressées à l'argot et au crime pour satisfaire les plus bas instincts et revivre dignement dans leur postérité. Triste et déplorable contrefaçon de la misère, capable de la créer si elle n'existait pas, trafic du hideux et de l'ignoble jeté à la face des philantrophes communistes comme un démenti à leurs théories misérables. D'où nous devons conclure que la misère n'est pas si misérable puisqu'elle trouve des industriels.

Nous nous arrêterons aussi pour lui faire la charité.

Digitized by Google

Quel est celui à qui on ne fait pas la charité? C'est du grand au moyen, du moyen au petit, du petit au plus petit et de celui-ci au dernier de tous.

Cet enfant ne mendie pas, nous n'aurons pas à lui tendre notre bourse. Il est vêtu simplement, mais propret, et ses habits sont neufs. Mais nous aurons à étudier ici les ravages de la misère réelle, vraie, la misère qui fait saigner le cœur après avoir endolori les membres, engourdi l'estomac, tué l'existence.

L'existence tenait encore bon ici, et pourtant cette petite tête avait bien souffert, assez souffert pour que la vie y fut annihilée.

Cet œil noir velouté dont la grandeur ressortait sous la dépression du pourtour orbitaire déjà terni avait une pensivité hâtive; ce front taillé par le ciseau mordant du malheur avait la finesse des lignes du crâne et le développement d'une petite-forte-tête. Pourquoi enlever à l'enfance son exiguité malgré sa précocité?

En relevant la tête de dessus son alphabet, un rayon de lumière glissa sur ce front, parcelle de la divinité brillant là comme une étoile au fond d'un cloaque, y brillant malgré les fanges de la terre, et cela suffit pour que le poète s'y arrête. L'homme vulgaire ne sait pas découvrir Dieu en bas aussi bien qu'en haut.

Digitized by Google

Et le poète s'y arrêtera, non pas pour blasphémer contre la société et la décourager dans sa marche d'amélioration et de progrès, mais au contraire pour l'aider à persévérer dans la voie de la fraternité et de la charité.

Et pour cela il n'est point nécessaire d'en faire un dogme prêché du haut d'une barricade, appuyé de coups de canon.

Le dogme s'impose, il n'est pas facultatif. Sans être hors de la portée de la raison, il échappe à son autorité comme lui étant supérieur, et cette supériorité lui vient de son contact et de son enseignement divins.

La fraternité est un fait, un principe humain, essentiellement dépendant de notre action, et par conséquent de notre liberté, rentrant tout-à-fait dans l'ordre moral d'où découlent ses différents degrés, tandis que la croyance doit être une, invariable. Elle est ou elle n'est pas.

C'est le cas de la loi. Nous ne sommes pas libres non plus de la remplacer. Nous sommes tout au plus libres de ne lui pas obéir; avec cette différence que le dogme a l'immutabilité des choses divines et qu'il n'est pas plus en notre pouvoir de le modifier, qu'il ne sera en notre pouvoir de détrôner Dieu comme telle ou telle dynastie sous prétexte qu'il est usé.

Digitized by Google

La fraternité est un fait de sensibilité, affectif. Le dogme un fait de l'esprit, rationnel, qu'il est libre de repousser sans doute, mais qu'il ne dépend pas de lui de changer, d'augmenter ou de diminuer. Limitez la fraternité et vous tuez la liberté, par conséquent le mérite.

Or, de même que cette inégalité des positions sociales qui vous blesse n'est que le résultat de la liberté humaine, dans la sphère de son activité, de même cette misère qui vous tend la main et soulève votre cœur, découle de cette même liberté dans l'échange des rapports en dehors du droit strict. Le droit strict empêche l'injustice, prévoit l'iniquité, garantit à chacun sa part d'action libre, répartit équitablement les charges et les fonctions, mais il ne peut arrêter l'essor de l'intelligence ni de l'activité individuelles pour les soumettre à un niveau commun et humanitariste. Il peut moins encore commander à la charité.

Que les gouvernements usent de leur privilége de collectivité et de généralité pour prévenir les abus, améliorer les positions inférieures en proportionnant le salaire du travail à la production et aux nécessités de la vie, en frappant les monopoles qui sont l'usur-

Digitized by Google

pation du particulier sur le général, et le mauvais vouloir des spéculateurs, c'est leur droit. C'est même leur devoir. Mais qu'ils substituent leur action à l'action personnelle au point de la faire disparaître dans le jeu de la machine et de la régler comme un ressort qu'on remplace par un autre ressort lorsqu'il est usé, ce n'est pas ainsi que nous comprenons la fonction du pouvoir, ce n'est pas ainsi que nous entendons la liberté individuelle, liberté sacrée, car il est une chose que nous plaçons au-dessus du bien-être et du bonheur c'est la liberté de nous ruiner et d'être misérables, si tel est notre bon plaisir.

L'enfant était dans l'attitude qui fait croire à la réflexion. Ses petites mains n'avaient pas quitté la table ; elles tenaient toujours l'alphabet. Son buste avait une position verticale qui ne variait pas. Toute sa physionomie était dans son œil.

A quoi songeait-il ? Sans doute à cette troupe d'images qui se croisaient dans son esprit comme les couleurs d'un prisme. Tout est surface chez l'enfant, miroir et par conséquent éblouissement.

Celui-ci subissait malgré lui les charmes du pinceau.

La première chose qui s'éveille en nous, ce sont les

Digitized by Google

sens. Voilà pourquoi on y a recours pour parler à l'intelligence de l'enfant. Les lettres noyées dans la fantasmagorie des couleurs lui paraissent comme les inscriptions de l'artifice, d'abord confuses, troublées par la fumée et les mille feux qui pétillent aux regards éblouis jusqu'au moment où elles finissent par se dégager clairement, distinctement, si aucun vent contraire ne s'y oppose.

Les vents contraires de l'intelligence, ce sont les distractions.

Peut-être songeait-il à autre chose.

A quoi pouvait songer cette mignonne tête, grain de sable perdu dans l'océan de la pensée humaine?

Il ne nous est pas permis de pénétrer les secrets des enfants. Il est des choses qu'ils ne nous confient pas; d'autres fugitives qui ne font qu'effleurer de leurs ailes leur imagination à l'état d'ébauche. Il est enfin de ces natures précoces qui nous étonnent et il nous vient alors à l'idée qu'elles ne sont pas destinées à ce monde.

A quoi songeait celui-ci, Dieu seul le savait, car personne n'aurait pu deviner le sens de sa réflexion. Son œil, tout-à-l'heure brillant, était devenu obscur,

Digitized by Google

voilé. La lumière y décroissait comme si la nuit se faisait peu à peu en lui, comme s'il y eût un petit abîme. Mais un léger bruit se fit derrière lui. Une main avait effleuré sa chevelure.

Soit absorption, soit défaut de sensibilité, l'enfant se retourna sans tressaillir. Il se trouva en face d'une jeune fille de notre connaissance dont nous étions loin de soupçonner la venue en ces lieux et qui fut plus étonnée que l'enfant.

Rien n'était changé dans la chambre; elle retrouvait tout à la même place. Elle avisa seulement dans un coin la petite malle de Vipar. D'où la jeune fille conclut qu'il y avait un locataire.

— Que fais-tu là, petit? dit-elle à l'enfant d'une voix extrêmement douce.

— J'étudie.

— Si jeune; quel âge as-tu?

— Sept ans.

— Et tu es seul?

— A présent.

— Sais-tu ta leçon?

— Pas encore.

L'interlocutrice regarda le livre et reconnut un alphabet.

Digitized by Google

— Tu as là un joli livre, qui te l'a donné ?

— Papa.

— Ah ! tu as un papa. Où est-il ?

— Je ne sais pas.

— Et comment s'appelle-t-il, ton papa ?

L'enfant hésita, chercha, mais en vain.

— Je ne sais pas.

Il n'avait entendu le nom de Vipar que comme on entend un souffle.

La jeune fille prit cette dernière réponse pour une ingénuité et se contenta de sourire.

— Depuis quand est-tu ici ?

— Depuis que maman est morte.

— Et qui était ta mère.

— Celle d'à côté que vous êtes venue voir, vous ne vous en souvenez plus. Je vous ai bien reconnue moi.

La jeune fille pâlit et tressaillit, regarda l'enfant plus attentivement, et faisant tous ses efforts pour calmer son émotion.

— Quand est-ce qu'elle est morte ?

— Deux jours après que vous êtes venue la voir.

— Pauvre enfant ! Mais est-ce que ton père n'était pas mort ?

Digitized by Google

— Si, mademoiselle, mais j'en ai un autre à présent.

— Il reste donc ici, ce monsieur ?

— Oui, mademoiselle.

La jeune fille fut intriguée.

— Et que fait-il ton père ?

— Il travaille.

— Ah ! il travaille. Il n'est donc pas riche ?

— Je n'en sais rien, moi, mais je ne crois pas, à ce que j'ai entendu dire à maman.

La jeune fille resta pensive un moment. Puis tout-à-coup :

— Veux-tu venir avec moi, petit ?

L'enfant la regarda avec curiosité.

— Rien ne te manquera ; tu seras bien heureux. Tu auras une grande chambre, des joujoux, un sabre, un fusil ; de belles images, plus belles que celles-ci ; puis tu iras à l'école, si tu veux, tu parais avoir le goût du travail. Je te donnerai de jolis habits, plus jolis que ceux que tu portes. Nous irons à la promenade tous les jours. Tu n'auras plus froid, j'aurai bien soin de toi, tu en as besoin, pauvre petit. Puis lorsqu'il fera chaud nous irons à la campagne. Et je t'aimerai beaucoup. Ce n'est pas ma faute, vois-tu,

Digitized by Google

si j'ai laissé mourir ta mère ainsi. N'a-t-elle au moins manqué de rien? J'avais chargé le portier et la portière de me remplacer. Ils avaient tout ce qu'il fallait pour cela. Je la regrette beaucoup, ta mère, mais j'ai été obligée de m'absenter. As-tu revu la dame qui venait la voir?

Toutes ces questions s'étaient tellement pressées sur les lèvres de la jeune fille que l'enfant n'avait eu le loisir de répondre à aucune ; il était comme étourdi par ce déluge de paroles. Il regardait toujours la jeune fille, mais maintenant avec étonnement.

— Hé bien, tu ne me réponds pas, petit?

Elle lui répéta sa question :

— Veux-tu venir avec moi ?

— Non, dit l'enfant.

— Tu l'aimes donc bien celui qui te sert de père. Il n'y a pourtant que quelques jours que tu es avec lui, et tu ne seras jamais aussi bien qu'avec moi. Allons. Et si tu crains de me suivre, je lui demanderai l'autorisation, à ton père. Il le voudra.

— Moi je ne voudrai pas, parce que maman m'a donné à lui, et je veux obéir à maman.

— Tu es un méchant, dit-elle en se penchant vers le front de l'enfant pour y déposer un baiser. Alors, adieu.

Digitized by Google

Et la jeune fille se dirigea résolûment vers le lit, en souleva le matelas, plongea la main dans la paillasse, la remua quelque temps, et en retira un paquet de papiers qui était défait, l'attacha soigneusement, s'approcha de l'enfant, renouvela sa question, et en ayant obtenu la même réponse négative, elle l'embrassa de nouveau et partit.

L'enfant était revenu à sa lecture.

Digitized by Google

II

CE QUI AVAIT RAMENÉ FAUSTINE.

Faustine, nous l'avons vu, avait suivi son amie.

Maintenant que par le récit du portier Pichot nous avons appris ce que c'était que cette jeune fille, nous pourrions nous étonner de sa résolution subite et imprévue.

Faustine avait reçu d'excellents principes, avait mené une conduite régulière du vivant de sa mère, et depuis que celle-ci était morte, on n'avait rien eu à reprocher à la jeune fille.

Comment l'expliquer surtout après la visite de la dame charitable, le secours inattendu qu'elle avait reçu du ciel par ce canal, la bonne œuvre à laquelle elle se

Digitized by Google

trouvait associée, nouvel aliment pour sa vie, aliment aussi pour son cœur, car cette pauvre malade lui avait rappelé sa mère à ses derniers moments. Bonnes inspirations, conseils, protection, sympathie, bienveillance, remords, tous les moyens que peut employer la vertu pour séduire les natures les plus dépravées, avaient été mis en jeu. Et lorsque la nature est bonne, la chose devient problématique.

C'était le cas de Faustine.

Faustine luttant contre sa destinée nous eût paru à plaindre sans être excusable : mais Faustine secourue providentiellement et pouvant secourir quelqu'un de plus malheureux qu'elle, chose précieuse, car on n'est réellement malheureux que parce qu'on voit à côté de soi des créatures plus heureuses et rien ne nous console tant de notre misère que la détresse d'autrui, — c'était l'incompréhensible.

Voilà où la raison se perd à vouloir résoudre le cœur humain comme un problème, à mesurer ses passions à l'aune du raisonnement, à y trouver juste assez de douleur pour légitimer le vice, et assez de repentir pour ne pas répudier la vertu, et où, après avoir renoncé à découvrir dans l'être un motif suffisant pour pallier ses

Digitized by Google

égarements, elle en rejette la faute sur la société au milieu de laquelle il vit.

Il nous serait facile sans doute, à nous aussi, usant de la liberté de la couleur et lâchant les rênes à notre imagination, de faire éclore juste à point de notre cerveau pour le plus grand bien de notre roman, un type à notre fantaisie, idéal de la vertu-vice, — le contraire de la fable, — composé de neige et de fange, d'or et de cuivre, de soie et de haillons, fleur exquise au milieu d'un fumier fétide, Vénus quelconque vêtue de la pudeur de l'effronterie, ange descendu exprès du ciel pour corrompre la terre et mêler les joies de l'âme aux turpitudes de la matière, amalgame d'anacréontisme et de platonisme, association étrange, ignoble et brutale de la bonté, de la beauté, de la fraîcheur, de la grâce, de la chasteté, avec la hideur, le délabrement, l'épuisement, l'immoralité, l'abétissement et la crapule, couronnée de l'auréole de la vertu et des vapeurs de l'orgie.

Mais nous ne voulons pas de cette philanthropie qui réclame au nom de la liberté, et a la prétention de tout ramener à la vertu, même le vice; — le vice veut aussi sa liberté, car c'est ce qui le distingue, et il ne se soucie pas d'être confondu avec la vertu; —

Digitized by Google

qui réclame au nom de l'égalité, sans faire attention que l'égalité qu'elle rêve, et elle la rêve entière, est l'antipode de cette liberté; qui réclame aussi au nom de la fraternité, et ne réfléchit pas que le sentiment ne s'impose pas plus que l'intelligence, et que Caïn fera toujours mentir cette fraternité.

La fraternité est aussi inséparable de la liberté que l'égalité, et la liberté dans la fraternité, c'est le droit de ressembler à Caïn aussi bien qu'à Abel.

Tuez le vice, philanthrophes, vous tuez aussi la vertu. Cela prouve que vous êtes des amis de l'humanité, mais non des philosophes.

L'aigle planant au-dessus de la fourmi fait mentir votre égalité.

Tous les tyrans de la terre, sans en excepter Robespierre, le plus grand de tous, font mentir votre liberté.

Nous ne croyons pas à votre philanthropie parce qu'elle a la prétention d'ériger une religion nouvelle sur les épaves de l'ancienne.

Vous n'osez pas encore avouer que le Christ est trop vieux, mais dites-nous donc ce que vous acceptez du Christ.

La doctrine ?

Digitized by Google

Vous ne croyez ni aux mystères ni aux miracles.

La morale ?

Nous vous avons vus à l'œuvre, et nous connaissons votre fraternité.

Le culte?

Il y a longtemps que vous l'avez biffé de votre programme.

O philanthropie, tu vis de contemplations et d'extases. La chétive et rampante pratique n'est point à ta taille. C'est un Christ à ta façon qu'il te faut; un Christ coiffé d'un bonnet rouge, comme Louis XVI à la barre de la Convention, armé d'une lance, non, la philanthropie a horreur du sang, et la rougeur de ses mains et de son visage est un excès de pudeur et d'amour; un Christ à clubs et à banquets; un Christ conspirant contre César et fraternisant avec la démocratique et sociale, à la façon d'Eugène Sue, le grand doctrinaire de la plume; un Christ venant à nouveau révolutionner le monde; un Christ philosophe dont on puisse diviser les enseignements pour n'en prendre que ce qui convient aux théories de chacun, absolument comme on se divisait autrefois le polythéisme, chacun choisissant le dieu qui convenait le plus à sa vertu ou à son vice favori; un Christ, père du rationalisme, du

Digitized by Google

protestantisme, du fantaisisme, etc., etc., de telle sorte que si le Fils de Dieu s'avisait aujourd'hui de revenir sur terre, on ne le reconnaîtrait plus à cet habit d'arlequin, et, comme autrefois, sa robe serait jetée au sort, si on se donnait le temps d'attendre l'opération pour consommer le partage.

La grande question est de savoir si on ne le mettrait pas à mort.

Pour nous ce n'en est pas une. C'est un simple coup-d'œil sur l'histoire des temps et des évènements. Quelqu'un, ceci n'est point gratuit, nous faisait la concession qu'on se contenterait de le déporter. Notre avis est qu'on le guillotinerait.

Nous paraissons bien loin de Faustine, et pourtant nous n'avons pas quitté le cœur humain.

Le cœur humain, disions-nous, est un abîme, et cela malgré notre prétention à connaître le monde.

Voulez-vous supprimer les abus du monde, il faut, avant tout, supprimer le cœur humain.

Plus de prolétariat. Soit! Supprimons la paresse.

Plus d'enfants de la nuit. Soit! Supprimons le libertinage.

Plus de misère. Soit! Supprimons l'ambition et le luxe.

Digitized by Google

Dans laquelle de ces catégories rangerons-nous Faustine? Dans la dernière.

Faustine aimait le luxe.

Les mauvais conseils avaient fait le reste.

Nous n'avons pas tout dit: Faustine avait négligé depuis la mort de sa mère ses devoirs religieux. Peu à peu elle s'était faite à l'idée de devenir la compagne de son amie. Fausse amitié qui n'a ni règle, ni base, à laquelle nous voulons complaire en dépit de tout, fût-ce à notre détriment, alliage impur où le dévouement et l'intérêt se confondent.

Un dernier trait. Faustine avait été complétement éblouie par le faste de son amie. Et en cela Hortense avait admirablement manœuvré. Tout avait été on ne peut mieux préparé. Tout avait été aussi bien disposé pour agir promptement, de manière à ce que les remords arrivassent trop tard s'ils arrivaient. Hortense daignait faire cet honneur à Faustine.

Faustine fut transformée en un moment. Ses habits de toile coulèrent à ses pieds, et elle se vit tout-à-coup, et sans avoir rien fait pour cela, magnifiquement vêtue. Ce qui nous explique pourquoi et comment la fortune ne fait que passer dans ces mains prodigues, véritables tonneaux des Danaïdes, comme si elles

Digitized by Google

n'étaient pas dignes de la conserver, et que l'aveugle déesse voulût leur en donner l'avant-goût un seul jour.

Elle se trouva aussi au milieu d'appartements somptueux comme en un rêve féérique, entre cour et jardin, dans un quartier comme il faut.

Tout cela s'était fait tellement à la hâte que Faustine avait oublié des papiers de famille que sa mère lui avait bien recommandé de conserver comme le seul héritage qu'elle eût à lui laisser.

Faustine, à la mort de sa mère, tout entière à sa douleur, ne songea point aux papiers; mais lorsqu'elle fût devenue plus calme, et que les larmes ne montèrent plus à ses yeux que comme une douce tristesse, elle eut la curiosité, l'idée de parcourir cet héritage, puisqu'il était bien à elle, et elle y trouva l'histoire de l'infortunée Rose.

Ce furent de nouvelles larmes; et Faustine jura sur ces derniers restes de la meilleure des mères de rester toujours fidèle à la vertu. C'était une véritable fortune pour elle. Tous les jours elle les consultait et y puisait de nouvelles forces contre sa douleur. D'abord elle les plaça sous son traversin pour les avoir plus près d'elle. Il lui semblait ainsi que sa mère ne l'avait pas quittée.

Digitized by Google

Puis elle les mit dans la paillasse craignant de les oublier, si bien que plusieurs jours se passèrent depuis qu'elle avait quitté la maison de la rue de la Hache, sans qu'elle songeât à ses papiers. Absorbée par sa nouvelle position, elle les avait complétement perdus de vue.

Elle y pensa pourtant et ne put résister au remords. Mais comment faire pour reparaître aux yeux de Pichot et de sa femme ?

Tout en réfléchissant elle revêtit ses anciens habits, et lorsqu'elle s'aperçut de sa transformation elle éprouva un profond serrement de cœur. Mais une glace lui renvoya son image, et elle se trouva parfaitement ridicule dans cet accoutrement. Il est probable qu'elle eût renoncé à son dessein, si la pensée d'avoir des nouvelles de la malade qu'elle avait abandonnée ne fût venue l'encourager

Elle sortit donc en se faisant petite comme une servante et rougissant à chaque instant de rencontrer quelqu'un qui l'aurait vue dans ses riches habits et la reconnaîtrait sous ce nouveau costume.

Elle arriva ainsi à la loge du n° ..., ne vit personne n'osa pas s'arrêter, glissa comme une couleuvre, monta les marches de l'escalier deux par deux et arriva dans

Digitized by Google

sa chambre qu'elle trouva entrebaillée, et où elle entra sans bruit.

Nous avons vu ce qu'elle y avait fait et comment elle y avait trouvé le remords sous la forme d'un enfant.

Mais Faustine lancée sur cette voie n'était pas femme à s'arrêter et à reculer. Elle avait donc descendu l'escalier comme elle l'avait monté, plus vite si c'était possible.

La porte était toujours entr'ouverte. Le portier tirait l'aiguille, la portière était absente. Elle sortit aussi sans être vue.

Un moment après, le portier releva la tête et l'allongea dans la direction de la porte, croyant avoir entendu un léger bruit, mais il ne vit personne.

Digitized by Google

III

L'ÉDUCATION DE LA MISÈRE.

— Bonsoir, Henri.

— Bonsoir papa.

L'enfant sauta au cou de Vipar.

— Avez-vous bien travaillé, mon enfant? Voyons, venez me dire votre leçon.

Et Vipar s'assit sur l'unique chaise de la chambre, prit l'enfant par la main, l'attira doucement à lui et le plaça de manière à pouvoir suivre sa lecture.

L'enfant avait docilement pris son livre, et debout entre les jambes de Vipar il parcourut l'une après l'autre toutes les lettres de l'alphabet et les nomma toutes sans se tromper une seule fois.

Digitized by Google

— Ce n'est pas si mal pour une première leçon, lui dit Vipar. Je vois que vous avez bien étudié, mon enfant. Continuez ainsi, et dimanche nous irons au théâtre de polichinelle.

L'enfant ouvrit de grands yeux.

— Qu'est-ce que c'est que polichinelle ?

Cette question étourdit Vipar ; tous les enfants connaissent polichinelle. Henri n'était pas un enfant ordinaire.

— C'est une poupée qui a un gros nez, deux bosses, un chapeau de garde champêtre, qui bat sa femme et bavarde comme un perroquet.

Vipar avait fait cette description gravement.

— Je n'avais jamais entendu dire à maman que les poupées parlassent et marchassent.

— C'est-à-dire qu'on le fait parler et marcher.

— Mais il n'y a que les petites filles qui s'amusent à la poupée.

— Celle-ci n'est pas une poupée comme une autre. C'est un personnage que tout le monde va voir, même les grandes personnes. Il y en a plus de grandes que de petites, et elles passent souvent des heures entières à écouter les farces de polichinelle. On le trouve amusant.

Digitized by Google

— Et cela coûte-t-il cher de voir polichinelle ?

— Rien.

— Mais alors comment fait-il pour vivre ?

— Ne vous en mettez pas en peine. Polichinelle ne fait rien pour rien. Il est exprès pour attirer les passants devant sa baraque, car il a une baraque en forme de tribune où il pérore, et s'il pérore bien, il engage les gens qui l'ont entendu à aller voir la représentation qui se donne derrière lui. Et cette représentation nous irons la voir, si vous le désirez.

— Cela doit être drôle, une poupée qui parle et qui bat sa femme, dit l'enfant avec préoccupation, mais je préfèrerais autre chose si j'avais à choisir.

— Et quoi ?

— Un cahier pour écrire.

Vipar tira de sous sa blouse un rouleau de papier gris qu'il donna à l'enfant.

L'enfant le développa et poussa un cri de surprise et de joie aussi sans doute, car si nous avions mis la main sur son petit cœur, nous l'aurions senti battre comme s'il remplissait toute sa poitrine.

Et il n'était pas plus tôt revenu de son étonnement que Vipar lui présentait un porte-plume avec une écritoire.

Digitized by Google

L'enfant fut aux anges, et son admiration se partagea entre ces trois objets qui n'en formaient déjà qu'un pour lui, qu'il avait tant désirés et que sa mère lui avait promis, s'il était bien sage.

Son premier mouvement fut de courir à la table, d'y placer le cahier, d'en lever la couverture bleue, d'ouvrir l'écritoire, d'y tremper la plume. Et il se préparait à faire son premier essai lorsque la voix de Vipar l'arrêta.

— C'est assez travaillé pour aujourd'hui, mon ami. C'est l'heure de souper. Vous devez avoir faim et être bien fatigué. Vous êtes-vous beaucoup ennuyé tout seul ?

— J'ai eu une visite.

— Une visite ! fit Vipar étonné.

— Oui, une grande demoiselle est venue me voir.

— Et comment était-elle cette demoiselle ?

L'enfant pensa un moment.

— Grande et jolie, dit-il.

— Grande et jolie répéta Vipar ; et elle ne vous a pas dit son nom.

— Non. Mais je l'ai reconnue, c'était notre voisine, elle apportait de la tisane à maman.

Et l'enfant eut un accent plaintif et un soupir.

Digitized by Google

— Faustine ! murmura Vipar avec un tremblement qui échappa à l'enfant.

— Oui, Faustine, pour qui maman m'a aussi recommandé de prier.

— Et que voulait-elle, cette demoiselle ?

— M'emmener avec elle.

Ce fut au tour de Vipar de songer.

— Que lui avez-vous répondu ?

— Que je ne voulais pas.

Vipar eut une émotion qui faillit l'étouffer.

Et avec une lenteur dans la voix qui indiquait que sa parole avait besoin de redevenir maîtresse d'elle :

— Elle venait donc vous chercher ?

— Elle ne me l'a pas dit. Elle s'est approchée du lit et y a pris quelque chose.

Vipar tomba dans une profonde méditation dont il ne sortit qu'en voyant l'enfant le regarder avec un étonnement mêlé d'anxiété. Il fit un brusque mouvement comme pour mettre un terme à sa rêverie, se leva, se dirigea vers le placard où Faustine tenait ses affaires, l'ouvrit, en tira une bouteille, du pain et un morceau de viande, reste du dîner, approcha la chaise

Digitized by Google

de la table, y fit asseoir l'enfant, lui servit à manger et mangea aussi, mais debout, sur le pouce.

Le repas fut court, silencieux. Lorsque l'enfant eut achevé, Vipar lui demanda s'il avait mangé de bon appétit ; l'enfant répondit affirmativement ; et s'il était content d'être avec lui.

— Oh ! oui, fit l'enfant avec une véritable joie qui inonda le cœur du forçat.

Le reste de la soirée passa vite. Vipar avait besoin de se lever de bonne heure pour son état qui, nous l'avons dit, ne valait pas grand chose.

Les personnes qui avaient jusque-là acheté l'eau, pouvaient maintenant se la procurer elles-mêmes, grâce à l'établissement du Château-d'Eau qui fournissait l'eau à toute la ville, et à la proximité des fontaines dont un grand nombre existaient déjà. Chaque rue, chaque place, en possède une aujourd'hui, de sorte que le porteur d'eau a complètement disparu des mœurs toulousaines. Il est même question de donner l'eau à domicile par le moyen d'un ou de plusieurs robinets établis selon la quantité voulue, moyennant un droit proportionnel. Impôt facultatif qui serait préférable à ceux dont on grève obligatoirement certaines denrées

Digitized by Google

premières. On servirait l'eau aux particuliers comme on leur fournit la lumière. Véritable progrès.

A l'époque dont nous parlons, certaines personnes, soit à cause de l'éloignement des fontaines, soit force de l'habitude, soit qu'elles fussent obligées de se servir elles-mêmes, se faisaient encore porter l'eau. Mais la fonction allait de jour en jour en désuétude, et lorsque Vipar avait fini sa tournée le matin, s'il n'avait pas eu quelques courses à faire, sa journée n'eût pas été complète.

Depuis qu'il faisait l'état il gagnait, journée moyenne, un franc cinquante. Il en était content, cela valait trois francs d'aujourd'hui. C'était toute la fortune de Vipar, et il devait y en avoir pour deux. Le reste de ses économies était passé à son loyer et à nipper le petit.

Le budget de Vipar fut bientôt dressé. En prenant pour base d'opération la moyenne que nous venons d'établir, cela donnait un chiffre de 540 francs l'an, dont à déduire une certaine somme pour les jours de fête et les dimanches que Vipar ne faisait pas en entier : soit 40 francs, ce qui réduisait la somme à 500 francs. Là-dessus il y avait à payer le loyer, 100 francs, les droits de portier 5 francs. Restait

Digitized by Google

395 francs, dont il fallait vivre et s'entretenir, entretenir et faire vivre le petit à raison de 1 fr. 09 cent. Si cela ne suffisait pas il reprendrait le métier de vanneur.

Cette soirée fut passée, comme celles qui l'avaient précédée, à causer avec l'enfant sur les choses que Vipar croyait devoir l'intéresser davantage. Il avait remarqué l'enthousiasme d'Henri pour son alphabet ; il lui en expliquait les gravures. Il l'entretenait de la première communion, du catéchisme dont il allait commencer les leçons. Ce soir-là on parla de plus de l'écriture, et il tarda à l'enfant d'être au lendemain pour que son père lui marquât un modèle.

L'enfant avait des réponses qui n'étonnaient pas Vipar. Il savait que le malheur rend précoce, et Henri était mûri par le malheur.

Le moment du coucher arriva. L'enfant fit sa prière, n'oublia point sa mère, son père, son petit frère, la dame charitable, Faustine, ni son père adoptif. Il souhaita le bonsoir à son papa en lui sautant au cou.

Vipar le prit et le plaça dans son lit avec une précaution de mère. Et il se disposait lui-même à se coucher lorsqu'il sentit quelque chose sous son pied. Il se baissa et releva un papier plié en quatre.

Digitized by Google

IV

UN SOUVENIR DU BAGNE.

Vipar ouvrit le papier avec une précipitation fiévreuse et s'approchant de la lumière, il lut :

26 décembre 1825.

A ma fille.

« J'ai le pressentiment que je ne vivrai pas longtemps.

« Il y a quelques années cela m'aurait poigné le cœur. Ma fille n'était pas d'âge à se passer de moi.

« Que votre volonté soit faite aujourd'hui, mon Dieu.

« La voilà capable de se conduire elle-même. J'ai fait

Digitized by Google

ce que j'ai pu pour lui donner une éducation chrétienne et la mettre à même de gagner son pain. Cela doit lui suffire.

« Qu'elle évite les mauvaises compagnies lorsque je ne serai plus là pour veiller sur elle.

« Ne l'abandonnez pas, Seigneur. Faites qu'elle marche toujours dans votre voie, qu'elle accomplisse ses devoirs d'honnête fille, qu'elle ne suive pas l'exemple de sa mère, et que ma douleur et mes remords lui soient un continuel et salutaire enseignement.

« Fatale ivresse des sens, c'est toi qui m'as perdue.

« Je ne voulais pas survivre à mon déshonneur. Mais je ne m'appartenais plus. Ce n'était rien de m'ôter la vie ; je n'avais pas le droit de tuer dans mon sein cette pauvre et tendre victime qui ne m'avait pas demandé de naître.

« N'ai-je pas été assez punie, assez torturée, assez malheureuse? Seize années de sacrifices, de larmes, de repentir, d'abnégation, de souffrances, de remords et de pénitence n'ont-elles pas réparé cette faute, cet entraînement d'un moment.

« Hélas! non, ce n'est point assez, car il souffre encore, lui, mon frère bien-aimé ! Et c'est pour moi qu'il souffre. Et sa souffrance est horrible, on dit que

Digitized by Google

ce ne sont plus des hommes. Il ne pense donc plus à moi. Il ne m'aime plus.

« Encore pour quatre ans! Mon Dieu, mon Dieu! Ne dois-je donc pas mourir; mon heure n'est-elle pas venue; et faut-il que mon expiation dure autant que son martyre.

« Pauvre frère! c'est moi qui devrais être à ta place, et je suis ton bourreau.

« S'il pouvait savoir quelle est cette main qui tous les mois lui envoie la petite somme destinée à adoucir sa misère, il ne me maudirait pas.

« Me maudire! c'est impossible. Il était si bon.

« Non, il vaut mieux qu'il l'ignore à jamais. Il la refuserait sans doute, et ma peine en serait plus affreuse.

« Que ne puis-je prendre sa chaîne. Cela devrait être, puisque la loi est juste. On me l'accorderait peut-être. Ne me permettrait-on que de partager sa misère et son désespoir, de l'aider lorsque ses forces l'abandonnent, lorsque le poids du boulet lui devient trop lourd. Cela ne se peut-il donc pas?

« Pauvre frère! sait-il au moins que je pense à lui? Cela le soulagerait; c'est si doux de penser à ceux que l'on aime. Mais il ne m'aime plus, moi, la cause de nos malheur et de sa dégradation.

Digitized by Google

« J'ai souvent l'idée de devenir criminelle comme lui, autant que lui. A quoi bon ? Il ne le saurait pas.

« Et Faustine ? Il faudrait abandonner ma fille.

« Ah ! si je pouvais le voir, ne fût-ce qu'une minute, une seconde ; baiser ses fers, me traîner à ses pieds, le suivre seulement de loin... Qu'il doit être changé, lui, si bon, si généreux, si aimant. Comment m'empêcher de me précipiter vers lui pour obtenir mon pardon ou mourir. Ses chaînes sont si lourdes. Elles le glacent l'hiver, l'été c'est du feu.

« Faustine, tu ne peux pas comprendre ce que j'ai souffert, tu ne le comprendras jamais. Fuis les hommes, ma fille, fuis-les !

27 décembre.

« Les hommes sont des méchants, des parjures et des traîtres.

« Ils arrivent à nous la bouche pleine de promesses pour nous charmer, de mensonges pour nous tromper, de flatteries pour nous corrompre.

« Séducteurs hypocrites ou effrontés selon le degré de vertu auquel ils ont affaire, tous moyens leur sont bons pour abuser de notre faiblesse. Ils se font grands, nobles, compatissants et mélancoliques, se

Digitized by Google

posant en victimes pour inspirer plus de pitié, se déchaînant contre leur espèce pour mieux faire exception, usant tous les ressorts du sentiment pour arriver à leur but, mais visant avant tout et de prime-abord à se donner pour des êtres à part, vertueux s'il le faut, de manière à ce qu'ils paraissent poussés par l'excès même de la passion; succombant à regret, mais succombant parce qu'ils ne peuvent faire autrement, et paraissant sacrifier autant que la pauvre victime qui leur livre son honneur et son bien.

« Je laisse de côté les audacieux. Ceux-là réussissent parce qu'on veut bien. La lutte n'est pas là. Là pas de véritable résistance, pas de remords, pas de saignement de cœur.

« Je parle de ceux que l'amour attriste ou désespère. Ma fille, défie-toi de la douleur et du désespoir d'un homme qui se dira amoureux de toi.

« C'est un autel qu'ils veulent, eux; des cœurs à part, comme il n'en existe pas, sachant vivre de dévouement et d'isolement. Le reste du monde ne leur est rien. Il faut donc que la femme se dégage, brise tous ses liens, et pour cela foule aux pieds tous ses devoirs.

« Mais l'honneur est là?

Digitized by Google

« Il faut qu'elle renonce à l'honneur.

« La famille?

« L'amour avant tout.

« Et Dieu ?

« Dieu nous a donné un cœur pour aimer. Ève a résisté tant qu'elle a pu. Ève a été vaincue. Quelle femme voudrait faire plus qu'Ève ? Tout ce que Dieu peut exiger de nous c'est que nous nous repentions comme elle. La chair est faible, les voluptés de l'amour sont irrésistibles.

« La volupté, ma fille, fuis la volupté. C'est un serpent qui distille son venin dans les veines. C'est un feu dévorant qui nous consume jusque dans la moëlle des os. C'est un sommeil plus mortel que les ombres du trépas.

« Cette voix qui murmure à nos oreilles des paroles pleines de douceur et d'amour, c'est une harmonie plus perfide que la voix des sirènes.

« Ces parfums qui nous enivrent dans des souffles embaumés et caressants donnent la mort.

« Ce fruit doré dont notre œil est ébloui, c'est une saveur perfide ; passe loin de lui, ma fille, ne le regarde pas. Ton oreille se fermerait peu à peu aux bons conseils de ta mère, à la voix de Dieu, ta vue

Digitized by Google

se troublerait et se remplirait d'un fluide empoisonné ; ta main s'allongerait pour le cueillir, comme l'oiseau descend tout palpitant vers le point de feu qui l'attire pour le dévorer. Frémissante, tu le porterais à tes lèvres et tu t'endormirais. . . . . .

« Au réveil, c'est une tête de reptile qui se dresserait à côté de la tienne pleine de bave et dardant sur toi sa langue ardente, la flamme impure de son sanglant orbite. La douceur de ta bouche se changerait en une cuisante et âcre amertume ; tes membres trembleraient ; tu aurais perdu toute vigueur ; tu n'aurais plus la force de te relever de la couche voluptueuse où tu serais tombée dans les replis du monstre.

« Et tu serais abandonnée comme je l'ai été ; tu n'entendrais plus que des ricanements et des sarcasmes comme j'en ai entendu. Tu te croyais enveloppée d'amour, tu seras couverte de déshonneur et d'opprobre.

« Et ton juge apparaîtra ; et tout le poids de la honte, de la colère, de la douleur, retombera sur toi.

« La recherche de la paternité est interdite. »

« Par là l'homme a voulu t'avertir de te garder de ses artifices, de ses ruses, de ses mensonges, de ses

Digitized by Google

promesses, de ses séductions, de ses adresses, de ses flatteries, de ses déclamations, de son astuce, de sa mauvaise foi, de sa perfidie et de sa cruauté.

« Garde-t'en bien Faustine, et garde-t'en parce que c'est avec tout cela qu'on a trompé ta mère, parce qu'on te tromperait comme on l'a trompée et trompé tous les siens avec elle.

« Songe à ta mère, viens te réfugier auprès d'elle. Elle saura te défendre, et lorsqu'elle ne sera plus là pour te protéger et te couvrir de son amour, songe à tout ce qu'elle a souffert. Songe surtout à celui qui, pour avoir voulu venger l'honneur de ta mère, a été condamné à passer vingt ans de sa vie dans un enfer. »

Digitized by Google

V

COMMENT ROSE AVAIT APPRIS A ÉCRIRE.

Vipar avait fini cette lecture, et pourtant ses yeux ne pouvaient se détacher du papier où il retrouvait ce qu'il avait le plus aimé sur terre, d'un amour de frère, de protecteur et d'ami.

C'étaient, à n'en pas douter, les sentiments de sa sœur. Elle était là telle qu'il l'avait connue avant sa faute. Telle il la retrouvait après. Cela ne devait pas le surprendre.

Ce qui le surprenait, c'était cette instruction qu'il ne lui connaissait pas. Elle avait bien appris à lire et à écrire. Mais de là à ce style élevé, à cette énergie de pensées, à cette pureté de langage il y avait loin ;

Digitized by Google

et, sans se rendre compte de ces qualités, Vipar ne pouvait s'expliquer comment sa sœur était arrivée à faire ce qu'il venait de lire. Et pourtant il avait souffert lui-même, beaucoup souffert. Mais il ne s'était jamais essayé à prendre une plume pour confier au papier ses émotions. Autrement il eût compris, lui aussi, comment la pensée se concentre sur un point de ce carré blanc qui est sous notre main pour en faire jaillir l'éclat et la chaleur, et comment autour de ce point se groupent soudain des myriades d'éclairs qui, à leur tour, deviennent des foyers rayonnants d'où s'échappent la vie et la puissance. Il eût vu sous ses doigts de forçat se manifester parallèlement à l'idée les phénomènes du sentiment, sources plus fécondes, soleils plus lumineux. Dans l'action de la souffrance il eût senti sous sa plume le bruit de l'ouragan, les crépitations de l'incendie, les ravages de l'inondation, toutes les écluses de l'esprit et du cœur ouvertes à la fois pour donner un libre cours aux sentiments et aux idées. Il se fût convaincu que les leçons de l'expérience et du malheur sont le plus efficace, le plus rapide des enseignements, et qu'il aurait appris à écrire aussi vite et aussi bien que Rose. Il eût compris enfin les ressources qu'offre à l'âme

Digitized by Google

souffrante cette faculté de se décharger de son trop plein sur la feuille frémissante, et pourquoi sa sœur ne s'était pas laissée aller comme lui à la pente du désespoir.

Le papier est un ami qui ne reçoit pas seulement nos confidences, mais qui nous fait les siennes, car l'idée jaillit de l'idée, et pour que celle qui suit jaillisse de celle qui précède, il convient que celle-ci ait été exprimée. C'est le flot qui pousse le flot. Il faut de l'espace à l'intelligence comme à l'Océan, plus qu'à l'Océan, l'intelligence embrasse tous les horizons.

Il n'est donné qu'au génie de synthétiser d'un coup d'œil les théories de la pensée et du même coup d'œil de pouvoir saisir tous les détails de cette pensée. L'aigle est dépassé.

La tête du génie est un monde où se font dans une parfaite harmonie toutes les évolutions de l'esprit et qui n'a pas besoin de se reproduire pour lui donner la valeur réelle de ses conceptions.

Voilà pourquoi sa parole n'est jamais prise à l'improviste. Il vous la donne lorsque vous la lui demandez, aussi grande, aussi forte, aussi puissante, aussi mûre, aussi majestueuse, aussi sublime, que s'il eût passé des années à la couler.

Digitized by Google

Tel est l'orateur, tel est l'improvisateur, degré plus élevé. Tel est Démosthène, tel est Cicéron, tel est Mirabeau, tel est Berryer. C'est pour eux qu'il a été dit aussi : *Et verbum caro factum est.* Car pour eux comme pour le Verbe éternel l'enfantement devient instantané.

C'est un rayon d'en haut qui n'a besoin que de toucher le front d'en bas pour en faire jaillir l'étincelle, la flamme, l'incendie, la tempête, l'orient, l'occident, le jour, les astres, les univers, la vie dans toute sa plénitude.

Les consolations du génie sont en lui-même ; il voit les choses d'en haut : de ce point élevé dont parle l'ange de l'école théologique moderne, et où il invite, dans son langage de paix, toutes les divisions à s'asseoir pour juger grandement et sainement des choses (1).

Le génie peut se suffire à lui-même. De plus, il se doit aux autres.

Pour nous, pauvres vagues battues des orages, qui ne savons à quelle rive nous sommes destinés, nous devons être poussés par d'autres vagues et guidés par des vents favorables.

(1) Lacordaire.

Digitized by Google

Ces vagues, c'est l'enseignement, ressource immense pour l'âme qui souffre. Nous avons dit la vague, nous aurions dû dire le phare.

Ces vents favorables, c'est la pensée de recourir à notre plume lorsque le serpent de la douleur nous mord au cœur, et de deverser sur le papier le poison qu'il nous a inoculé. Le temps de prendre la plume, d'ouvrir l'écritoire, c'est la vie.

Si Vipar avait eu la pensée de recourir à une écritoire et à une plume, car Vipar en savait autant que Rose, il n'eût pas essayé deux fois d'attenter à ses jours.

Ces réflexions entraient peu à peu dans son esprit, sinon sous la même forme que nous les reproduisons, du moins en substance, et c'était l'essentiel.

Après avoir retrouvé sa sœur dans les lignes, — l'écriture, c'est aussi l'homme, voilà pourquoi nous avons foi en notre signature; — il finit par la retrouver dans son style, au caractère de sa souffrance et à la morale de ses enseignements, — c'est surtout l'enseignement moral qui est nécessaire aux masses, tout le monde n'a pas la vocation du talent. — Et il n'eut pas besoin pour cela de ce qui le concernait dans cet écrit et qui l'aurait forcé de croire malgré lui. Le style est aussi la femme.

Digitized by Google

Digitized by Google

VI

ASSOCIATION D'IDÉES.

Vipar était convaincu.

Alors son âme se prit à rêver doucement à cette pauvre âme partie de la terre qui l'avait tant aimé et dont l'amour lui faisait oublier toutes ses souffrances passées ; qui avait aussi accompli son sacrifice d'expiation en s'imposant pour lui. Et il s'en voulait de n'avoir pas deviné ce sacrifice, cette expiation, au simple toucher de la somme qui lui avait été remise à sa sortie du bagne. Et il eut comme un remords de la bonne action qu'il avait faite en donnant cette somme à M. le curé de S.

Quelle peine devait en éprouver sa sœur, s'il est

Digitized by Google

possible de souffrir là-haut, chose inadmissible, et si l'on n'a point perdu de vue les siens, chose douteuse.

De la pensée de Rose à celle de Faustine il n'y avait pas de distance.

Que pouvait être devenue sa nièce? Le portier n'avait pu renseigner Vipar. Celui-ci avait bien tourné et retourné la lettre dans ses mains : aucun indice sur le lieu de son domicile. Il trouverait peut-être quelque chose dans cette chambre qui le mettrait sur sa trace. Il le fallait à tout prix. C'était une obligation pour lui. Rose perdue, Faustine perdue, c'en était trop. Dès le lendemain il se mettrait en quête de Faustine.

Ici Vipar frappa son front, interrompit ses réflexions, ouvrit la porte de sa chambre, descendit rapidement les escaliers et montra sa tête au guichet de la loge du portier.

— Bonsoir M. Pichot.

— Bonsoir M. Vipar.

— Avez-vous revu Mlle Faustine?

— Non, Monsieur.

— Merci M. Pichot, bonsoir.

— Bonne nuit M. Vipar.

Digitized by Google

Si Vipar n'eût pas été absorbé comme il l'était, il aurait pu entendre une voix marmotter :

— Il n'y a donc rien pour Mme Pichot. Je le croyais plus poli celui-là.

Vipar remonta lourdement les escaliers, et d'un air distrait. Il referma sa porte, et se mit à se promener dans sa chambre.

Il ne pouvait s'expliquer cette entrée de Faustine à l'insu du portier : elle devait avoir ses raisons pour agir ainsi. Restait à savoir quelles étaient ces raisons. Puis cette proposition faite à l'enfant de l'emmener. Elle se trouvait donc dans une position heureuse. Mais lui, Vipar, ne s'y trouvait pas, ce qui ne l'avait pas empêché de se charger de l'enfant.

Vipar aurait bien fait d'interroger l'enfant là-dessus. Pour cela il fallait se résoudre à attendre, Henri dormait. Et en attendant, des idées tristes et pénibles accablèrent Vipar. Sa conversation avec le portier revint à sa mémoire, et les soupçons de Mme Pichot prirent un corps dans l'esprit de Vipar. L'idée de la perte de Faustine lui était insupportable. Celle de sa chute lui fut plus horrible que ses vingt années de bagne. Il allait se trouver pour la fille dans la même position

Digitized by Google

que pour la mère. Malheur au séducteur s'il le rencontrait, et il le rencontrerait.

Vipar bondissait. S'il n'avait pas fait nuit, il serait parti immédiatement à la recherche de Faustine. A quoi bon? Il eut l'idée de redescendre chez le portier, s'imaginant que M. Pichot n'avait pas bien compris ce qu'il lui avait demandé. Peine inutile.

Vipar ainsi obsédé sentit l'urgence d'une diversion, et par une association naturelle d'idées récapitula les accidents de sa vie depuis un mois et demi environ sans en omettre aucune circonstance.

La manière miraculeuse dont il avait été sauvé par le curé de S., tout ce que celui-ci avait fait pour le décider à vivre, son départ de S., son arrivée à Toulouse, l'accueil qu'il avait reçu du prêtre, ami de l'abbé Vianet, le hasard qui l'avait conduit dans cette chambre habitée par Faustine et par sa sœur, la vision qu'il avait eue, le papier oublié par Faustine et qui avait achevé de le convaincre de l'identité de sa sœur, tout cela lui paraissait conduit providentiellement. Mais voilà que la providence l'abandonnait. Il fallait que le portier n'eût pas aperçu Faustine et que Faustine se fût présentée chez lui, Vipar, au moment où il n'y était pas. Ceci n'avait

Digitized by Google

rien d'extraordinaire, il était absent presque toute la journée. Il lui était plus difficile d'expliquer pourquoi Faustine ne s'était pas arrêtée à la porte.

La terrible idée revenait.

Vipar pensa alors à cet enfant qui dormait là dans son lit, à cette autre providence qui l'avait conduit près de sa mère pour achever de le convaincre de tout ce que lui avait dit le curé. Il avait vu, il avait touché cette autre misère qui ne court pas les rues en guenilles, ne tend pas la main au passant, n'expose pas ses infirmités au grand jour, ne choisit pas le meilleur poste de l'aumône, faisant tout servir et dressant tout à son exploitation, choses saintes, enfants, animaux, parlant tour à tour le langage de la pitié et celui des malédictions, familier avec son rôle au point de s'en faire une seconde nature, introduisant l'abus jusque dans cette chose respectable qu'on appelle l'infortune, pour inspirer la défiance et le dégoût au plus généreux sentiment du cœur, la charité.

Ce n'est pas à dire que Vipar ne fût autant que nous admirateur de l'aumône faite en public. Il ne l'eût pas supprimée pour les inconvénients qui en peuvent résulter et qu'il connaissait mieux que personne

Digitized by Google

par l'étude qu'il avait dû en faire, mais il se représentait la souffrance de cette pauvre mère de famille, comtesse déchue. Vous trouvez que cela n'y fait rien, et nous pensons que cela y fait tout, et vous aurez beau nous dire tant que vous voudrez qu'en grattant la particule devant le nom vous lui rendez son égalité, vous ne nous prouverez pas que celui qui tombe d'un troisième n'est pas plus exposé à se tuer que celui qui ne tombe que d'un premier; et si, pour éviter cet inconvénient, vous voulez établir des premiers partout, nous vous dirons que vous gênez la liberté de celui qui a la prétention de se précipiter d'un troisième. Mettez l'aigle en cage à côté du moineau si cela vous plaît, crevez-lui les yeux, condamnez-le à la diète pour réformer ses appétits, vous ne parviendrez jamais à supprimer la nature.

Et vous voulez cependant niveler les intelligences. Vous voulez refondre la création au physique, à l'intellectuel et au moral.

Plus de comtesses, soit! Mais cette malheureuse avait eu des jours heureux, et en attendant que vous nous donniez le bonheur absolu elle avait dû souffrir de la misère relative, connaissant la faim, elle qui avait vécu dans l'abondance; grelottant l'hiver, elle qui

Digitized by Google

n'avait jamais souffert du froid; se rôtissant l'été, elle qui avait connu la fraîcheur des oasis. Tout cela avec son pauvre petit, dans son grenier.

Vipar se représentait aussi cette triste histoire d'une famille si honorable, et malgré cela, cette résignation dans la douleur, cette mort chrétienne à laquelle il avait assisté et qui l'avait fortifié, cette confiance en lui, pauvre homme du peuple, taré, marqué au coin indélébile de l'infamie, sans ressources; véritable prédilection, car Mme de Chambertuy aurait pu songer plutôt à la dame charitable qui était venue lui porter secours. C'était plus naturel. Et pourtant c'est le contraire qui avait eu lieu. Pourquoi cela? C'est que la misère est en contact plus immédiat avec la misère. Elles sont sœurs et doivent mieux se comprendre.

Il y avait quelque chose de plus singulier encore. N'est-ce pas cette misère voisine de la sienne qui avait aidé la vision à le sauver. N'est-ce pas au moment où il allait se précipiter qu'il avait entendu la dame se plaindre. Le doigt de Dieu était là, à n'en pas douter, et Vipar croyait, il croyait fermement.

Cet enfant que la providence lui avait donné à garder, n'était-ce pas pour l'empêcher de se désespérer, en remplaçant sa nièce? Vipar ne s'appartenait plus.

Digitized by Google

Il était à cet enfant qui l'avait fait rentrer dans la société malgré elle, par suite de l'obligation contractée avec la mère vis-à-vis de son fils.

Ici Vipar éprouva un remords. N'avait-il pas surpris la bonne foi de cette mère en ne lui avouant pas qu'il avait été forçat ?

Ne l'était-il pas encore et toujours ?

Forçat !

Non, il ne l'était plus. Le curé le lui avait dit dans l'entretien particulier qui avait si fort intrigué Mlle Félicité. L'homme qui a subi sa peine est dégagé envers la société, et s'il restait frappé dans ses droits le reste de sa vie, c'était un vice de la loi qui ne pouvait au surplus avoir de force que pour les cas prévus et déterminés par cette loi. Et Vipar n'avait contracté ici qu'un engagement particulier, verbal, avec une mourante qui n'existait plus, qui n'en viendrait jamais réclamer l'exécution, avec un enfant mineur n'ayant aucun droit à faire valoir, les enfants de la vraie misère n'ont droit à rien ; engagement envers lui-même, engagement moral, entièrement moral. Et Vipar ne comptait pas non plus sur les tribunaux pour accomplir sa promesse ; il était hors la loi. Il s'en passerait aussi ; la loi naturelle lui suffisait.

Digitized by Google

Triomphe du cœur sur l'intelligence. Et ce triomphe c'était la loi qui le lui avait préparé en plaçant Vipar dans l'impossibilité d'agir comme ses semblables, bien qu'il vécût au milieu d'eux. C'était l'anomalie, la nature en profitait pour reprendre tous ses droits.

Vipar n'aurait-il pas dû laisser cet enfant à la dame charitable, ou au curé de la Dalbade. Là, il y avait des ressources de toute sorte. Ces personnes se trouvaient dans la légalité; elles pouvaient de plus faire élever l'enfant, le doter, le produire dans la société, en faire un homme.

C'était sérieux.

Nous pourrions dire que Vipar avait pris un engagement à l'égard de la mère. Mais les retors en droit nous objecteraient que cet engagement n'avait été pris que parce que la mère n'avait pu faire autrement; que si elle avait eu à choisir elle aurait donné son enfant à la femme charitable, et que, dans aucun cas, elle ne l'eût confié à Vipar si elle avait su qu'elle avait affaire à un ancien forçat.

Nous ne voulons pas argumenter, l'expérience est un grand maître, plus fort que nous. Pour notre raison, nous nous contenterons de dire que Vipar avait son égoïsme comme tout homme. Il avait eu de plus

Digitized by Google

son moment de faiblesse. Il n'avait pas eu le courage de dénoncer qui il était. Il avait besoin de cet enfant. Il était indispensable à son existence. La preuve, c'est qu'il n'avait pas cru le payer trop chèrement de la moitié de ce qu'il gagnait, lui, pauvre journalier. Il avait tout bien considéré de ce côté, car il était prêt à s'imposer toutes sortes de privations plutôt que de le voir souffrir.

Et Faustine retrouvée, il aurait deux enfants, un fils et une fille; il travaillerait davantage. Il s'arrêta à cette idée qu'il était redevenu homme par l'estime de cette mère, par l'amour de cet enfant et aussi parce qu'il retrouvait une nièce. Tout cela était évidemment providentiel.

Il s'approcha du lit, se pencha vers l'enfant; il entendit son souffle tranquille, il vit son œil clos. L'enfant dormait doucement.

Vipar éteignit la lampe.

Digitized by Google

VII

LE MANDAT D'AMENER.

Pendant que Vipar faisait ce retour sur le passé M. et Mme Pichot se communiquaient leurs impressions.

La conversation se poursuivait :

— Et moi je te soutiens, disait Mme Pichot à son mari, que je l'ai parfaitement reconnue au tournant de la rue.

Elle m'a vue et s'est retournée brusquement pour ne pas s'arrêter, bien sûr.

— Tu veux toujours que tes raisons soient bonnes. Qu'est-ce qu'elle serait venue faire dans le quartier?

— Peux-tu le savoir?

Digitized by Google

— Mais elle ne voyait personne.

— Avec ça qu'elle allait te conter ses affaires.

— Pourquoi pas?

— Parce que.

Pichot tenait à son idée. Nous avons vu qu'il regrettait que Faustine fût partie juste au moment où il était si bien disposé à tout faire pour mériter sa confiance. Il n'était pas homme à se contenter d'un parce que. Mais quelque chose vint tout-à-coup modifier son opinion; il se rappela le bruit qu'il avait entendu vaguement à la porte. Ce bruit prit la forme d'une ombre. De cette ombre à Faustine il n'y eut pas loin.

C'est à ce moment que Vipar montra sa tête au guichet et qu'il adressa au portier les questions que nous avons rapportées dans le chapitre précédent.

Cela vint achever d'ébranler le portier et de donner raison à M^me^ Pichot.

Et pourtant Vipar n'avait fait que demander à M. Pichot s'il avait vu Faustine. Il y a des convictions qui se forment d'elles-mêmes et ne demandent que des prétextes. Mais M. Pichot ne s'avouait cela qu'à lui-même. Il fallait faire la part de sa dignité maritale. Il n'était pas homme à dire *ex abrupto* à sa femme

Digitized by Google

qu'il s'était trompé ; et cela sans préjudice de ses bons procédés pour Mme Pichot. Il battait en retraite comme un général habile.

— Vous pourriez avoir raison, ma femme, je l'ai vue quelquefois entrer chez la Coucou.

Or, cette Coucou était la revendeuse d'à côté. Il était naturel que Faustine entrât chez elle comme faisaient toutes les voisines.

Mme Pichot sentait la victoire et pressait la défaite.

— Je ne serais pas étonnée qu'elle fût venue ici sans que vous l'ayez vue.

— Pourquoi pas ?

— Lorsque je ne suis pas ici il n'y a pas moyen de savoir ni qui entre ni qui sort. C'est comme cela qu'on aura volé, l'an dernier, leurs bijoux aux locataires du premier. Vous êtes trop amoureux de vos soutanes, M. Pichot, vous oublierez bientôt votre femme pour ces robes noires. Ce n'est pas bien, mon mari.

Et Mme Pichot eut dans la voix quelque chose de triste et d'attendrissant.

Pichot fut sur le point d'oublier sa tactique, mais il tint bon.

— Si vous n'aviez pas négligé de fermer ma porte,

Digitized by Google

ma femme, j'aurais pu voir qui passait, car j'aurais été forcé de me déranger pour tirer le cordon.

Mme Pichot était prise à son tour. Mais elle était tenace.

— C'est une raison, ça, dit-elle, et je n'admets pas que parce qu'une porte sera ouverte on ne voie pas passer les gens quand ils sont obligés de défiler à votre nez et à votre barbe. Il faut être furieusement distrait pour ne pas s'en apercevoir, je ne m'en dédis pas. Que de fois la porte ne reste-t-elle pas ouverte.

M. Pichot espérait avoir trouvé le moyen de conciliation; il avait compté sans l'amour-propre de Mme Pichot. Il se disposait donc à prouver à Mme Pichot qu'elle avait eu la berlue, et qu'il n'était pas possible d'admettre que Faustine fût entrée sans que personne l'eût vue et que le locataire l'eût su, lorsqu'un léger coup de marteau se fit entendre à la porte.

Pichot crut avoir mal entendu, mais un second coup, assourdi comme le premier, se fit entendre. Pichot eut une émotion. Qui pouvait venir à cette heure? tout le monde de la maison était rentré.

La main du portier s'allongea comme d'habitude. La porte s'ouvrit d'elle-même, et un brigadier de

Digitized by Google

gendarmerie, accompagné de deux gendarmes, se présenta à la porte de M. Pichot.

Celui-ci croyait rêver.

— Bonsoir mon brave.

C'est la formule ordinaire; elle n'était pas de trop pour calmer l'effroi du portier.

— Bonsoir, Messieurs, qu'y a-t-il à votre service?

— Un simple renseignement.....

Mme Pichot retenait son haleine. Sa main était restée suspendue au-dessus du lit conjugal dont elle était occupée à relever la courte pointe.

Voici, continua le brigadier, avez-vous dans la maison un homme appelé Vipar?

— Oui, monsieur le lieutenant.

— Depuis combien de temps est-il ici?

— Depuis quelques jours seulement.

— Et où était-il avant?

— Je n'en sais rien; tout ce que je sais, c'est qu'il est de S. et qu'il m'a dit de m'adresser à M. le Curé de l'endroit pour avoir les renseignements.

— Appelez-le, et dites-lui... Voyons, que lui direz-vous?

M. Pichot avait la bouche ouverte, il perdait le souffle.

Digitized by Google

— Que le curé de chez lui demande à le voir.

Pichot sauta de son établi à terre.

— Gardez-vous au moins de lui dire que c'est nous.

— Tu entends bien, Pichot, la recommandation de Monsieur, dit avec précipitation la Pichot, à qui il tardait de sortir de cette position critique et de faire savoir qu'il y avait une femme dans la maison. Mais donnez-vous la peine de vous asseoir, M. l'officier.

— C'est inutile, ma bonne femme.

— Il est peut-être couché, observa Pichot.

— Tu es encore là, grommela la Pichot.

— Vous croyez? dit le brigadier.

— Et tenez, je vais vous le dire.

Et le portier allongea la tête hors de la loge et la leva dans la direction de la chambre de Vipar.

— Justement il éteint sa lumière.

— Dans ce cas conduisez-nous chez lui sans bruit.

Et Pichot, le brigadier et ses deux acolytes montèrent avec toutes les précautions possibles.

Et Mme Pichot, intriguée au dernier point, regrettant de ne pouvoir les suivre, se tint debout entre le portail et l'entrée de sa loge. Elle dévora l'ombre d'un

Digitized by Google

regard ardent, et prêta une oreille dont la finesse ne se peut traduire.

Elle entendit quelque chose de sourd, interrompu à distances inégales de craquements pareils à ceux que fait le bois qui travaille sous l'action du froid ou du chaud. Trois fois elle vit passer, ou crut voir passer quatre formes liées pour ainsi dire ensemble et qui jetaient dans l'obscurité des lueurs phosphorescentes. Et il lui sembla qu'elles s'étaient arrêtées sur la troisième galerie près de la chambre de Vipar. Elle se recueillit, mais elle ne put rien entendre qu'un chuchotement semblable au bruit d'une fourmilière. Nous ne savons pourquoi elle fut effrayée de sa solitude et de son propre silence, car elle regagna rapidement sa loge.

Mme Pichot ne s'était pas trompée.

Arrivé devant la porte de Vipar le brigadier s'était arrêté, et se penchant vers Pichot :

— Frappez, mon brave, et annoncez-lui que c'est vous.

C'était le fourmillement.

Ce qui fut dit fut fait. Le portier frappa.

— Qui est là? dit fortement une voix de l'intérieur.

— Moi, Pichot.

Digitized by Google

La réponse fut timide.

— Qu'y a-t-il à votre service ?

Pichot hésita. Le brigadier se pencha de nouveau à son oreille.

— M'acquitter d'une commission qui presse.

— Attendez que je rallume ma lampe.

Et Vipar battit le briquet qui étincela ; la lumière jaillit au bout d'une minute. Il se dirigea vers la porte, l'ouvrit, et quel fut son étonnement de se trouver en face d'un brigadier de gendarmerie et de deux gendarmes.

Pichot s'était enfoncé dans l'ombre, et il attendait dans l'immobilité d'une statue le dénoûment de ce qui allait se passer.

Le brigadier de gendarmerie prit la parole et s'adressant à Vipar :

— Comment vous appelez-vous ?

— Vipar.

— Ancien forçat, condamné à vingt ans.

— C'est moi-même, dit Vipar en inclinant la tête et d'une voix si sourde qu'elle semblait celle d'un ventriloque.

— Hé bien, je vous arrête au nom de la loi, en vertu de ceci.

Digitized by Google

Et le brigadier déplia aux yeux de Vipar le mandat d'amener lancé contre lui.

— Et pourquoi ? fit Vipar stupéfait et reculant pâle d'épouvante.

— Pour assassinat. Si vous faites un pas vous êtes mort.

— Il y a erreur, M. le brigadier.

— Cela ne me regarde pas, suivez-moi.

— Vous suivre, je le veux bien, car je n'ai rien fait. Mais ça ne pourra pas se savoir tout de suite, et avant qu'on ne me juge..... Pour combien de temps y en a-t-il ?

— Ce ne peut être qu'aux prochaines assises. Il y en a au moins pour trois mois.

— Vous voyez bien que c'est impossible, car il y a là un petit enfant qui m'a été confié par sa mère à son lit de mort, et sans moi il mourra de faim. La mère est presque morte de faim. Je ne dis pas ça pour vous attendrir, M. le brigadier ; mais vrai comme il y a un Dieu au ciel, je ne suis pas coupable. Je ne sais pas ce qu'on veut de moi. Il y a erreur, je vous le jure sur l'honneur. Et ce n'est pas pour ma vie que j'y suis, c'est pour cet enfant. Je n'ai pas peur de la mort, moi. Je sais bien que vous n'y

Digitized by Google

pouvez rien, vous avez raison. Tenez, brigadier, je n'ai qu'une grâce à vous demander. Vous êtes peut-être père de famille.

— Que voulez-vous? dit le gendarme qui n'avait pas mauvais cœur et qui était effectivement père de deux enfants, mais inflexible à l'endroit du devoir; pourvu que je puisse vous l'accorder, je veux bien.

— Donnez-moi quelques minutes, le temps d'écrire deux mots, là sur cette table, deux mots que vous verrez. Et tenez, je puis bien vous le dire, c'est à M. le curé de S., un saint homme, vous devez le connaître. Je lui dois plus que la vie qu'il m'a sauvée.

— Accordé, dit le brigadier.

Et Vipar s'assit devant la table, déchira une page du cahier qu'il avait porté à l'enfant et qui lui avait causé tant de joie, et il écrivit.

Digitized by Google

VIII

A UN ENFANT DEUX PÈRES.

Vipar tendit la lettre au brigadier.

Celui-ci lut les lignes suivantes :

« Monsieur le Curé,

« On vient pour m'arrêter. Il est neuf heures du soir. Je suis accusé d'avoir tué quelqu'un que je ne connais pas. Je suis innocent, je vous le jure par votre sainteté, vous connaissez mon âme. Mais je ne veux pas vous prier pour moi. Il y a dans mon lit un enfant qui m'a été confié par sa mère mourante. Je lui servais de père. Il paraît que je n'en étais pas digne. Demain cet enfant sera sans personne au monde. Vous êtes si

Digitized by Google

bon, M. le Curé. Ne le laissez pas mourir. Il y a bien ici une dame et un prêtre qui le recueilleraient, mais ils ne me connaissent pas comme vous. J'aurais honte de m'adresser à eux. Je ne dois pas oublier ce que j'ai été. Vous auriez mieux fait de me laisser mourir, M. le Curé, sans reproche. Au fait, non, car j'aurai la consolation maintenant de bénir votre nom pour la belle action que j'espère que vous allez faire pour l'enfant.

« Priez pour moi, M. le Curé,

« Votre indigne serviteur. »

Une larme brilla dans l'œil du brigadier. Les deux gendarmes avaient l'air stupéfaits.

Vipar reprit la lettre.

— Maintenant, Messieurs, je vous suis. Faites de moi ce que vous voudrez ; mais auparavant, accordez-moi une dernière faveur, celle d'embrasser cet enfant.

Et Vipar s'approcha du lit, se courba sur le visage de l'enfant qui dormait profondément, y déposa avec la précaution de la plus tendre mère un baiser où passa tout son cœur, et se redressant avec la convic-

Digitized by Google

tion d'un devoir accompli, d'une conscience tranquille mais abattue :

— Allons, dit-il.

— Pas encore, dit une voix solennelle.

Et un personnage qui avait assisté en dehors de la chambre à tout ce qui venait de s'y passer, y fit son entrée.

— Mon pauvre Vipar.

— M. le Curé !

C'était en effet un prêtre qui apparaissait à ce moment solennel comme un envoyé de Dieu.

Vipar lui tendit la lettre. Le curé la parcourut d'un regard. Il la dévora plutôt qu'il ne la lut.

Et la pliant avec onction.

— Vipar, dit-il sur le ton d'une majestueuse gravité qui s'harmonisait avec le recueillement de l'heure et des personnages, vous serez satisfait, mon ami, je veillerai cette nuit auprès de votre enfant. Il aura désormais deux pères. Quant à vous, ayez confiance en Dieu, et n'oubliez jamais que c'est mal de désespérer de sa bonté. Souvenez-vous toujours du Christ.

Et le curé ouvrit ses bras.

Vipar s'y précipita.

Peu d'instants après le silence régnait dans la

Digitized by Google

chambre de Vipar. Comme les nuits précédentes, on aurait pu entendre le bruit de deux respirations qui s'alternaient régulièrement; l'une faible et douce, l'autre plus forte. Evidemment c'étaient celles d'un homme et d'un enfant.

Et Mme Pichot s'endormait en murmurant.

— Depuis qu'il ne m'a pas salué j'ai eu un mauvais pressentiment de cet homme.

Digitized by Google

LIVRE IV

LE DERNIER MOT DE LA JUSTICE

Digitized by Google

Digitized by Google

I

L'ACTE D'ACCUSATION.

Le 20 juin 1831, trois mois après les événements que nous venons de rapporter, la grande salle du palais de la cour royale de Toulouse, réservée aux assises, était envahie par une foule considérable.

Il s'agissait d'un assassinat accompagné de circonstances aggravantes.

L'hémicycle destiné à la cour et aux hommes de robe était plein. La partie de la salle où se tient le public était pleine. Les tribunes étaient pleines. Il y avait du monde qui ne pouvait entrer et grondait sous le péristyle. La foule est aussi avide de condamnations que d'exécutions. Les arènes et les

Digitized by Google

cirques de Rome sont remplacés par nos tribunaux et nos places de grève. Autres temps, autres mœurs. Les mères y conduisent leurs enfants pour les frapper par l'appareil du spectacle. Soit ! Mais elles, comment ont-elles le courage de supporter cette horrible vue ? Et on a fait la remarque qu'il y avait toujours plus de femmes que d'hommes aux exécutions. Cela prouve que les mères de la France n'ont pas dégénéré. Elles précédaient à l'origine leurs maris au combat en allaitant leurs enfants.

Quelle sera la différence entre celui qui ira voir une exécution par curiosité et celui qui l'ira voir pour en être frappé ?

Nous pensons que celui qui l'a vue une fois pourra voir deux fois, voudra voir deux fois. On voit d'abord de loin, puis de près, on veut recevoir les gouttes du sang de la victime, se partager ses vêtements, avoir une relique d'elle. La défroque Dumolard s'est vendue aux enchères plus que le vestiaire de n'importe quel artiste en renom. On s'habitue aux exécutions comme aux jeux publics, aux combats de coqs, d'ours et de chiens et aux autres spectacles du cirque : *Circenses et panes,* comme aux luttes d'hommes et aux combats de taureaux.

Digitized by Google

La première fois, on se trouve mal; la seconde, on respire des sels; la troisième, on regarde; la quatrième, on s'approche; la cinquième, on touche; et après avoir pris un morceau de la casaque ou du pantalon du condamné, on emportera un lambeau de sa chair.

On comprend que c'est une appréciation personnelle, car nous qui ne sommes pas partisans de la suppression de la peine de mort, nous ne pouvons supporter l'idée d'une exécution, et pour nous y faire aller, il faudrait nous y traîner comme le condamné.....

La cour avait été annoncée, les juges avaient pris place. Le ministère public venait de donner lecture de l'acte d'accusation.

Pierre Vipar, forçat libéré, condamné à vingt ans de travaux forcés pour meurtre avec préméditation, mais avec des circonstances qui avaient atténué le caractère de l'assassinat, était encore accusé du crime d'homicide sur la personne d'un propriétaire âgé de quarante ans, en son château, au lieu dit de Bargasse, dans la commune de S., la nuit du 14 février 1831. Mais cette fois l'assassinat avait été commis avec accompagnement d'autres crimes prévus. Il y avait eu

Digitized by Google

vol à main armée avec escalade, effraction et fausses clefs : crimes qualifiés et punis par les articles 302 et 381 du Code pénal.

Six témoins à charge furent entendus : l'intendant du château, le métayer, sa femme, un roulier, un voisin du prévenu et le perruquier de S.

Le premier, le sieur Bouffard, occupant une chambre voisine de celle du sieur D. victime de l'assassinat, avait été réveillé vers onze heures et demi du soir par le bruit d'une lutte dans la chambre de M. D. Il s'était levé, habillé à la hâte et il était accouru. Trouvant la porte de M. D. fermée il l'avait enfoncée, mais il était arrivé trop tard pour secourir la victime qui gisait sur le parquet, frappée d'un coup de couteau au cœur. Il n'avait pu distinguer dans l'obscurité la figure du meurtrier. Il avait seulement remarqué qu'il portait la barbe, était coiffé d'un chapeau gris, vêtu d'une blouse. L'assassin avait sauté par la fenêtre au moment où l'intendant entrait dans la chambre.

Le témoin avait réveillé les gens de la maison mais ils n'avaient rien vu.

Le bordier Bertrand, qui ne dormait pas à cette heure, avait cru entendre vaguement du bruit ; il avait réveillé sa femme, et tous deux étant sortis de

Digitized by Google

leur habitation, voisine de celle du propriétaire, ils avaient vu passer comme une ombre l'homme au chapeau gris et à la blouse. Il portait la barbe. C'était bien la taille de l'accusé, sa carrure d'épaules. Il avait pris par la campagne dans la direction de S.

Le roulier Papus, interrogé à son tour, avait rencontré sur la route de S. à P., venant de la direction du château, un homme à chapeau gris et à blouse qui avait quitté un petit chemin de traverse pour prendre la grand'route. Il marchait rapidement et passa du côté opposé à celui où se trouvait le roulier, de manière à mettre la charrette de celui-ci entre eux deux. Cet homme avait l'air pressé et semblait vouloir se cacher. Il portait la barbe, et sa figure ne pouvait bien se voir, mais il le reconnaissait à part la barbe.

Un voisin de Vipar venait déposer que Vipar était sorti de chez lui dans la soirée vers neuf heures et qu'il ne l'avait entendu rentrer que vers minuit ou une heure.

Le perruquier Bascou déclara qu'il avait rasé Vipar le lendemain de bonne heure.

Interrogé par le président sur l'air de l'accusé, il l'avait trouvé préoccupé.

Après chaque déposition le président adressait à Vipar la question suivante :

Digitized by Google

— Accusé, qu'avez-vous à répondre ?

— Que le témoin se trompe, M. le président.

— A quelle heure êtes-vous sorti de chez vous ?

— A neuf heures.

— A quelle heure êtes-vous rentré ?

— Vers minuit et demi.

— Et qu'avez-vous fait pendant ce temps ?

— Je me suis promené dans la campagne et arrêté sur le pont.

— Par le temps qu'il faisait, ce n'est pas croyable, Vipar.

— Et où étiez-vous à onze heures?

— Sur le pont.

— Et à onze heures et demie?

— Sur le pont.

— Qui vous y a vu?

— Le curé de S.

— Pourrez-vous l'établir?

— Je l'espère, M. le président.

— Asseyez-vous, Vipar.

Et le président s'adressant à l'huissier.

Faites entrer le brigadier Laporte.

Le brigadier rapporta la dernière scène de notre dernier livre.

Digitized by Google

— Le second témoin à décharge n'est-il pas arrivé? demanda le président.

— Non, M. le président, répondit l'huissier.

— M. le curé a-t-il été légalement cité?

— Oui, M. le président.

— Qu'en pense le défenseur?

— Mon client a adressé une lettre à M. le curé de S. pour lui exposer sa fâcheuse position et lui dire qu'il pouvait d'un mot le sauver. D'après ce que le prévenu m'a dit de ses rapports avec M. le curé de S. et ce qui s'est passé au moment de l'arrestation de Vipar entre celui-ci et l'abbé Vianet, je ne puis m'expliquer cette absence.

Le président après avoir consulté à voix basse les juges et le ministère public :

— Vipar vous a dit ce qu'il a voulu. Il fallait expliquer son alibi d'une manière ou d'une autre. M. le curé de S. a été assigné comme les autres, et puisqu'il n'est pas venu c'est qu'il n'a pas cru pouvoir être favorable à votre client.

Le défenseur insiste pour que le témoin à décharge soit entendu, en s'appuyant sur l'article 354 du Code d'instruction criminelle.

Le président. — Le jury appréciera. La parole est au ministère public.

Digitized by Google

Digitized by Google

II

LE MINISTÈRE PUBLIC.

L'homme de la justice se leva. C'était le second avocat-général.

Esquissons à grands traits cette physionomie frêle ou robuste. Elle a toujours été d'un grand poids dans la balance des destinées sociales ; mais c'est surtout depuis que l'autorité du ministère public est appelée à se prononcer sur les questions qui touchent à la vie même des gouvernements que la lutte s'est élevée pour lui. Il est donc devenu non-seulement l'homme de la loi, mais encore l'homme du pouvoir. Et c'est là ce qui le rend redoutable.

Entrons sans prévention dans le sanctuaire de la

Digitized by Google

justice. Il y a l'arche sainte. Tremblons d'y porter une main sacrilége et prévaricatrice.

Nous n'imiterons pas ceux qui prétendent que le ministère public doit être un homme taillé exprès dans le granit, ou coulé dans le bronze. Stature élevée, de manière à dominer les coupables; figure sèche et anguleuse, incapable d'émotion; lèvres minces et blanchâtres pour distiller l'ironie; nez de vautour pour mieux figurer l'inflexibilité des appétits, et aussi pour mieux supporter les retranchements de verre servant à déguiser la tactique de ses coups; momie vivante propre à personnifier l'ossification du cœur et l'inexorabilité de la loi, n'ayant de l'homme que les mouvements impérieux, la parole brève et stridente. La tête du ministère public doit être chauve et en tout pareille à celle de l'oiseau de proie.

Nous imiterons moins encore ceux qui en font un *alter ego* du policeman et du bourreau, plus impitoyable qu'eux s'il est possible, en ce sens qu'il est maître de relaxer celui que la police a arrêté, et de ne pas l'envoyer au supplice. Ces gens-là n'ont pas lu M. de Maistre. Ils n'ont pas l'idée de la manière dont se fait la police en Angleterre.

Voilà la prévention.

Digitized by Google

Pour nous, notre avis est que l'homme du ministère public est au physique ce qu'il est, brun ou blond, grave ou gracieux, grand ou petit, gras ou maigre.

Il est possible qu'il y ait des figures qui conviennent plus particulièrement à ce genre d'emploi, il en est des figures comme des vocations, mais à coup sûr ce ne sont pas des figures à dédaigner; elles ne sont pas de la lie du peuple; elles portent même généralement le cachet de ce qu'on est convenu d'appeler aujourd'hui la distinction : des favoris blonds, taille *ad hoc*, un lorgnon-jumelles, un nez respectable, une figure aquiline et un long cou. C'est une dégénérescence du type d'outre-mer, dont nous fûmes un moment si épris. Cela plaît encore à messieurs du parquet. De plus, pour être ministère public il faut des rentes.

Tout cela place notre procureur ou substitut au-dessus de l'homme de la police et du bourreau, positions fort enviées aujourd'hui et pour lesquelles il faudra bientôt exhiber son diplôme de bachelier.

Au moral, nous distinguons deux hommes dans le ministère public : l'homme privé et l'homme de la justice.

Le premier peut ressembler à tout autre homme.

Dans le second l'homme privé doit s'effacer pour

Digitized by Google

faire place au caractère général, car ici l'individu représente un principe. Et quel est ce principe ? Le droit. Et quel est ce droit ? Le droit public et privé, individuel et social, c'est-à-dire de tous et de chacun.

A ce titre, il est le défenseur de notre vie, de notre liberté, de notre bien; du bien, de la liberté, de la vie de l'Etat, sans quoi notre action serait inefficace dans les résultats.

On comprend tout cela, nous le voulons bien, mais on n'admet pas cette inexorabilité de la parole, cette rigidité du glaive qui frappent sans s'émouvoir.

Comprenons-nous davantage ce médecin qui consent à retrancher un membre à son malade sans sourciller en apparence; ce prêtre assistant impassible à la mort de ce corps, au départ de cette âme ? Qui nous affirme qu'ils n'éprouvent rien ? Il y a sans doute des grâces d'état; l'habitude devient une seconde nature, mais ils sont sensibles comme nous. Et parce qu'ils le sont, faudra-t-il qu'ils abandonnent le malade et le mourant, renoncent à l'opérer et à l'assister; et ne trouvons-nous pas plus grand, plus digne, plus désintéressé, de se dominer soi-même, d'étouffer sa sensibilité que de manquer son opération et de porter la désola-

Digitized by Google

tion là où on devait au contraire donner l'exemple de la résignation.

C'est qu'en effet la lutte est grande. Il s'agit pour le médecin et le prêtre de se prendre corps à corps avec la nature.

L'un s'efforce de retenir la vie dans un corps qui se désorganise.

L'autre d'y retenir l'âme.

Et nous voudrions que dans des moments si solennels ils se livrassent au découragement, au désespoir. Cela n'est pas sérieux.

Mucius Scœvola en tendant son bras au bûcher, Régulus allant chercher à Carthage le prix de la fidélité à sa promesse, n'ont pas poussé une plainte. Pas un lâche mouvement n'a trahi leur patriotisme.

C'est aussi la patrie que défend l'homme de la loi que nous appelons le ministère public. Et pour être digne de la représenter, il faut qu'il soit juste, calme, fort.

Qui nous dit que sa maigreur ne vient pas de ces combats intérieurs où il comprend qu'il est de son devoir de se vaincre lui-même, de sacrifier impitoyablement le particulier au général, mais où tous les sentiments du cœur se réveillent à la fois pour le supplier en faveur du patient.

Digitized by Google

C'est un triste privilége, un rôle bien terrible de priver ses semblables de leurs droits, de leur liberté et de leur vie. Et le ministère public en est là, précisément pour garantir tout cela dans autrui. Il faut y regarder à deux fois, et si nous voulons trouver des escarpements partout, que sera-ce ici ? Un abîme sans fond.

Malheur à qui jouerait avec ces choses-là et s'en ferait un marche-pied d'ambition. Le mal de ce côté est irréparable. La tache est indélébile. L'homme n'a pas le pouvoir de ressusciter les morts.

Et la liberté? Il en est qui placent ce bienfait avant celui de la vie; et nous sommes de ce nombre.

Nous crions à l'abus. L'abus est en toutes choses. Nous défions de nous signaler un point qui en soit exempt. Et nous savons bien que c'est un excès de liberté.

Nous avons vu — qui n'a été témoin d'un abus en sa vie — nous avons vu un ministère public, dans une question de capacité, abandonnant entièrement le système de la défense qui avait été complet sur le point de fait et de droit, s'écrier :

« Et, Messieurs, il ne s'agit pas de savoir s'il y a des

Digitized by Google

preuves matérielles contre l'inculpé, mais bien si la loi le gênait dans l'espèce.

« Or, elle le gênait, donc il s'en est affranchi. »

Ces conclusions sont historiques.

Et l'inculpé a été condamné au minimum de la peine. Il paraît qu'on n'avait pu faire autrement.

Mais nous avons vu un avocat-général, au sortir des séances où il avait été obligé de sévir contre de grands coupables, cracher le sang et en être affecté pendant plusieurs jours. Il poussait la convenance jusqu'à porter le deuil de ses condamnations et ne recevait personne pendant la quinzaine qui suivait les affaires capitales.

Quoi d'étonnant à cela. Celui qui en serait surpris serait-il donc incapable ou de remplir l'office ou d'éprouver un pareil sentiment.

Nous nous étonnons de l'acharnement du ministère public à poursuivre une tête.

Mais c'est son droit, sinon d'être acharné, du moins de la demander, cette tête. Et il la demande non pas inopinément et parce que sa conviction vient de s'établir sur les débats, mais parce qu'elle est presque faite avant d'y venir.

Avons-nous réfléchi que pour arrêter un homme il

Digitized by Google

faut de graves soupçons. Plus que cela : des preuves, et des preuves certaines.

C'est là un premier jugement de l'autorité, et le plus souvent ce jugement est confirmé par l'opinion qui ne manque jamais de se former autour d'un délit ou d'un crime, et de désigner plus particulièrement quelqu'un. Si l'opinion de l'autorité ne doit pas se guider sur celle de la foule, elle est le plus souvent d'accord avec elle.

Un second jugement émane de cette juridiction criminelle, qu'on nomme la chambre des mises en accusation, et qui a mission de vérifier si l'accusation est certaine, si elle a mis la main sur le vrai coupable. Et cela devient d'autant plus facile ici que l'inculpé a les moyens de se justifier en produisant des témoins et une défense personnelle, en un mot, les éléments qui constituent la procédure écrite.

De telle sorte que lorsque l'accusé paraît, sous le coup de ces deux jugements préparatoires, devant la juridiction chargée de le juger en premier ressort, il y a présomption légale de sa culpabilité, et nous ne devons plus nous étonner de la force de volonté dont la parole du ministère public est pénétrée, de la vigueur de son geste, de la raideur de son attitude.

Il faut qu'il soit calme, nous l'avons dit. N'a-t-il pas

Digitized by Google

besoin d'achever ici son opinion, sa conviction. Et il faut qu'il soit calme au point d'avoir le courage de réformer cette opinion et cette conviction si elles sont erronées, *non in eo invenio causam.*

Oui, mais il a aussi à faire l'opinion des juges-jurés qui ne sont pas au courant comme lui de la question et se laissent gagner facilement aux formes de l'éloquence. Il faut donc qu'il soit éloquent, aussi éloquent que le défenseur, pour persuader à son tour, plus éloquent que lui, car il a le mauvais côté.

C'est la lutte. On s'échauffe, on s'anime, on se presse pied à pied. La parole épuise toutes les ressources, elle fait appel au geste, au regard, à l'attitude. Tout lui est bon pour triompher.

Vous vous plaignez que c'est une froide statue. Hé bien, regardez-la, cette statue. Elle prend vie, se lève, voit, parle, s'émeut, s'agite et tonne quand elle songe aux malheurs qu'entraînerait pour la société l'absolution de ce grand coupable. Et elle vous dit alors que la tête de ce coupable dépasse celle des coupables ordinaires, ce qui veut dire qu'il est nécessaire que cette tête tombe.

Dans ces moments-là elle a, elle aussi, ses éblouissements, et, de même que le défenseur dispute à la

Digitized by Google

justice cette tête coupable sans se rendre bien compte des tristes résultats que pourrait avoir l'acquittement pour la société, lui, le ministère public, peut oublier cette famille en larmes qui prendra le deuil, cette femme, ces enfants, ces amis qui sont là, attendant dans l'anxiété de la douleur, du désespoir et de la mort, le mot de leur propre condamnation ou de leur délivrance.

Ce ne sont plus que deux glaives d'où jaillissent des éclairs : le glaive de la justice et celui du gladiateur, tant que l'épée de César consent à dormir dans le fourreau. La tradition rapporte que Néron combattait ses victimes.

Lutte terrible, effroyable où l'on ne voit pas encore couler le sang et les larmes, mais où l'on sait qu'il s'agit de la vie d'un homme ou de sa liberté, car c'est le dernier coup qui décide, où le public se passionne et se livre au courant, au tourbillon. C'est alors que les sympathies éclatent, les sympathies qui encouragent les uns, irritent les autres. La colère, le dépit, l'amour-propre, l'envie s'en mêlent.

Et la pauvre victime est là, prix de cette passe d'armes qui a ses moments de répit où l'accusé seul ne respire pas, tandis que la vie circule autour de lui,

Digitized by Google

où la parole reprend le ton ordinaire, les nouvelles vont leur train, on cause, on rit, on plaisante, où enfin il n'est pas rare de surprendre un sourire s'échanger entre l'homme de la loi et le défenseur. Et pourtant la victime est haletante.

La lutte recommence. La raillerie, le sarcasme épuisent leurs traits, ainsi que deux combattants cherchent à aiguiser leur fureur par des coups de stylet.

C'est un tort. La loi ne doit pas se passionner.

Faudra-il donc supprimer la lutte et les enivrements de la parole, les foudres de la pensée, les emportements du sentiment lorsqu'il s'agira de la vie et de la liberté d'un homme?

Cela a son beau côté, retentissant surtout, agréable pour le vainqueur, vainqueur aujourd'hui, vaincu demain. Mais lorsque la tête est tombée, qui l'ira ramasser dans le panier pour la remettre sur le buste, car il peut arriver que l'accusé soit condamné sur de fausses apparences; qu'il soit mal défendu : c'est rare; et le jury qui s'est passionné contre lui cette fois le condamnera.

Erreur!

Fugit irreparabile lorsque c'est une tête qui tombe.

Digitized by Google

Digitized by Google

III

LE RÉQUISITOIRE.

Nôtre second avocat général avait des favoris jaune d'or, un grand œil bleu qui paraissait doux et profond. Allongé et mince, on ne l'avait pas choisi pour le contraste, mais pour ses cinq mille livres de rente. Il pourrait mieux représenter. D'ailleurs il y avait en lui de l'étoffe. C'était un second prix de Droit romain de la Faculté de Toulouse, et il avait deux députés dans la manche.

Il se leva sans ostentation, établit sur la croupe de son nez son lorgnon double, — l'indispensable lorgnon, la France est atteinte de myopie depuis longues

Digitized by Google

années, — et il commença son réquisitoire qui dura trois heures, montre en main.

Il était divisé en deux parties.

Le première partie consacrée à établir le point de fait ; la seconde le point de droit.

C'est la division ordinaire, naturelle.

Le grand art consiste à bien étudier les lieux, à prévoir les accidents de terrain, à préciser les heures et à présenter les dépositions dans l'ordre logique et selon leur importance. C'est une étude une fois faite pour l'ensemble. Elle se trouve dans Démosthène, dans Cicéron, *ex professo*, dans tous nos grands orateurs, Berryer, Jules Favre, en tête.

Mais le tact souverain consiste à écarter la bienveillance de l'accusé. Le ministère public consacre ordinairement à cela la péroraison de son réquisitoire, tandis que l'exorde présente le fait comme inouï.

On comprend de suite quel parti l'on peut tirer, dès le début, du fait en lui-même, de cette nouvelle d'un assassinat qui vole et plane au-dessus des têtes de la foule avec ses ailes d'oiseau funèbre dégouttantes de sang, vous saisit à la gorge comme un cauchemar, vous fait trembler et craindre que les menottes ne soient pas assez mordantes, les barreaux de fer assez soli-

Digitized by Google

des, les gendarmes assez robustes pour empêcher le criminel de s'évader. Mais la société ne doit pas trembler. Dieu veille, et la justice aussi. Ce cadavre gisant sur le sol, baigné dans le sang..... Ces objets épars, débris de la résistance, témoins muets du crime..... la lutte, l'horrible lutte..... la nuit.....

Dans la péroraison on peut évoquer ces grandes figures de coupables qui appartiennent à la détestable famille des fastes criminels, et s'y détachent comme autant de monstruosités humaines. C'est le moment du rapprochement à faire entre ces figures et le coupable; et le ministère public, pour en établir la parenté, doit en faire ressortir la ressemblance trait par trait, de telle sorte que les juges, en regardant l'accusé, ne puissent mettre en doute que ce ne soit lui qui ait perpétré le crime.

L'avocat général développa les faits, dans l'espèce, avec une précision, une clarté remarquables, sans négliger aucune des circonstances, aucun des détails de temps et de lieu nécessaires à l'évidente manifestation de l'attentat. Et il nous fit voir à côté de cela Vipar quittant son domicile à neuf heures du soir, n'y rentrant qu'entre minuit et une heure, au dire de son voisin.

Digitized by Google

Et là il se demande :

— Où a-t-il passé ces trois heures ou trois heures et demie? Ah! poursuit-il, nous allons vous le dire.

Que l'exclamation se présente, nous ne le discutons pas; mais qu'il ne faille pas y recourir, c'est ce que nous contestons.

Il en est qui auraient dit :

— Hé bien! nous allons vous l'apprendre.

Quelle est là-dessus l'opinion des orateurs de la chambre et du palais? des écrivains célèbres?

Et M. l'avocat général nous montra l'accusé dans l'ombre pendant cette soirée tempêtueuse.

Ce n'est pas lui qui la fait, elle se présente d'elle-même pour favoriser la marche sombre de Vipar, cette marche par des chemins de traverse pour éviter l'obstacle, ce qui rend la route plus longue et favorise admirablement le calcul de son temps. D'ailleurs il ne veut arriver qu'à l'heure. D'ici là il se cachera facilement, les nuages du ciel le couvrent et le protégent; et lorsque le moment qu'il attend sera arrivé, il s'élancera de son point d'observation comme une bête fauve, mais en rampant, il escaladera le mur du parc, prendra par les buissons, les taillis, étouffant le bruit de ses pas, s'arrêtant par intervalles, escaladant la

Digitized by Google

grille de la cour de derrière, consultant la lune, grimpant sur un arbre voisin de la fenêtre, atteignant le bord du toit, disparaissant sur la hauteur, plongeant dans la cheminée pour pénétrer dans la chambre du sieur D. Ici l'effraction, le vol, le bruit, le réveil, le fracas, la lutte et la mort. Le vieux serviteur accourant trop tard pour sauver son maître, mais assez à temps pour reconnaître le coupable.

C'est lui, car c'est son chapeau, c'est sa blouse, sa taille, sa carrure, sa barbe. Le haut de la figure ne peut être vu parce qu'il est caché par le chapeau, et Vipar, tout le monde l'affirme dans la contrée, a l'habitude d'enfoncer son chapeau sur ses yeux. Cela se conçoit, c'est un forçat libéré.

Les bordiers arrivent aussi trop tard, mais ils le reconnaissent, et c'est le même homme.

Ce roulier passant au moment où Vipar débouche du chemin qui vient du château, c'est l'œil de Dieu qui découvre le visage caché et met un nom à ce visage.

Enfin sa rentrée chez lui vers une heure, c'est-à-dire une heure environ après l'assassinat, le temps nécessaire de faire le trajet avec les précautions et les détours voulus; l'empressement qu'il a eu de faire tomber sa barbe et de disparaître de la contrée l'accu-

Digitized by Google

sent et le condamnent. Vipar est préoccupé devant le barbier, c'est le travail de la conscience troublée. S'il n'est pas ému, c'est que Vipar ne s'émeut pas.

Le ministère public discute ensuite la véracité, l'authenticité, le caractère moral des témoignages avec un rare bonheur de physiologue et de psycologue à la fois. Un anatomiste n'eût pas mieux fait.

Et il arrive successivement d'une manière logiquement brutale à cette double conclusion :

— Donc un crime a été commis.

— Et ce crime a été commis par Vipar.

Conclusions générales renfermant toutes les questions qui se présentent dans le système de l'attaque, à mesure qu'il s'étend et se développe :

Y a-t-il crime?

Où a-t-il été commis?

Qui l'a commis?

Pourquoi a-t-il été commis?

A quelle catégorie de crimes appartient-il?

Ces deux dernières questions furent traitées magistralement, et l'avocat général conclut à ce que les circonstances du crime étaient trop évidentes pour qu'on pût révoquer en doute qu'il y eût ici la réunion du double crime d'assassinat et de vol avec toutes les

Digitized by Google

circonstances prévues par les articles 302 et 381 du Code.

Il n'oublia pas de représenter Vipar comme récidiviste.

Son résumé fut court et serré.

Et il termina en ajoutant un dernier trait à la physionomie de l'accusé, qu'il dépeignit comme indigne de toute indulgence et de tout pardon.

Digitized by Google

Digitized by Google

IV

L'AVOCAT D'OFFICE.

Il y a quelque chose de plus habile que le médecin, de plus fort que le ministère public, de presque égal au prêtre, c'est le défenseur.

Le médecin nous rend la vie du corps, la santé.

Le prêtre, la vie spirituelle ou de la grâce.

Le défenseur nous rend la vie morale, l'honneur.

Le ministère public veut nous enlever cet honneur, nous attacher au pilori de l'infamie, nous ravir la liberté, nous envoyer à la mort.

Le défenseur protége cet honneur, empêche la loi d'y porter atteinte, nous arrache du poteau de l'ignominie, nous rend la liberté, nous garantit de la mort

Digitized by Google

et nous ramène triomphants dans cette société d'où l'on nous avait déjà chassés, au milieu de cette famille qui portait déjà notre deuil, parmi ces amis qui nous pleuraient comme s'ils ne devaient plus nous revoir. Il nous refait homme. Il tient cela du Christ.

Voilà pourquoi sa parole doit avoir l'éloquence de celui qui fit tomber les fers de l'humanité, sa persuasion pour défendre celui qu'il prend sous son égide, sa charité pour combattre jusqu'à l'épuisement de cette parole, jusqu'au râle de son souffle.

Et si le ministère public doit trembler d'envoyer à la mort un innocent, de priver un innocent de sa liberté, de ses biens, de ses droits, de sa famille, et de ses concitoyens, de tout enfin, en lui enlevant l'honneur, à plus forte raison l'avocat doit-il frémir à la seule pensée qu'il peut contribuer par un moment de faiblesse à la perte de cet homme.

Il faut donc qu'il soit puissant, sûr de cette puissance, qu'il ait de plus la volonté de délivrer son client, la certitude de le délivrer.

Avec de telles armes le champ de bataille est à lui. Il le sait. Il ira droit au but; et s'il est plus facile d'accuser que de défendre, on est plus éloquent en défendant qu'en accusant.

Digitized by Google

Donc, l'opinion doit être bien assise lorsqu'on entreprend cette grande tâche qu'on appelle la défense d'un homme, tâche d'autant plus redoutable qu'il s'agit d'un intérêt plus majeur.

Si on ne peut se faire cette conviction, il faut renoncer.

Le coupable devra-t-il rester sans défenseur?

Plût à Dieu que cette culpabilité fût le seul motif qui empêchât un défenseur de se charger d'une cause! Les mauvaises causes ne trouveraient pas d'avocats, et ce serait un bien, la bonne foi des hommes y gagnerait.

Non, le coupable ne reste pas sans défenseur. On lui en nomme un d'office, et rendons cette justice à la loi qu'elle le lui choisit bien.

C'est le plus habile et le plus influent du barreau qui est alors désigné. L'égalité de la loi n'est jamais mieux comprise et appliquée que dans ces occasions-là. La tutelle est toujours généreuse, magnanime.

Et l'avocat d'office répond dignement à l'appel de la justice.

Pour Vipar, il en fut ainsi.

Le bâtonnier de l'ordre, homme éminent, voulut faire plus. Il s'adjoignit un confrère, qui venait de débuter par un acquittement dans une peine capitale.

Digitized by Google

Le coup d'essai était hardi. Le jeune homme, avait du talent. Il avait, ce qui vaut mieux peut-être, des convictions.

Front découvert, favoris noirs, œil pénétrant. On sentait déjà que cette tête cherchait sa pause.

Le geste était plutôt brusque que magistral ; c'était l'entraînement de ses vingt ans.

Les jeunes intelligences ont des manières neuves qui frappent et séduisent, des éclairs qui sont déjà des rayons, des élans enthousiastes qui émeuvent. Ils entrent à peine dans la vie, incapables en apparence d'en apprécier les secrets ; on est étonné. L'intérêt n'a pas encore enivré leur parole, enchaîné leurs actes, bronzé leurs âmes; ils vous entraînent malgré vous. Malgré vous ils vous lient à cet inconnu, souillé du mépris humain, plié sous le dédain, la tête enfoncée dans la poitrine, les genoux aux mains, comme si cette position lui eût été imposée par la torture, dont l'oreille n'entend plus que des bourdonnements insignificatifs, dont l'œil ne distingue qu'au travers d'un nuage de sang et dont la langue à demi paralysée bredouille des accents incompréhensibles.

Le vieux praticien avait vu tout cela avec son expérience de trente ans de barreau, et lorsque le jeune

Digitized by Google

avocat se leva, un frémissement favorable parcourut l'auditoire.

Le ministère public reprit à la hâte son lorgnon. Il ne s'attendait pas à cette division. Il allait avoir affaire à deux adversaires au lieu d'un. L'équilibre était rompu, et ce poids d'un enfant du côté de la défense lui devenait trop lourd.

Il eut presque un sourire dédaigneux qui n'arriva pas à son adresse.

Revenons au jeune avocat, à l'enfant. C'était le bouclier du retors; c'était une défense complète. D'autres eussent pensé différemment.

La division de la défense n'a pas besoin de s'annoncer, elle est aussi naturelle que la défense elle-même.

Un des défenseurs est chargé du point de fait; l'autre du point de droit.

Ici ce n'était pas le cas.

Le jeune homme avait toute la charge. Et en cela le vieil avocat avait compris le désavantage de scinder une défense et de donner à d'autres le soin de terminer ce qu'on s'est cru capable de commencer.

Une défense, mais c'est un syllogisme. La diviser, c'est couper, tronquer le syllogisme, et notre praticien

Digitized by Google

n'admettait cela que dans des cas très rares; lorsque les affaires sont trop longues, que la même parole craint de fatiguer l'auditoire et qu'on veut produire une heureuse diversion.

Ce n'était pas le cas non plus.

Que s'était-il donc réservé ?

De prouver qu'il n'y avait pas contre Vipar de preuves assez sérieuses pour la condamnation, de développer le point important de la plaidoierie de son confrère. C'étaient les éléments d'une conviction judiciaire qu'il voulait établir. Grande et souveraine question qui fait pâlir les plus forts, et que celui qui doute ne peut envisager sans trembler.

Le jeune homme suivit pas à pas le ministère public, fut magnifique dans la manière dont il détruisit pièce à pièce, fait par fait, circonstance par circonstance, détail par détail, tout le système de son antagoniste, sans manquer en rien aux convenances et aux égards que se doivent les combattants de la parole.

Et lorsqu'il fut arrivé à cette conclusion que Vipar n'était pas coupable, toute la chaleur de son âme passa dans ses accents. Il ne put s'empêcher de s'écrier :

« On nous jette à la face que nous avons été forçat. Eh ! mon Dieu, nous ne le savons que trop que nous

Digitized by Google

avons passé vingt années, les plus belles de notre existence, au bagne, pour achever de laver notre honneur, cet honneur que chacun de vous, Messieurs, laverait, comme nous, fût-ce au même prix. Et j'ai beau chercher dans cette enceinte, je ne rencontre pas de contradicteur.

« Vous convenez donc qu'il y a forçat et forçat. Oui, sans doute, et notre forçat n'est pas de l'espèce commune. C'est ce que nous disait l'organe du ministère public. Mais notre interprétation est différente; déjà votre choix est fait.

« Le nôtre, en effet, est d'une espèce toute particulière, et c'est ce qui fait la puissance et l'orgueil de la défense.

« Ah! c'est ici le lieu de regretter, Messieurs, et nous sommes persuadés que vous partagez avec nous ce sentiment de légitime douleur dont nous espérons nous consoler par la toute puissance de votre justice, de regretter que M. le curé de S. ne soit pas venu confirmer dans cette enceinte les dires du brigadier Laporte qui suffisent, Dieu merci, à l'acquit de notre conscience.

« Il y a là dessous un mystère qu'il était du devoir de la Cour d'éclairer et dont nous ne sommes pas

Digitized by Google

effrayés parce qu'il ne peut être interprété que favorablement en faveur de l'accusé. N'y revenons pas.

« Mais il nous est permis de dire que ce digne ecclésiastique nous eût trempés dans la lumière de cette vie. Il eût achevé de faire tomber tout voile; l'homme entier nous eût apparu.

« Inutile, Messieurs, il apparaît malgré les balafres et les outrages de l'accusation, et si vous voulez le retrouver, comme nous, eh bien, consultez la déclaration du brigadier de gendarmerie qui a arrêté Vipar, consultez cette lettre qu'il nous a dit que Vipar avait écrite au curé. Vous l'avez sous vos yeux, les termes en sont précis.

« Pesez cette scène passée entre Vipar et le curé de S. au moment où celui-ci était enlevé à son domicile en gémissant de laisser après lui un orphelin, car il ne tremblait pas pour lui, cet innocent.

« Pesez les paroles du curé qui vous prouvent suffisamment quel homme est Vipar.

« On vous a dit que l'abbé Vianet a dû réfléchir depuis, que c'est parce qu'il a reconnu la culpabilité de Vipar qu'il n'a pas voulu le défendre, et que tout le mystère qu'il y a là-dessous est un mystère d'âme à

Digitized by Google

âme : secret terrible où le bon curé n'a pas voulu mêler son Dieu et sa religion.

« Et moi, je vous dénonce cette insinuation comme la plus déloyale des suppositions. Et cela ne suffit pas pour faire tomber notre tête.

« Oui, je sens que le mystère revient, mais il ne m'épouvante pas, car ce mystère ne fera pas que Vipar ne soit pas un honnête homme. J'ai dit le mot. Je le maintiens, malgré les vingt années que nous avons passées au bagne, malgré l'accusation qui pèse sur nous. Et Vipar est un honnête homme parce qu'il a défendu l'honneur de sa famille comme nous défendrions le nôtre; parce qu'il a secouru l'infortune, assisté la misère et la douleur comme nous n'aurions peut-être pas le courage de le faire; parce qu'il s'est chargé de la douleur, de la misère et de l'infortune, lui, malheureux comme elles, et cela, sans que rien l'y obligeât, par dévouement pur.

« J'ai entendu murmurer à vos oreilles un mot presque ignoble, pardon, Messieurs, le mot d'exploitation. On vous a dit que Vipar avait été conduit à agir par exploitation, le mot de calcul eût été moins blessant, mais il n'est pas venu au ministère public et nous le regrettons; que c'était pour se ménager des ressources

Digitized by Google

en temps et lieu. Nous avons l'âme navrée de penser à quelles imaginations basses, viles et dégradantes une noble intelligence consent à descendre pour supprimer la vie d'un homme.

« Mais puisqu'il faut argumenter même en faveur du sentiment, et du sentiment le plus délicat, le plus honorable, le plus désintéressé, le plus dévoué, nous dirons, à notre tour, et pour en terminer sans réplique, que les suppositions sont insuffisantes, impuissantes contre la liberté d'un homme et sa vie. C'est la vague qui se brise au rivage de la logique; et les suppositions reviennent sur elles-mêmes pour se confondre comme le flot dans la masse océanique. Nous vous dirons, Messieurs, qu'il reste établi pour tous que l'ancienne condamnation de Vipar ne saurait influer en rien sur le crime présent, puisqu'elle n'établit aucunement que l'accusé soit un malfaiteur ordinaire, qu'elle établit tout au plus qu'il a été un homme malheureux; et que dans le crime dont il s'agit et qui est livré à votre appréciation et à votre sagesse, il n'y a pas de raison suffisante pour légitimer l'accusation; donc, qu'il ne saurait y en avoir pour légitimer la condamnation qu'on a réclamée de vous au nom de la loi.

Digitized by Google

« Vipar n'a pas été vu, nous l'avons prouvé; Vipar n'a pas été reconnu, nous l'avons prouvé. Nous devons sortir de cette enceinte libres de l'erreur, j'allais dire de l'injustice qu'on a fait peser sur nous.

« C'est au nom de la conscience, du droit, de la loi et de l'humanité que nous réclamons notre acquittement. »

Le jeune homme avait cessé de parler; il essuyait encore la sueur qui découlait de son front, et sa poitrine se dégonflait péniblement de ses émotions lorsque le praticien se leva, mais pour déclarer que la défense lui paraissait entièrement remplie et que ce serait faire tort à son client et injure à son confrère de porter après lui la parole à moins que l'accusé ne l'exigeât.

Consulté à cet égard, Vipar répondit qu'il partageait cette manière de voir et il remercia ses défenseurs les larmes aux yeux.

Le résumé du président fut ce qu'il devait être : court, significatif, calme, impartial, complet ; et l'audience fut suspendue.

Les juges se retirèrent dans la salle des délibérations : l'accusé fut emmené.

Digitized by Google

Digitized by Google

V

A QUOI TIENT LA VIE D'UN HOMME.

Les juges ne tardèrent pas à reparaître.

Les deux questions suivantes furent posées au jury.

L'accusé est-il coupable des crimes de meurtre et de vol avec les circonstances comprises dans le résumé de l'acte d'accusation ?

Le jury pense-t-il à la majorité de plus de sept voix qu'il y a des circonstances atténuantes en faveur de l'accusé ?

Toute l'attention de la défense se porta sur la première question, car elle voulait un acquittement. Pour elle, il y avait certitude de l'innocence de l'accusé.

Les membres du jury se retirèrent.

Digitized by Google

C'est le moment où les opinions se dégagent. Les juges, le ministère public, la défense, le public, pensent et réfléchissent.

L'accusé est celui dont le jugement devrait se former avec le plus de sûreté, car personne, mieux que lui, n'est à même de connaître sa situation, et pourtant c'est celui qui se refuse le plus obstinément à l'envisager en réalité, et cela se conçoit. . . . . .

. . . . . .

Les jurés délibérèrent longtemps.

Puis ils rentrèrent au milieu du silence le plus solennel.

Le chef du jury se leva. Un calme mortel plana sur l'auditoire. Ce fut le dernier degré du silence. Toutes les respirations s'étaient arrêtées. On n'entendait plus un souffle dans la grande enceinte. La foule, la défense, le ministère public, les juges, le jury étaient en proie à l'émotion de l'attente. Cette émotion était multiple.

La foule s'était généralement passionnée pour cet homme; elle ne trouvait pas de preuve suffisante pour le condamner.

La défense s'était identifiée avec son accusé. Elle était directement en cause avec lui, et le jugement

Digitized by Google

allait l'atteindre comme lui. Alors s'éleva dans son esprit le doute affreux, horrible, épouvantable, qu'elle n'avait pas assez fait pour cette tête. Certaines parties de sa plaidoirie lui parurent faibles. Peut-être aurait-elle mieux fait d'agir avec moins de générosité.

Le vieux praticien poussa le scrupule jusqu'au remords. Si l'accusé allait être condamné? C'est lui qui en serait cause parce qu'il n'avait pas tout fait. On ne doit jamais renoncer au bénéfice d'une défense, surtout lorsqu'on a affaire à un ennemi implacable. Il éprouvait le regret de ce gladiateur couché sur l'arène qui n'ayant voulu se servir que d'une partie de ses armes est tombé victime de sa générosité. Il lui sembla que la physionomie du jury était hostile. Et il fut tenté de se relever pour user maintenant de toute la liberté de la défense. Il était trop tard. Pendant le cours de sa noble carrière il n'avait pas été une seule fois aussi cruellement éprouvé.

Et le jeune homme?

Il croyait sentir derrière lui son père. Il s'était attaché à cet accusé. Il ne pouvait, lui, songer à une condamnation. N'était-il pas encore dans l'enivrement du triomphe. Et pourtant il tremblait aussi. Il ne lui

Digitized by Google

suffisait plus d'avoir fait ce qu'il avait fait, il lui fallait la vie, la liberté de Vipar.

Le ministère public cachait vainement sous une ferme apparence les hésitations de son âme. Maintenant que l'ivresse de la lutte s'était dissipée, il s'imaginait que la physionomie du coupable n'avait pas été assez bien caractérisée, définie, et qu'il avait mis trop d'acharnement à poursuivre cette tête. Il n'aurait pas dû affirmer d'une manière si positive, mais au contraire laisser plus de liberté au jeu de la défense et à l'appréciation du jury.

Le jury, de son côté, portant dans ses mains le sort de l'accusé et qui n'était plus sous l'impression résultant de l'examen, de la délibération et de la décision, subissait la crainte d'avoir mal jugé; et les commotions de la foule, de l'accusé, de la défense, du ministère public réagissaient sur lui pour l'accabler d'un poids énorme.

Les juges qui étaient descendus au second plan et devenus spectateurs comme la foule, ne pouvaient, malgré leur longue habitude, se défendre de l'idée d'avoir partagé avec trop de chaleur, de passion peut-être, l'opinion du ministère public. Mais ils craignaient d'autre part un acquittement. Ils pesaient

Digitized by Google

aussi sur le jury du poids de leur émotion malgré leur attitude grave et recueillie. Car c'était le jury qui était ici souverain. C'était surtout celui d'entre eux, délégué, nommé pour transmettre la réponse de vie ou de mort. Et bien qu'ils connussent le résultat, ils tremblaient de l'effroi dont était saisi l'accusé; ils éprouvaient quelque chose de ce qu'il allait éprouver en entendant le verdict.

Tout était tranquille, muet, profond, émouvant, solennel, religieux, lugubre, mortel.

Tous étaient émus, inquiets, anxieux, sombres, haletants, éperdus.

Les émotions se croisaient, se mêlaient, se confondaient, sans cesser de conserver leur degré de force et de grandeur, et on les trouvait parfaitement distinctes. Celle de la défense planant au-dessus de celle de la foule, mais conservant avec elle le caractère d'une généreuse perturbation; celle du ministère public, telle qu'elle doit être, planant au-dessus de celle de la défense et de la foule, et au-dessus de celle-ci l'émotion des juges et du jury, juge suprême, et enfin plus haut que toutes ces émotions qu'elle provoquait et dominait à une distance incommensurable, la distance qui sépare la vie de la

Digitized by Google

mort, l'horrible émotion de l'accusé, qu'il faut renoncer à peindre parce qu'on ne l'a pas éprouvée, dont on ne peut se faire qu'une idée infiniment petite, et qui, à notre avis, ne saurait être mieux figurée que par cette épée que l'antiquité tient constamment suspendue sur la tête du coupable; à moins de la représenter par la terrible secousse de l'homme lancé dans le vide, pendant la seconde qui sépare le corps du point de départ au point d'arrivée et mesure la durée de l'espace parcouru. C'est la résultante de toutes les émotions que nous avons essayé de traduire, mais que nous n'avons rendues qu'imparfaitement parce que nous ne les avons pas ressenties toutes, et qu'il faudrait de plus les éprouver toutes à la fois.

Les oreilles de l'accusé n'entendent plus : c'est le bourdonnement de l'homme qui se noie. Ses yeux ne voient plus : c'est le tournoiement du corps dans l'abîme. Il a perdu le sentiment de la vie; elle est interrompue en lui, et les objets extérieurs ne le frappent que comme des formes fantastiques, les êtres imaginaires du rêve, mais avec une formidable apparence; véritables fantômes à la taille monstrueuse, qui avancent, avancent toujours pour l'emporter et l'étouffer.

Digitized by Google

Et au-dessus de tout cela, étendant ses bras sur cette multitude, le grand christ blanc, calme et immobile sur son fond noir, comme pour protester contre les injustices et les mauvaises passions.

C'était le contraste.

Nous nous trompons.

Vipar, chose inouie! paraissait calme lui aussi. L'était-il? aucun signe extérieur ne trahissait en lui le moindre trouble, la moindre agitation. Et ce calme, cette tranquillité puissante, surhumaine, ajoutait à la confusion de tous. Un seul homme, s'il se fût trouvé là à considérer l'accusé, eût découvert dans un pli caché du front et dans un des coins de la lèvre la nuance imperceptible de l'amertume qui noyait son âme.

Le chef du jury plaça la main sur son cœur, et d'une voix où perçait la conviction de la douleur et de la joie, nul ne put le deviner :

— Sur mon honneur et ma conscience, devant Dieu et devant les hommes, la déclaration du jury est.....

La parole ne sortit pas. Ce fut un souffle pétrifié.

Une autre voix, puissante comme celle du jugement, au timbre d'Archange, avait retenti en un éclat de foudre. Elle était pourtant sans colère et sans

Digitized by Google

menace. C'est ainsi que Jehovah dut parler à Moïse sur le mont Sinaï en lui remettant les tables de la loi au milieu des tonnerres et des éclairs.

Le silence se fit plus profond si c'était possible. On ne se sentait plus. C'était le niveau de l'émotion commune, égale, et personne alors n'eût pu traduire ce qu'il éprouvait.

Un prêtre était entré dans le prétoire. Il conduisait par la main un jeune enfant.

Un cri essaya de sortir d'une gorge, mais il expira au passage et ne rendit que le son fêlé d'un râle.

C'était le premier, le seul moment d'émotion de Vipar. Son cœur faillit éclater.

Mais l'attention n'était déjà plus pour l'accusé, elle était concentrée tout entière sur cette forme noire qui se dessinait maintenant droite, ferme et immobile dans l'enceinte de la justice et devait avoir ses raisons pour être là.

Le moment de l'explication était arrivé.

— Que voulez-vous ? monsieur l'abbé, dit le président d'un accent sévère, mais qui n'était pas entièrement maître de soi.

— Rendre hommage à la vérité, monsieur le président.

Digitized by Google

La réponse avait été douce et simple, mais grave et solennelle.

— Qui êtes-vous ?

— L'abbé Vianet.

Ce fut le bruit de la marée montante, une réaction terrible. Il fallut la subir. Et l'huissier, pour rétablir l'ordre, fut obligé d'attendre qu'il eût lui-même cessé de l'éprouver.

Le président ne put s'en défendre et il dut faire appel à toute son énergie pour reprendre la majesté de son rôle.

Inutile.

Le calme se rétablit de lui-même.

Cet incident fut l'occasion d'un débat long et animé entre le président, le ministère public et la défense.

Le vieux praticien avait bien fait de se réserver, il finit par dominer le débat et obtenir que la déposition du prêtre serait faite.

— Pourquoi ne vous êtes-vous pas présenté plus tôt, M. l'abbé, demanda le président à l'abbé Vianet.

Un voyage à l'étranger m'a empêché de me rendre lors de l'information écrite, et les devoirs de mon ministère m'ont retenu au moment de partir de mon presbytère pour me rendre à l'audience. J'ai été obligé

Digitized by Google

d'assister une âme qui partait. Cela ne se retarde pas. J'ai pensé que j'arriverais toujours à temps pour sauver la vie de l'accusé.

— Qu'avez-vous à déposer M. l'abbé sur la moralité de l'accusé.

— Que Vipar est un honnête homme, malgré le jugement et la condamnation qui pèsent sur lui. On n'a rien eu à lui reprocher depuis qu'il est revenu au pays. On a seulement remarqué qu'il était triste, sombre, affligé, et j'ai été à même plus que personne de m'en convaincre.

— Est-il vrai qu'il ait adopté un enfant?

— Cet enfant, le voici.

Et le prêtre fit avancer l'enfant qu'il tenait par la main.

Nouvelle fluctuation de la foule. On voulait voir l'enfant, l'entendre.

La défense — le doyen — se leva.

— Je prie M. le président de demander à M. l'abbé s'il croit que l'accusé l'a adopté par intérêt.

Le président répéta la question au témoin qui répondit d'un air triomphant.

— L'accusé m'a remis, à titre d'aumônes, avant de

Digitized by Google

quitter S. une somme de 1200 francs résultant de secours qu'il avait reçus au bagne.

Ce fut un vrai soulèvement dans l'auditoire.

Ce fut aussi un éclair pour le ministère public qui comptait en faire un incident à la charge de l'accusé pour établir la preuve de conviction du vol ; mais la défense se levant lut la pièce tombée du paquet de lettres de Faustine et que nous connaissons. L'origine des deniers était établie.

L'avocat général eut beau insister et affirmer qu'il n'était pas possible que l'accusé n'eût pas employé cet argent.

La défense prouva sans conteste que Vipar n'aurait pas remis cette somme à M. le curé si elle avait été le produit d'un crime.

Le président reprit la série de questions :

— L'accusé prétend vous avoir vu la nuit du 14 février?

— Cela est vrai.

— A quelle heure?

— A onze heures.

— En êtes-vous sûr?

L'abbé Vianet fit le calcul de son temps, et la chose se trouva parfaitement exacte.

Digitized by Google

— Combien de temps êtes-vous resté avec l'accusé?

— Demi-heure ou trois quarts d'heure.

— A quel endroit l'avez-vous rencontré ?

— Sur le pont.

— Qu'y faisait-il ?

L'abbé Vianet hésita entre sa conscience et le secret de Vipar. Ce ne fut pas long.

Il avait besoin de consolation, M. le président.

L'abbé Vianet n'avait pas menti.

Le président ne comprit pas.

— N'avez-vous pas eu connaissance du crime commis dans votre paroisse, M. le curé ?

— Oui, M. le président.

— Votre opinion est que Vipar ne l'a pas commis.

— Oui, M. le président.

Un murmure spontané, immense, s'éleva dans la salle entière. Les poitrines venaient de se dégonfler.

L'accusé était sauvé. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

Une heure ne s'était pas écoulée qu'un verdict d'acquittement était rendu en sa faveur. Et Vipar était dans les bras de M. le curé.

L'enfant était dans les siens.

Digitized by Google

Les deux défenseurs contemplaient cette scène avec attendrissment.

Le public triomphait.

L'avocat du roi était battu.

On ne put jamais savoir quel était le premier verdict.

Digitized by Google

Digitized by Google

LIVRE V

LA FILLE-MÈRE

Digitized by Google

Digitized by Google

I

OU NOUS RETROUVONS FAUSTINE.

En sortant de Toulouse par la barrière des Minimes, on suit une large et belle route bordée des deux côtés de maisons d'apparence ordinaire. C'est le faubourg des Minimes dont la porte a été construite en 1832, et dont le couvent a été en partie démoli en 1789, — le moins important de Toulouse.

Vu des sommets, il paraît un tronçon de la cité.

C'est le commencement de l'immense queue signalée plus haut.

Au bout de la chaussée, véritable voie romaine, en allant en droite ligne on irait se heurter à un édifice dressé là comme un obstacle qui rappelle la phalange

Digitized by Google

macédonienne ou la légion thébaine. C'est le point dit des fourches patibulaires, où l'on pendait jadis.

La route fuit en suivant les deux branches de la fourche qui embrasse un pâté de maisons formant triangle ou trapèze à cet endroit.

La route à droite conduit à diverses localités voisines de Toulouse.

Celle à gauche, c'est la route de Paris.

Prenons cette direction. Elle est semée de maisons-châlets qui s'éparpillent de manière à placer leurs jardins clos entre eux et les passants. Mais les clôtures ne sont pas faites de manière à empêcher le voyageur avide de curiosités de voir ce qui se passe dans ces intérieurs à la belle saison; de telle sorte que lorsqu'on filait sur Paris par Laffitte et Caillard on pouvait reposer agréablement sa vue sur la variété du site, car toutes les maisons ne s'y ressemblent pas, n'ayant pas été construites en même temps. C'est à qui venant après a voulu mieux faire que son voisin. Des propriétaires la rivalité est passée aux architectes, et l'intérêt s'en est mêlé. C'étaient primitivement des vide-bouteilles. Puis des châlets. Aujourd'hui ce sont de vrais castels qui n'ont d'importance, à la vérité, que par la maison d'habitation; mais

Digitized by Google

le chemin de fer qui passe, emportant le voyageur dans sa course furibonde, ne lui permet pas même d'entrevoir ces jardins anglais, ces haies d'aubépine à la fleur de mai, taillées par le propriétaire lui-même, ces statues qui se contemplent au fond des charmilles dans l'éternel recueillement de l'amour, ces constructions éparses, variées selon l'ambition des maîtres, le goût et le savoir-faire des architectes.

Le quartier de Lalande est perdu pour le touriste comme tant d'autres sites plus importants, plus gracieux, plus accidentés surtout, qui s'effacent aussitôt que formés, et fuient dans la perspective avec la rapidité de l'éclair.

Le paysagiste a beau se mettre en observation et faire appel à toute la puissance de son art, les choses s'embrouillent, se confondent ; il ne saisit qu'un point lorsqu'il devrait les saisir tous, et ce point n'est pas distinct pour lui.

C'est le foyer ardent où se mêlent tous les métaux en fusion, et d'où l'œil ne retire qu'une image confuse des objets qu'il cherche à définir.

Et lorsqu'il veut embrasser l'ensemble, c'est un défilement continuel dont tous les objets semblent se tou-

Digitized by Google

cher, par l'impossibilité où se trouve le regard de les isoler et de les fixer.

L'examen ne devient possible que lorsqu'on est à une grande distance, c'est-à-dire lorsqu'il est trop tard, parce qu'alors seulement les images ont la place voulue et le temps de se graver dans l'orbite.

Le grand aigle noir vous emporte sur son aile sombre et ardente sans vous donner le temps de la réflexion. Il a pour mission de vous faire parcourir l'espace et voir beaucoup de choses en peu d'instants. Il faut donc se hâter. Que lui importe le paysage lorsqu'il court au soleil. Touristes et paysagistes, trouvez le moyen de perfectionner votre vue. Cherchez une lentille qui vous fasse triompher de cette rapidité et ramène à vous la contrée que le monstre a parcourue en parodiant les paroles du psalmiste : *Transivi et jam non erat.* Inventez une sténographie de l'art, et l'obstacle sera vaincu.

Au moment où nous parlons, ce quartier de Lalande ne possédait pas encore ses constructions prétentieuses. Il n'y avait guère que des vide-bouteilles et de petites maisonnettes en terre, juste suffisantes à loger un jardinier avec ses outils.

Mais il y avait une maison de belle apparence, qui

Digitized by Google

régnait en souveraine à une assez grande distance de la route, défendue par un mur de clôture, haut de dix mètres, qui en empêchait littéralement la vue, et par de grands arbres dont la verdure débordait dans la saison pardessus les murailles et la cachait comme un nid d'oiseaux.

Pour l'examiner, il fallait nécessairement y pénétrer par une porte verte, pratiquée sans façon dans le mur.

Cela n'avait pas d'apparence; mais lorsqu'on avait disparu derrière le mur par la porte indiquée, on tombait du ciel; on se croyait dans une forêt du Nouveau-Monde, enveloppé de feuillage sans voir un coin de l'horizon; on se trouvait au milieu de mille oiseaux des tropiques. Disons-le rapidement, c'était une fantaisie du propriétaire qui avait habité les îles, et s'était imaginé que la belle nature devait le suivre partout. On se ruine à ces fantaisies-là. On ne se fait pas impunément un paradis.

On arrivait sur la maison d'habitation sans s'en douter. Monument simple, carré, d'architecture moderne. Douze marches en pierre de taille d'un beau bloc conduisaient à un perron orné de vases, de statues, de fleurs nouvelles de toute sorte. L'illusion se pour-

Digitized by Google

suivait. . . . . .

. . . . . .

Dans cette villa, c'en était une véritable, modeste et luxueuse, se cachait une chambre plus modeste et plus luxueuse où était réuni tout ce que l'art peut trouver pour faire concurrence à la nature. Il y avait là la superfluité du riche et la richesse du pauvre. Mais entre ces deux extrêmes qui se touchent d'une manière si vraie, il y a la vie du commerce et de l'industrie; et pour nourrir le pauvre le riche ne doit pas renoncer à alimenter cette industrie et ce commerce. Tout ne peut-il donc pas marcher de front, et a-t-on besoin de supprimer le confortable de la vie pour faire l'aumône ?

Nous sommes au mois d'avril. La température extérieure était assez froide; mais en entrant dans ce boudoir on sentait peu à peu une chaleur douce et pénétrante, et pourtant nul indice de feu. Il fallait même chercher à se reconnaître dans les ténèbres qui se dissipaient insensiblement à mesure que l'on avançait. Cela provenait de ce que la lumière vous quittait tout à coup. Une fois dans la chambre il se produisait le même phénomène; le jour vous arrivait progressivement de manière à vous rendre la vue que vous

Digitized by Google

veniez de perdre, sans offenser votre prunelle. Et c'est alors qu'on saisissait un à un tous les détails de cet ameublement, toutes les richesses et les splendeurs amassées là sur un si petit point de manière que rien ne semblait avoir été oublié : étoffes précieuses, riches tapisseries, meubles somptueux, tableaux de maîtres : toutes expressions consacrées que nous n'avons pas la prétention de changer pour faire de la nouveauté industrielle, commerciale et artistique. Et les tapis complétaient l'illusion en vous faisant croire que vous aviez cessé de fouler la terre sous vos pieds.

Puis se détachaient microscopiquement ces inutilités, ces riens — consacré aussi — qui font gémir le pauvre, blasphémer l'envieux, qui commencent par attirer la curiosité de la femme, finissent par la séduire.

Il y a deux catégories de femmes, comme il y a deux catégories d'hommes : la femme sérieuse et la femme futile.

La première se prend au dévouement. C'est le cas le plus facile pour l'homme qui est né comédien.

La seconde se laisse éblouir par une pierre qui brille, vraie ou fausse ; le plus souvent vraie, car elle a le tact fin. Alors il faut être lapidaire pour la trom-

Digitized by Google

per, ou avoir la bourse de Rothschild, car si la femme est futile, elle est insatiable. Aujourd'hui un diamant, demain une parure, après demain un mont d'or.

Et dans cette chambre il y avait une femme que nous n'avions pas aperçue jusque-là parce qu'elle était au lit, et que les rideaux du lit étaient soigneusement fermés. Mais une porte s'était ouverte. On ne l'avait pas vu, mais on l'avait deviné au courant d'air établi et au pâle rayon qui avait pénétré dans la pièce. On n'entendit rien. Seulement on aperçut une main s'allonger comme une main d'ombre, entr'ouvrir les rideaux et écouter. Rien. On allait refermer les rideaux :

— Je ne dors pas, Ernest.

Cela fut dit d'une voix si basse qu'il fallut du dévouement pour l'ouïr. Il y avait une expression de câlinerie souffrante.

— Comment te trouves-tu, ce matin? Faustine.

— Beaucoup mieux.

— Et l'enfant?

— Il a dormi.

— Tant mieux. Tu dois être bien fatiguée?

— Pas précisément. Le docteur est-il venu?

— Pas encore; il ne peut tarder.

— Hortense l'accompagnera probablement.

Digitized by Google

— Tu veux dire que c'est le docteur qui accompagnera Hortense. C'est le monde renversé. Je ne suis plus étonné de rien.

— Moqueur.

— Moqueur tant que tu voudras, mais je commence à devenir jaloux de ton Hortense.

— Ingrat !

— C'est une bonne fille, je n'en disconviens pas. Je lui dois d'avoir fait ta connaissance, chose que je n'oublierai pas ; mais je ne vois pas avec plaisir cette fréquentation. Appelle cela de l'ingratitude, si bon te semble. Je sais qu'en penser.

—Vous voilà bien, les hommes ! Vous faites des bassesses pour nous obtenir, et lorsque vous nous possédez vous oubliez tout ce qu'on a fait pour vous. C'est au point que je vous ai cru un moment amoureux de mon amie.

— Faustine !.....

— J'en suis revenue. Mais pourquoi ce refroidissement subit ?

— Parce qu'il me semble qu'elle nous est moins dévouée depuis quelque temps.

Ernest avait répondu cela comme il aurait répondu autre chose.

Digitized by Google

— Crois-tu donc, lui répliqua Faustine, qu'elle ne remarque pas que nous la fuyons. Et ne vois-tu pas que tes soupçons finissent par devenir aussi injurieux pour moi que pour elle.

— Oh! toi, c'est différent, ma fille. On reconnaît de suite que tu n'as pas vécu dans le mal, et que tu n'en fais pas un objet de spéculation. C'est ce qui m'engage à faire ton bonheur. Mais si tu tiens à m'être agréable cesse de voir Hortense.

— Quelle idée!

— C'est la mienne, bizarre peut-être. J'ai mes raisons.

— Et ces raisons?

— Inutile de te les faire connaître. Ce n'est pas le moment. Tu as besoin de calme. Le docteur l'a dit. Plus tard nous en causerons.

— Mais que veux-tu qu'elle pense de moi, cette pauvre Hortense. Je ne te comprends vraiment pas.

— Je suis ridicule, je le sais. D'ailleurs je ne te dis pas de cesser de la voir de suite. Ces choses-là ne doivent pas se brusquer. Au contraire. Tu verras. En attendant je t'interdis la parole et te condamne au repos.

Et les rideaux retombèrent.

Digitized by Google

On entendit le bruit d'une ombre, un frottement imperceptible sur le tapis, comme le pas de l'insecte sur la mousse, une faible exclamation expirant dans un accent de reproche et qui resta sans réponse. On sentit le même souffle qui était venu tout à l'heure faire onduler l'air de la chambre; on vit le même jet de lumière, moins apparent parce que l'œil avait eu le temps de se familiariser avec cet intérieur qui découvrait maintenant tous ses trésors dans le silence le plus absolu.

Tout-à-coup un cri pareil au bêlement des agneaux trembla derrière les rideaux.

L'enfant s'éveillait.

Digitized by Google

Digitized by Google

II

COMMENT ON TOMBE EN CROYANT S'ÉLEVER. — L'ÉDUCATION PUBLIQUE.

C'était en effet Faustine.

Un an s'était écoulé ; et pendant cette année, l'éducation de Faustine avait été refaite pièce par pièce.

Cela n'est pas long sans doute ; mais ce qui coûte le moins à faire, c'est une femme du monde. Une robe de soie, un chapeau de crêpe, un châle de l'Inde ou d'ailleurs, quelques bijoux, la transformation est complète. La cuisinière est devenue grande dame. Histoire du dindon paré des plumes du paon. Tous deux font également bien la roue. C'est pourquoi la fille de chambre de madame ne désespère pas. Affaire de quelques jours passés à l'école.

Digitized by Google

Et quelle école?

Cela s'appelle *l'abbaye*. On profane tout, la confusion est partout.

Ce sont les novices qui vont là.

Mettons un sceau à nos lèvres. Tâchons de parler avec le moins d'impudeur possible de l'impudicité la plus révoltante.

La femme qui a déjà perdu son honneur y laissera son cœur, sa vie, son âme.

En entrant là, elle renonce à sa liberté, car elle vous dit : Prends-moi ! à sa volonté, car elle ne peut plus refuser de se livrer au premier venu.

Au premier venu. Quel sanglant outrage ! quel désespoir immense dans ce simple mot.

Ah ! c'est que ce simple mot dit toute une histoire, histoire de la honte et de la turpitude, de l'infamie et de la prostitution. Ce mot, c'est le renoncement de soi pour appartenir à tous. C'est la personnalité, le moi, l'âme qui s'efface, consent à s'effacer et à disparaître pour faire place à une vile marchandise, que l'on cote selon l'élévation de la taille, la pureté des formes, la souplesse des mouvements, la grâce de la tournure, la blancheur de la peau, l'éclat des yeux, la régularité des dents, la finesse du trait, la nuance des cheveux,

Digitized by Google

l'exiguité des mains, la cambrure du pied, et par-dessus tout cela, selon le degré de bassesse et d'ignominie.

C'est pour le contraste. On doit être femme pour la beauté et chose pour l'obéissance. Ah! le *perindè ac cadaver* vous offense ; et vous demandez la docilité de la brute. Hé bien, sois satisfait, homme! tu as ce que tu voulais, et bien au-delà. Contemple-toi dans ton œuvre, car c'est toi qui l'as faite, taillée, façonnée, polie, cette œuvre. Tu voulais une statue, tu surpasses Pygmalion. Comme lui, tu l'as désirée vivante, animée, et tu lui as communiqué l'étincelle de ta flamme, flamme brûlante, impure, désorganisatrice.

Regarde-la! Elle marche pleine de majesté, de charmes et de beauté, semblable à Ève sortant des mains du créateur. Approche-toi d'elle, près, plus près encore. Son regard appelle le tien ; ses mains saisissent les tiennes, les voilà liées comme les vrilles de la vigne ; ses lèvres invitent les tiennes. Mais il a suffi d'un souffle pour noircir la statue. Elle est maintenant en poudre à tes pieds, et tu sens déjà en toi les ravages de la dissolution.

C'est bien là ta prétention à vouloir tuer l'œuvre de Dieu pour y substituer la tienne, pauvre artiste. Qui

Digitized by Google

t'a donné le ciseau ? âme chétive, qui t'a donné les ailes de l'inspiration? Et voilà qu'en reconnaissance tu saisis le marteau pour mettre en pièces la plus belle œuvre du créateur; celle qu'il a faite à ton image après t'avoir fait à la sienne.

Qu'est devenue la volonté de cette femme, née libre comme toi, créée comme toi pour la liberté? Tu l'as asservie, et tu as fait de son servage une condition de sa vie. Elle marche, mais le grand ressort est brisé. La voilà sur les genoux, bientôt sur les mains.

C'est la position que tu lui as donnée, elle t'a obéi. D'une créature noble et pure tu as fait le plus vil des animaux. Mais celui-ci possède assez de raison pour reconnaître l'état où il est réduit et qui l'y a réduit.

Qu'importe! Après avoir abusé de cette infortunée lorsqu'elle se livrait bénévolement à toi, tu as voulu la mettre dans l'impossibilité de se relever jamais, et c'est pourquoi tu l'as avilie, avilie en esprit, en corps et en âme. Tu l'as rivée éternellement à sa chaîne; tu l'as revêtue de la robe de Nessus, cette robe dont Déjanire fit une lèpre au plus fort des hommes pour le terrasser, comme autrefois Dalila terrassa Samson par un autre procédé. Prends garde! Elle t'enveloppera avec elle de cette robe, et vous aurez le même linceul

Digitized by Google

de corruption et de pourriture. Et si la fosse commune la reçoit, tu n'échapperas pas aux vers dans ta tombe de marbre ou de granit, car là corrupteur et corrompue tombent dans la même putréfaction.

Cette marchandise appartient donc à tout le monde. Ainsi le veut la loi. Ainsi la femme l'a voulu, car il y a au-dessus de la loi quelque chose qui plane en maître, c'est notre libre arbitre. Et rien n'oblige la femme à entrer dans ce sérail public où il n'est pas besoin d'eunuques pour la garder, où s'exploitent des corps humains — ils ne sont plus que cela — au profit de la passion de tous ceux qui veulent, au prix de l'ignominie de quelques misérables créatures, trop nombreuses, hélas! qui poussent le cynisme jusqu'à nous faire croire qu'elles n'ont d'autre ressource, lorsqu'elles ont commis une faute, que d'aller se plonger dans cette piscine infecte. Grâces à Dieu, toutes les filles tombées ne sont pas au lupanar, et ce n'est pas la misère qui les perd toutes.

C'est la soif du luxe, de la richesse, du *far niente*. Et nous comprenons que le travail des doigts ne suffit pas à improviser une dame.

Il faut donc un moyen.

Le moyen est trouvé. On va au *couvent* pour faire

Digitized by Google

son éducation. Et cette éducation n'est pas aussi difficile que l'autre. Il n'en coûte que la vertu. C'est peu au jour où nous vivons. Mais il y a quelque chose qui surpasse l'avilissement du corps, c'est la bassesse du cœur; et la fille prostituée s'y complaît, elle s'y baigne, elle s'y vautre; et elle s'y vautre parce qu'il lui plaît de s'y vautrer, parce qu'il est plus dans ses goûts de se donner au passant que de gagner péniblement, si vous le voulez, mais honorablement son pain à la sueur de son front. On ne peut consentir à tirer l'aiguille et à chauffer les fers lorsqu'on veut tenir un rang. Fille du peuple, ce mot sonne mal à l'oreille de l'ouvrière. N'est-elle pas faite, elle aussi, pour jouir des trésors de la vie.

Et l'on quitte sa mère dont on était le soutien, sans se préoccuper de ce qui en adviendra; et l'on abandonne ses petites sœurs dont on devait être l'exemple, et l'on court frapper à la porte de ces couvents où l'ignoble matrone dresse effrontément au vice comme on dresse ailleurs à la vertu. Le moment serait bien choisi pour la suppression des cloîtres.

Quant aux couvents dont nous parlons, établis par Satan pour faire contre-poids à l'œuvre divine, nous ne savons s'ils engagent la responsabilité morale des

Digitized by Google

gouvernements qui les tolèrent, mais ce que nous ne pouvons ignorer, c'est que les maisons de prostitution sont un immense réseau qui s'étend à cette heure sur la France entière; qu'elles ont des relations partout, partout des représentants, qui resserrent peu à peu l'honnêteté et la paix de nos familles dans leurs mailles honteuses, jusqu'à ce qu'ils étouffent en nous tout sentiment de vertu ; représentants des deux sexes, chose plus honteuse! mégères à l'œil de feu qui se glissent comme des serpents dans les sanctuaires de l'honneur et de la pudeur pour y tenter la sagesse de nos mères, de nos femmes, de nos filles et de nos sœurs; eunuques manqués qui finiront par convertir notre pays en un vaste atelier de corruption où le mari oubliera son épouse, le père ses enfants, et où la stérilité du cœur le disputera à la stérilité du sujet.

L'avenir d'une nation est dans le mariage.

Le lupanar est le tombeau du mariage.

C'est l'école la plus horrible, la plus épouvantable ; c'est celle de la débauche, de l'orgie, de la prostitution, de la paresse, de la lâcheté, du vice, et souvent du crime.

Et la transformation s'y fait à vue. Tout-à-l'heure on servait à la table de sa maîtresse; maintenant

Digitized by Google

on a revêtu ses habits de fête, on a pris place comme elle. De plus, on se couronne de roses; on verse tout à flots, à profusion, car la main est encore lourde; on a aussi des valets pour se faire servir, et l'on commande, mais d'une voix insolente et enrouée.

Cette nouvelle position enivre. Qu'importe! On passera de la table au lit, à la manière des anciens; on se couchera dans l'or et la soie, et le lendemain on se réveillera comme les divinités de l'impureté dans les bras des faunes et des satyres; car on a reculé devant la misère; on a mieux aimé être misérable.

Digitized by Google

III

L'ÉDUCATION PRIVÉE.

Toutes ne font pas leur éducation là. Il y en a qui ont le bonheur de trouver une amie qui, pour n'avoir pas son diplôme d'exploitation, n'ignore pas les tours et les détours du sérail français.

C'était le cas de Faustine. La jeune fille trouva sur son passage une amie sincère. Nous avons chacun, chacune un démon pour nous tenter. Faustine avait le sien. Il était du genre féminin, plus à redouter. Il épiait depuis longtemps le moment favorable pour enlever à Faustine l'honneur. Elle tenait tout prêt à cet effet, la bonne fille, l'excellente amie. Il ne lui manquait pas de connaissances : elle voyait des méde-

Digitized by Google

cins, des avocats; elle avait des banquiers sous la main, et un hôtel de Rambouillet, elle qui savait à peine lire, où se réunissait chaque soir son petit monde pour faire la partie et deviser. Et l'on quittait sa mère, sa femme, sa sœur, ses enfants, la société tout entière pour faire la cour à cette aimable créature qu'on appelait Hortense, et que nous laisserons au lecteur le soin de classer lui-même.

Il ne fut pas difficile à Hortense de trouver quelqu'un à Faustine. Elle l'avait déjà à sa disposition.

Parmi les contemplateurs assidus d'Hortense il y avait un jeune homme qui se ruinait gaîment. Il était en train d'achever une brillante fortune qu'il tenait de son père et de sa mère, espérant qu'il en aurait toujours assez pour ses vieux jours de celle qu'il attendait d'un grand oncle dont il était l'idolâtrie, et qui avait près de quatre-vingts ans.

Il lui restait encore une belle position qui ne pouvait être appréciée au juste par la raison qu'il ne connaissait pas son passif. Les prodigues ont un crédit illimité. Les fournisseurs y trouvent apparemment leur compte.

Ernest de G. avait fini ses études d'une manière honorable sinon complète. Il avait ses parchemins, de

Digitized by Google

l'esprit, de la fortune, était bon camarade, faisant magnifiquement les choses. Que fallait-il de plus pour séduire Hortense et les amis. Et les amis ne manquaient pas.

Il fit un jour ses ouvertures à Hortense; il lui avoua surtout qu'il s'ennuyait beaucoup. C'était, pour varier, le refrain de tous les jours. S'ennuyer lorsqu'on a chiens, chevaux, voitures et tout le luxe possible, toutes les jouissances à l'intérieur et à l'étranger, si bon vous semble, où donc est le bonheur?

Hortense devina qu'il manquait quelque chose au programme d'Ernest. Hortense avait au fond le cœur sensible. Il s'agissait d'y arriver. Mais elle calculait, et elle se trouvait associée pour le moment à une position plus belle et surtout plus solide. Elle prit néanmoins en pitié le pauvre Ernest pour le compte de son amie Faustine.

Le lendemain et les jours suivants Ernest était sur les traces de Faustine. On poursuit les femmes comme le gibier; dans les pays civilisés, c'est la mode.

Faustine avait bien rencontré ce jeune homme sur son passage, mais elle en avait rencontré tant d'autres qui se retournaient pour voir sa taille et son pied qu'elle avait fini par prendre cela pour une habitude.

Digitized by Google

On en croira ou non l'ingénuité de Faustine. L'heure n'avait pas sonné.

Ernest en était au désespoir.

Hortense encourageait Ernest, l'exhortait à la patience, à la persévérance.

Le conseil était bon. Ceux-là ont plus de chance qui persévèrent. Hortense devait le savoir. Mais pour corrompre une certaine espèce de femmes, il faut une autre qualité. Cela va sans dire. La flatterie a bien sa puissance aussi chez les femmes qui cherchent à plaire. Arrêtons-nous à cette classification générale, nous serions entraîné malgré nous. Le cœur de la femme est insondable. Rien ne nous le prouve mieux que cette vogue de l'homme qui commence à dédaigner la femme dont il veut capter l'amour.

Hortense avait touché juste pour son amie Faustine.

Le jour de la chute, l'heure de la chute arriva comme elle l'avait marqué. Quand la femme s'en mêle c'est plus tôt fait. Et la première personne qu'Hortense présenta à Faustine lorsqu'elle l'eût décidée à quitter son taudis et entraînée chez elle, ce fut Ernest.

C'est alors que Faustine remarqua qu'elle avait déjà vu ce jeune homme.

Digitized by Google

Ernest lui parut bien et lui convint bientôt. C'était sa première affection, affection de commande. Devons-nous nous en étonner? C'est l'histoire de tous les mariages aux exceptions de l'amour près.

Quelques jours après, Faustine, qui avait subi aux frais d'Ernest une éclatante transformation dont Hortense avait pris soin d'escompter le montant dans l'intérêt de son amie, était présentée aux amis communs d'Ernest et d'Hortense, installée magnifiquement dans la rue Pharaon, à côté de son amie intime dont elle devint inséparable à dater de ce moment. C'était naturel, elle lui devait tout.

Hortense prit donc soin de son éducation. Ce ne fut pas long. Faustine avait d'excellentes dispositions; bonne tournure, figure distinguée, fine taille. Elle avait un avantage immense sur Hortense, que celle-ci voyait avec un dépit secret : elle avait reçu de l'instruction, chose rare, à cette époque surtout, parmi les personnes de la condition de Faustine. Mais elle ne s'en prévalait pas. Elle causait naturellement, et cédait volontiers le pas à son mentor.

La jeune fille fut éblouie, fascinée, emportée par le tourbillon de cette nouvelle vie, les premiers jours. Mais elle ne pouvait chasser le souvenir de sa mère,

Digitized by Google

de sa jeunesse tranquille, honnête, simple; de la visite de cette charitable dame qui l'avait prise sous sa protection; le remords d'avoir abandonné cette pauvre famille confiée à ses soins. Et alors le luxe qui l'entourait, les splendides habits dont elle était vêtue lui devenaient à charge.

C'est dans un de ces moments qu'elle songea au paquet de lettres que sa mère lui avait légué et qu'elle avait oublié dans la paillasse de son lit, rue de la Hache.

Nous avons vu quelles précautions elle avait prises pour l'aller chercher, et comment elle avait laissé tomber cette pièce qui avait servi à l'acquittement de Vipar, sans qu'elle s'en doutât.

Peu à peu les remords se calmèrent, et elle finit par oublier ce qu'elle avait été.

La nouvelle éducation était achevée. Et celle qui s'en aperçut d'abord, ce fut Hortense qui avait en Faustine une rivale dangereuse.

Un beau jour Ernest et sa maîtresse disparurent sans qu'on sût pourquoi. Hortense souriait malignement quand les amis lui en demandaient le motif. Chacun finit par en penser ce qu'il voulut. Ernest passa pour un barbare, un jaloux, un tigre, un homme mal élevé.

Digitized by Google

Le fait est qu'Hortense seule continua à voir Faustine.

On ne sait comment cela se fit, mais on apprit qu'Ernest s'était retiré à la campagne avec Faustine. Ce furent de nouvelles plaisanteries qui valurent un duel à Ernest et à un de ses amis. Celui-ci fut blessé.

Les plaisanteries se bornèrent là jusqu'au jour où l'on apprit, on ne sait comment non plus, que Faustine allait devenir mère. Cela rendit Faustine plus intéressante, Ernest plus respectable. Les plaisanteries recommencèrent, mais cette fois elles baissèrent de ton, elles devinrent graves.

Hortense continuait à rire sous cape, et elle n'avait pas tort. Elle voyait avec un certain plaisir, indépendant d'elle, que son amie allait éprouver une secousse qui ne manquerait pas d'influer sur sa beauté. Disons tout : elle avait besoin de cela pour se dédommager de l'attention qui était portée sur Faustine et de l'intérêt qu'elle inspirait. Et elle continuait à voir son amie pour alimenter sourdement les calomnies, les médisances. Le dévouement de ces filles ne s'étend pas au-delà du cercle de l'égoïsme.

Ces visites d'Hortense faisaient plaisir à Faustine qui avait rompu avec toutes ses autres relations,

Digitized by Google

à l'exception du docteur d'Hortense qui était aussi le sien. Son état de grossesse lui aurait cependant permis d'aller de temps en temps à la ville. Mais elle n'aurait pu y paraître sans visiter Hortense, et voir là toutes les connaissances. Et Ernest s'était épris de Faustine au point de la vouloir isoler du monde. Voilà pourquoi il avait acheté cette campagne qu'il avait trouvée peuplée de merveilles du Nouveau-Monde et qui avait ruiné son ancien propriétaire.

La position où se trouvait Faustine lui donnait une excellente occasion de rompre avec ses amis. Aussi ne négligea-t-il rien pour lui rendre la vie des plus agréables et la dédommager de la ville par le séjour de la campagne. Mais les plaisirs à la campagne coûtent cher lorsqu'on a la prétention d'y traîner la ville à sa suite.

Rien ne manquait à Faustine, mais elle avait besoin de se distraire de l'amour d'Ernest qui commençait à lui devenir à charge par ses exigences. D'ailleurs elle n'avait pu tuer le passé, et dans les moments où elle se ressouvenait elle enveloppait Ernest et Hortense dans une haine commune. Cela durait peu.

Un matin, en lisant le journal, Faustine y vit le compte-rendu d'un procès criminel qui l'intéressa au

Digitized by Google

plus haut point. Elle suivit l'affaire. C'était celle de son oncle Vipar.

C'est ici le moment de dire que la position de cet oncle, dont le déshonneur ne manquerait pas de rejaillir sur elle, s'était jointe à l'idée d'être une fille naturelle pour décourager Faustine, qui exagérait à cet endroit l'injustice des hommes et leur délicatesse.

Elle fut étrangement émue de l'incident Vianet, surtout lorsqu'elle tomba sur la relation de la pièce mentionnant la somme envoyée par sa mère à son oncle au bagne, et qu'elle avait complétée selon la recommandation de cette mère mourante. Et elle courut au secrétaire où elle avait caché bien au fond l'héritage maternel, compta les pièces de la liasse. Il en manquait une.

Dans son empressement elle fit une chute qui avança sa délivrance.

Deux jours après elle mit au monde une fille qui fit craindre tout d'abord pour sa vie. Maintenant elle était hors de danger.

C'est cet enfant dont nous avons entendu le cri à son réveil.

Digitized by Google

Digitized by Google

IV

UN CONSEIL D'AMIE.

Hortense venait d'entrer dans la chambre de Faustine. Le docteur en sortait ; il avait trouvé la mère et l'enfant bien. Elle s'était installée près de son lit, en avait relevé les rideaux, tenait la main de son amie dans la sienne. Elles causaient ensemble.

— Nos amis m'ont chargée de mille compliments pour toi, Faustine.

— Merci, Hortense, c'est bien à eux de s'être souvenus de la campagnarde, tu le leur témoigneras.

— S'ils n'eussent pris conseil que de leur dévouement ils m'auraient accompagnée, mais ils savent que le

Digitized by Google

jardin d'Armide est gardé par un dragon de la grosse et méchante espèce. Dieu ! s'il allait m'entendre.

Et Hortense regarda de tous côtés d'un air effaré.

Faustine sourit.

—Le fait est, continua-t-elle sur le même ton enjoué, qu'on ne sait si tu es ici dans une tombe ou dans un boudoir. Ton amant veut donc te tuer. Les amis s'en plaignent tout haut.

— Combien je leur en suis reconnaissante, Hortense, dit dolemment Faustine. Mais c'est assez d'une affaire. D'ailleurs, dans la position où je me trouve, il importe peu d'être à la ville ou à la campagne. Une fois relevée de mes couches, Ernest m'a laissé espérer que nous rentrerions à la ville et que nous reprendrions notre ancien train de vie.

— Ah ! il t'a laissé espérer. Il ne te l'a donc pas promis. Hé bien, ma mie, si tu veux me croire, m'est avis que ton cher et tendre se dispose à te mettre en quarantaine ici. Il t'aime tant que tu voudras. Ce n'est pas une raison pour te garder à vue comme une petite fille qui ne sait pas se conduire. Il a changé du tout au tout, ce pauvre Ernest. Je ne le reconnais plus. Je crois même qu'il me fuit lorsque je viens te voir. Lui aurais-je déplu ?

Digitized by Google

— Peux-tu croire, Hortense?

— Je ne crois rien puisque je te demande. Ce que j'affirme, c'est que les hommes sont bien changeants.

— Tu aurais pu dire les femmes aussi sans compromettre ta langue. Le fait est qu'il te trouve toujours charmante

— Merci, Faustine; je m'y connais, ma chère; ce n'est pas aujourd'hui que je fréquente mon monde. Nous sommes toujours charmantes, spirituelles, ravissantes tant qu'on a besoin de nous. En dehors de là on sait nous tenir à distance. Soit dit sans reproche pour Ernest que j'estime toujours.

Cela fut dit néanmoins avec une nuance d'ironie qui n'échappa point à Faustine.

Hortense avait été piquée au vif de voir Ernest la mettre entièrement de côté, et cela entrait pour beaucoup dans la jalousie, non pas avouée à elle-même, mais sourde, latente, qu'elle nourrissait contre Faustine à son insu.

Celle-ci était embarrassée, connaissant au fond l'opinion d'Ernest. Bien qu'il ne s'en fût pas entièrement expliqué avec elle, il était évident qu'il voulait en finir avec Hortense.

Quelles pouvaient être ses raisons? C'est ce qu'elle

Digitized by Google

ignorait, mais elle se serait bien gardée de s'en ouvrir à son amie. C'eût été une maladresse, et Faustine avait du tact. Elle tenait encore trop à Ernest pour compromettre sa situation avec lui. C'était rompre avec Hortense immédiatement en la refroidissant à l'égard de son amant, et Faustine tenait aussi à Hortense.

L'hésitation de Faustine n'échappa point à Hortense, qui comprit, dissimula. Son plan fut bientôt tiré. Ce fut un revirement intérieur subit. Les femmes sont ainsi faites. Leurs résolutions sont promptes et changent aussi vite qu'elles ont été arrêtées. Hortense n'en voulait plus à son amie mais à Ernest.

— A propos, petite, dit-elle subitement avec cette aisance dont la femme seule a le secret, et qui ne conserve nulle trace de l'émotion qu'elle vient d'éprouver, est-ce que tu as l'intention de nourrir ta poupée?

— Pourquoi pas?

— Tu n'y songes pas. Avec ta frêle constitution, ta petite poitrine, tu n'en as pas pour trois mois.

— J'essaierai.

— On n'essaie pas de mourir, ma chère, et ton essai est mortel. Les maladies d'épuisement ne pardonnent pas. Tu perdrais bientôt tes fraîches couleurs, tes yeux se creuseraient, ta gorge se flétrirait, ton dos se

Digitized by Google

voûterait. On t'aime aujourd'hui parce que tu es jolie. Tu n'es pas plus privilégiée que les autres. Crois-moi, fais venir de suite une nourrice et donne-lui ton enfant.

— Pauvre petite! C'est toi qui n'y songes pas Hortense. Que dirait Ernest?

— Ernest sera le premier à t'en féliciter. S'il ne le fait pas, c'est qu'il ne t'aime pas. Mais il t'aime, j'en suis certaine.

— Je le crois aussi.

Hortense se mordit les lèvres.

— Ne t'y fie pas. Et voilà pourquoi il faut se soigner, se conserver. Est-ce que par hasard Ernest aurait la prétention de te claquemurer éternellement ici? C'est donc une prison que tu voulais et un geôlier pour te garder? Ce n'était pas la peine pour cela de quitter la rue de la Hache et tes chiffons. La liberté, ma chère, c'est le premier des biens; et moi qui te parle, j'ai refusé des positions bien brillantes pour la conserver. Je préférerais qu'on m'aimât moins et qu'on me laissât plus à l'aise. Mon banquier m'a tout de suite jugée, c'est un homme intelligent. Cela ne l'empêche pas de m'adorer, tu as pu le reconnaître. On se revoit avec plus de plaisir, et je n'ai jamais compris cette

Digitized by Google

affection qui vous fourre en cage pour vous y faire mourir comme le rossignol. La femme est plus délicate qu'un rossignol. On ne peut être aimable en cage; on sent toujours la griffe du chat qui vous effleure. Toi par exemple, te voilà séparée de tes amis depuis sept longs mois, sept siècles. Si tu nourris ton enfant, tu peux y renoncer à jamais. A-t-on vu une fille raisonner ainsi. Cela n'a pas l'ombre du bon sens.

— Je ne suis plus fille, Hortense, je suis mère.

— Sans doute, ma chère, et je comprends ce bonheur sans l'avoir goûté. Mais faisons-nous un raisonnement. Au commencement, c'est pénible, j'en conviens. Puis cela le devient moins. Enfin on n'y pense plus, sans cesser d'être mère.

— Tu le crois?

— Je le sais par ouï dire. D'ailleurs cela se voit tous les jours.

Faustine pensa à sa mère. Or, au commencement de sa nouvelle vie cette idée lui avait paru insupportable. Elle s'était insensiblement habituée à ce poignant souvenir, et le remords avait fini par s'éteindre en elle.

Hortense avait donc raison

Digitized by Google

Il n'en est peut-être pas de même d'une mère pensa-t-elle.

— Il ne s'agit pas seulement de savoir, poursuivit Hortense, si Ernest t'offrira ici une compensation suffisante aux plaisirs qu'il t'a enlevés ; je crois bien que son amour te procurera un dédommagement suffisant à notre amitié ; tu trouveras sans nul doute dans les soins à donner à ton enfant, dans les caresses qu'elle te prodiguera de quoi combler le vide de nos soirées, de nos dîners, de nos promenades, de nos spectacles ; j'admets avec toi que M. Ernest aura le talent de te faire oublier le reste du monde dans le paradis qu'il t'a fait ici ; tout cela ne te garantit pas la durée de ce bonheur, ne t'assure pas qu'il ne te plantera pas là lorsque tes cheveux seront tombés, tes dents peut-être aussi, à la suite de tes couches ; que ta taille aura perdu sa rondeur et sa souplesse, et si tu t'astreins à nourrir ton enfant, il faut t'y attendre ; lorsque tu ressembleras à une momie, car tu ne sais pas ce que c'est que de porter une pouparde suspendue dix-huit mois, deux ans à son sein, ta fille est belle et promet de le devenir davantage, et tu n'as pas une constitution robuste ; lorsque tu n'auras plus enfin que la peau et les os. C'est bon pour les paysannes, crois-moi ; à chacun son

Digitized by Google

métier et ce n'est pas le tien. Tu y ruineras ta santé et alors... Tu n'es pas mariée à M. Ernest.

— Peux-tu croire qu'Ernest....

— Ernest n'est pas meilleur qu'un autre. Que veux-tu qu'on fasse d'un arbre sec ?

— Pourtant il est si bon.

— Bon aujourd'hui, mais demain ? Qui peut répondre de demain ? Nous devons y songer, nous, et prendre nos précautions. Tu ne serais pas la première.

Faustine se mit à réfléchir.

C'était le moment de l'ébranler.

— Ecoute-moi, ma chérie, et tu t'en trouveras bien. Tu sais combien je te suis dévouée. Je connais une brave femme aux environs, à qui tu feras une charité de donner ta fille en nourrice. Elle a perdu deux enfants coup sur coup, le dernier, une fille comme la tienne, qui n'avait que trois mois. Elle aura plus de soin que toi-même de ta petite. C'est une bonne laitière. J'ai pensé à toi, j'ai pris des renseignements, ils sont des meilleurs.

Hortense tenait ces détails du docteur qui les lui avait donnés pour le cas où Faustine voudrait mettre son enfant en nourrice.

Cela tombait à merveille. Faustine paraissait per-

Digitized by Google

suadée, mais il lui fallait une raison pour persuader Ernest à son tour.

Ceci fut combiné et arrêté entre Hortense et Faustine. C'était le docteur qui devait se charger de prescrire, d'ordonner au besoin.

Hortense triomphait. Faustine était perdue sans retour; elle rentrait à Toulouse pour venger Hortense de la froideur, de l'ingratitude d'Ernest. Faustine fatiguée n'était plus à redouter pour elle.

A ce moment de sa réflexion, Hortense jeta sur Faustine un coup d'œil oblique où la bonté s'efforçait de sourire. Et Faustine lui parut plus touchante que jamais.

C'était une blanche statue vivant par le regard et la chevelure, regard doux, limpide et nacré; chevelure faite pour contraster avec les linges fins et blancs qui voilaient cette superbe fille en accusant sous le lin la perfection de ses formes.

Hortense regretta le parti auquel elle venait de décider son amie. Elle fut tentée de lui avouer qu'elle avait voulu l'éprouver et de lui conseiller de nourrir son enfant. Etranges combinaisons qui consistent à orner le physique au détriment du moral, et à faire la part plus belle à celui-ci pour tuer celui-là.

Mais l'indifférence d'Ernest l'emporta dans le cœur

Digitized by Google

d'Hortense sur sa jalousie pour la beauté de sa rivale, et elle se leva contente de son œuvre. Seulement, elle dissimula sa joie sous un air dolent. C'était l'amitié faite complainte. Elle regarda Faustine avec une tendre compassion, lui prit la main, la lui serra affectueusement, et se penchant sur le front de son amie, elle y déposa un baiser de mère.

L'enfant dormait. Hortense craignit de l'éveiller en l'embrassant. Elle prit congé de Faustine, en lui annonçant que le docteur lui donnerait son avis et que la nourrice se présenterait le lendemain.

Faustine essaya d'élever quelque difficulté. Hortense ne lui en laissa pas le temps.

— Décidément, lui dit-elle, ton mari me boude, mais je ne lui en veux pas. Adieu.

Et elle disparut.

Digitized by Google

V

DERNIER CRI DE LA NATURE.

A peine Hortense partie, Faustine se mit à considérer sa fille avec une tendresse qu'elle n'avait pas ressentie jusque-là. Elle ne s'était pas encore demandé pourquoi, comment elle était devenue mère. C'était arrivé sans préparation aucune à ce grand acte.

En se retirant à la campagne, elle n'avait considéré que ses plaisirs auxquels il fallait dire adieu ; et à peine les avait-elle goûtés. C'était pour son repos sans doute, mais l'idée n'était pas venue d'elle. Elle aurait eu le temps de se ménager ; deux ou trois mois suffisaient. Ernest était un égoïste. Puis, Hortense bien qu'enchantée de cette résolution ne cessait de lui témoigner

Digitized by Google

les regrets de la séparation et de l'absence. Elle lui apportait les compliments des amis pour entretenir l'irritation. Sans Hortense, Faustine eût oublié la ville, les amis, Hortense elle-même comme elle avait oublié le souvenir de sa mère et tout ce qui l'accompagnait. Hortense c'était le memento. Avec elle, les amis revenaient nécessairement à la mémoire, et les agréments de la ville aussi. Ernest pourrait bien la conduire quelquefois à Toulouse.

Il résultait donc de toutes ces visites et de tous ces commentaires que Faustine trouvait son amant intolérant. Elle avait fini par lui découvrir des airs de tyran. L'affection veut être libre, lui avait dit Hortense. L'imagination de Faustine avait brodé là-dessus. Les chaînes de l'hymen sont de fleurs à condition que sous ces fleurs il n'y ait pas de fers. Et c'est précisément ce qui arrivait à Faustine.

La campagne lui avait plû tout d'abord ; mais aussitôt qu'elle s'était aperçue qu'elle y était retenue captive, elle avait cherché à se rendre compte des raisons qui l'y faisaient retenir. Ernest prit dès-lors pour elle un sombre aspect. Et cette grossesse qui, dans d'autres conditions, aurait eu pour elle le prix d'un véritable trésor lui était devenue à charge.

Digitized by Google

Ce n'est pas qu'elle ne sentît tressaillir de temps à autre ses entrailles des tendresses de la maternité. Malheureusement cette joie était mêlée d'amertume, elle ne la goûtait pas entière.

Aujourd'hui, c'était autre chose, le travail était fait, l'œuvre accomplie. Faustine avait souffert, et souffert pour son enfant; elle s'était sentie et vue renaître en elle, elle sentait et voyait palpiter sous sa main ce petit être; elle entendait ses cris plaintifs, et chaque plainte, chaque mouvement faisait frissonner son cœur. Elle comprenait maintenant ce qu'elle avait entendu dire souvent à sa mère, qu'une mère seule est capable du véritable amour; et elle songeait aux misérables qui consentent à détruire ces tendres créatures dans leur sein, aux monstres qui les étouffent au sortir de leurs entrailles.

Mais elle-même n'était-elle pas aussi barbare de vouloir se séparer de son enfant, de songer à la confier à des soins étrangers, de permettre qu'on l'arrachât de son sein pour la nourrir d'un autre lait.

Et il lui semblait que sa fille ne respirait plus, qu'on la lui avait empoisonnée. Elle la touchait, et en la touchant, elle croyait retrouver dans chaque trait de cette frêle et délicate tête un trait de sa mère.

Digitized by Google

Si Faustine en avait eu la force, elle se serait levée de son lit pour aller se jeter dans les bras de son amant, lui avouer sa lâcheté, lui dire qu'elle ne voulait plus voir Hortense, qu'elle consentait à se confiner à jamais avec lui à la campagne, pour se dévouer à leur enfant bien-aimée.

Elle remercia la Providence de l'avoir faite mère pour réparer son ingratitude envers sa mère.

Que lui importait de devenir laide. Que lui importaient les plaisirs perdus? Tant mieux! Ce serait un châtiment, châtiment bien doux de souffrir pour son enfant.

Faustine se surprenait bonne comme autrefois. Et elle attendait le réveil de sa fille avec une impatience fiévreuse; elle sentait couler son lait de joie, il lui tardait que ses douces lèvres pressassent son sein. Elle la voudrait toujours à côté d'elle pour veiller sur son sommeil de peur qu'on ne vînt la lui enlever sous prétexte qu'elle n'avait pas la force de la nourrir. Qui? Le docteur, Hortense. Et sa bouche s'entrouvrait pour appeler son amant à son secours.

Noble et sainte agitation, sublimes transports de l'amour maternel!

Digitized by Google

Quand Ernest entra, elle fut charmante pour lui, comme elle ne l'avait pas été depuis longtemps, et elle ne lui parla pas d'Hortense, ce qui surprit le jeune homme, car il n'ignorait pas qu'Hortense était venue. Il ne s'était pas soucié de se trouver avec elle. Cette fille avait décidément perdu ses bonnes grâces. Mais Faustine ne pouvait soupçonner à quel point. Hortense lui eût dit qu'Ernest avait été amoureux d'elle, Faustine ne l'aurait pas cru. De ce côté, elle n'était pas aussi avancée que son amie.

Et la soirée s'écoula entre le père, la mère et l'enfant comme s'il n'y eût rien d'illégitime dans cette union, comme si elle devait durer toujours, comme s'il n'eût pas suffi d'un souffle pour prendre ce nid formé d'hier, cet oisillon qui y reposait sous l'aile de sa mère, et les emporter de ce toit hospitalier au milieu des airs.

Ce souffle, c'est le caprice de l'homme qui recueille aujourd'hui la femme dans la rue pour la faire asseoir dans le velours et la soie, et la rejettera demain hors de sa couche avec le fruit qu'elle porte ou l'enfant qu'elle traîne.

Mais le caprice, si caprice il y avait, durait encore; et ce soir-là, en la quittant, Ernest dont le cœur battait

Digitized by Google

d'ivresse, déposa un ardent baiser sur les lèvres carminées de Faustine et sur le front rosé de l'enfant. Et les ombres du soir enveloppèrent de leurs plis amoureux cette trinité de l'union maudite.

Digitized by Google

VI

NOURRICE ET MÈRE.

. . . . . .

. . . . . .

Deux jours après, Hortense était assise près du lit de Faustine à la même place où nous l'avons déjà vue. Mais elle n'était pas seule avec elle.

Il y avait une autre femme.

C'était une paysanne à la figure franche et bonne, joufflue, épanouie à la façon d'une pivoine.

Le sourire de cette face devait être large, communicatif, entraînant, mais elle n'avait pas envie de sourire. On reconnaissait même qu'elle venait de pleurer à la rougeur du pourtour de l'œil ; œil intelligent et triste,

Digitized by Google

aux petites veines rouges qui sillonnaient la sclérotique.

On nous dispensera de détailler entièrement son costume, ils se ressemblent tous dans la contrée. C'était, à l'époque, une robe d'étoffe grossière, un tablier rouge de cotonnade, un foulard de même étoffe et un mouchoir façon des Indes. Il ne s'est pas bien modifié quant à la forme. Mais la qualité a changé.

La paysanne se permet aujourd'hui un châle laine et coton, et le tablier de taffetas noir a remplacé le tablier de couleur écarlate.

La société depuis 89 a monté de bas en haut, sans descendre de haut en bas. Le paysan, *rusticus*, a voulu mettre aussi le pied sur le degré supérieur à celui où il se trouvait. Il va au café, fume le cigare, vote sans trop savoir pour qui, pour quoi, cela viendra. Nous ne désespérons pas de le voir prendre le train du soir pour se rendre à la ville voisine assister au spectacle. Les billets d'aller et de retour sont trouvés exprès. C'est son droit, ce n'est pas nous qui nous en plaindrons.

Si le progrès n'était que là, nous pourrions nous permettre quelques observations ; mais il est ailleurs

Digitized by Google

aussi. A chacun sa part au soleil, c'est justice, vive la liberté! Vive l'enseignement! C'est encore justice. Que voulons-nous de plus? Que la misère disparaisse. Créons l'égalité en toutes choses. Nous ne demandons pas mieux. Mais de la théorie à la pratique il y a un abîme, et nous nous souvenons des communistes et des socialistes de 48. *Plus d'enfants de la nuit!* Mais c'est admirable cela. C'est la vertu préconisée en plein dix-neuvième siècle par le désir d'un grand homme. C'est l'autel de Marie qui s'élève à la place du temple de l'impudique Vénus. Reste à savoir si la concupiscence y trouvera son compte, et si en vertu de la fraternité nous pourrons supprimer la liberté de ce vice originaire.

Ah! nous sommes pour cette perfection-là, nous aussi; avec cette différence que nous doutons de nos forces, que nous sentons en nous ce qu'il y a d'humain, que nous croyons aux œuvres du génie, au mérite de la vertu; le génie qui planera toujours à des hauteurs inaccessibles à l'ignorance et à la malignité de l'espèce; la vertu qui planera plus haut encore que le génie et qui plus facile que lui est à la portée de tout le monde.

Cette femme du peuple amenée là comme par une volonté providentielle pour contraster dans ses pauvres habits et sa *misère*, avec cette honteuse richesse enve-

Digitized by Google

loppée dans ses draps de fine toile, presque de batiste, dans ses couvertures de satin, venait donner, sans s'en douter, une haute leçon de morale à cette *misérable* couchée dans l'oubli de tous ses devoirs. Elle venait lui apprendre comment le pauvre, malgré sa pauvreté, sait recueillir l'enfant que celle-là rejette qui n'était pas digne d'être mère, ou qu'elle confie à des soins le plus souvent mercenaires sur lesquels elle n'a pas le droit de compter plus que sur les siens.

Et pourtant Faustine avait de quoi entretenir son enfant, elle avait du lait pour la nourrir. Mais il lui fallait renoncer à ses plaisirs. Quoi de plus commode que de se débarrasser de la plus imposante, de la plus sérieuse, mais de la plus douce des charges, moyennant quelques pièces de monnaie qui tombent de la main du riche dans celle du pauvre. Et l'on court à ses fêtes. On est délivré de l'importun fardeau, on recouvre sa liberté pendant le jour, son repos pendant la nuit. Plus d'inquiétudes, plus de sollicitudes, plus de craintes, plus de transes, plus d'ennuis, plus de soins fastidieux, plus de détails dégradants, plus d'esclavage. Et l'on se conserve pour ses amis et son amant. Ses plaisirs d'abord, ses devoirs ensuite si l'on y songe, et si l'on a la force de les remplir.

Digitized by Google

Cette paysanne pleura en voyant la petite fille si belle et si frêle, car en la voyant, il lui sembla voir les deux enfants qu'elle avait perdus, un fils, une fille. Son lait lui faisait mal, elle regarda le nourrisson avec amour, et le suspendit à son sein. L'enfant but avec avidité. Et cependant, il n'y avait pas longtemps que sa mère l'avait allaitée. C'était providentiel. La paysanne la caressa de ses doigts rugueux et crevassés mais propres, l'arrosa de ses larmes. C'était l'expiation.

Il s'était fait un long silence qui fut interrompu par toutes les recommandations qu'une mère peut donner à la nourrice de son enfant. Hortense s'en mêla aussi, elle surenchérit sur les précautions de Faustine.

La paysanne pleurait maintenant d'attendrissement et de reconnaissance. Elle avait retrouvé la petite fille qu'elle venait de perdre. Elle enveloppa bien l'enfant et l'emporta.

Et cette mère la laissa emporter. Comment cela s'était-il fait? Comment les bonnes dispositions de Faustine s'étaient-elles évanouies ? Demandez-le plutôt à ces mères qui n'ont pourtant pas à rougir de leur union comme cette fille perdue, n'ont pas non plus à conserver leur beauté pour vivre. Nous l'ignorons, nous,

Digitized by Google

parce que nous ne voyons pas la jument et la chienne confier leurs produits à leurs pareilles, et nous ne trouvons dans la race animale que le serpent ayant le triste privilége de dévorer ses petits.

Ce que nous savons, c'est qu'Hortense était venue la veille avec le docteur, que celui-ci s'était prononcé catégoriquement, énergiquement devant Ernest. Faustine s'était récriée. On avait pris cela pour de la tendresse maternelle . . . . . .

. . . . . .

Et Faustine était rentrée dans le tourbillon de sa vie. Ernest l'avait suivie en boudant. La première orgie les avait reconciliés, mais le jeune homme en conserva un fond de tristesse. Il avait quitté la campagne au soleil couchant. Ce fut pour lui le présage du déclin de son astre.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE

PÈRE ET MÈRE

LIVRE PREMIER.

UNE RÉSURRECTION.

pages.

I. Satan et Dieu..... 1
II. Ce que c'était que le curé de S.. 13
III. D'où il venait la veille au soir..... 24
IV. Mademoiselle Félicité..... . 29
V. Un presbytère..... 37

Digitized by Google

pages.

VI. Dégradation civique..... 45
VII. Le repas des Anges..... 55
VIII. Coup d'œil social..... 61
IX. L'évangéliste..... 73

LIVRE II.

DEUX MISÈRES.

I. Faustine..... 83
II. La fille du peuple..... 89
III. Une dame charitable..... 99
IV. Pendant le sommeil..... 107
V. Le réveil..... 113
VI. Comment Faustine comprend que la vertu est un meuble inutile..... 117
VII. Toulouse au lever du soleil..... 129
VIII. La capitale des Visigoths..... 149
IX. Chambre à louer..... 165
X. A portier portière et demie..... 177
XI. Monsieur et Madame Pichot..... 181
XII. Portier et porteur d'eau..... 195
XIII. Doigt de Dieu..... 199
XIV. Vipar..... 211
XV. L'ombre et la lumière..... 217
XVI. Un intérieur misérable..... 223
XVII. L'idée d'un porteur d'eau..... 229
XVIII. A vie malheureuse riches funérailles..... 241

Digitized by Google

LIVRE III.

UNE ACCUSATION CAPITALE.

pages

I. L'enfant adoptif 254
II. Ce qui avait ramené Faustine 267
III. L'éducation de la misère 277
IV. Un souvenir du bagne 285
V. Comment Rose avait appris à écrire 293
VI. Association d'idées 299
VII. Le Mandat d'amener 309
VIII. A un enfant deux pères 349

LIVRE IV.

LE DERNIER MOT DE LA JUSTICE.

I. L'acte d'accusation 325
II. Le ministère public 333
III. Le réquisitoire 345
IV. L'avocat d'office 353
V. A quoi tient la vie d'un homme 365

Digitized by Google

LIVRE V.

LA FILLE-MÈRE.

pages.

I. Où nous retrouvons Faustine..... 384

II. Comment on tombe en croyant s'élever. — L'éducation publique..... 393

III. L'éducation privée..... 404

IV. Un conseil d'ami..... 414

V. Dernier cri de la nature..... 421

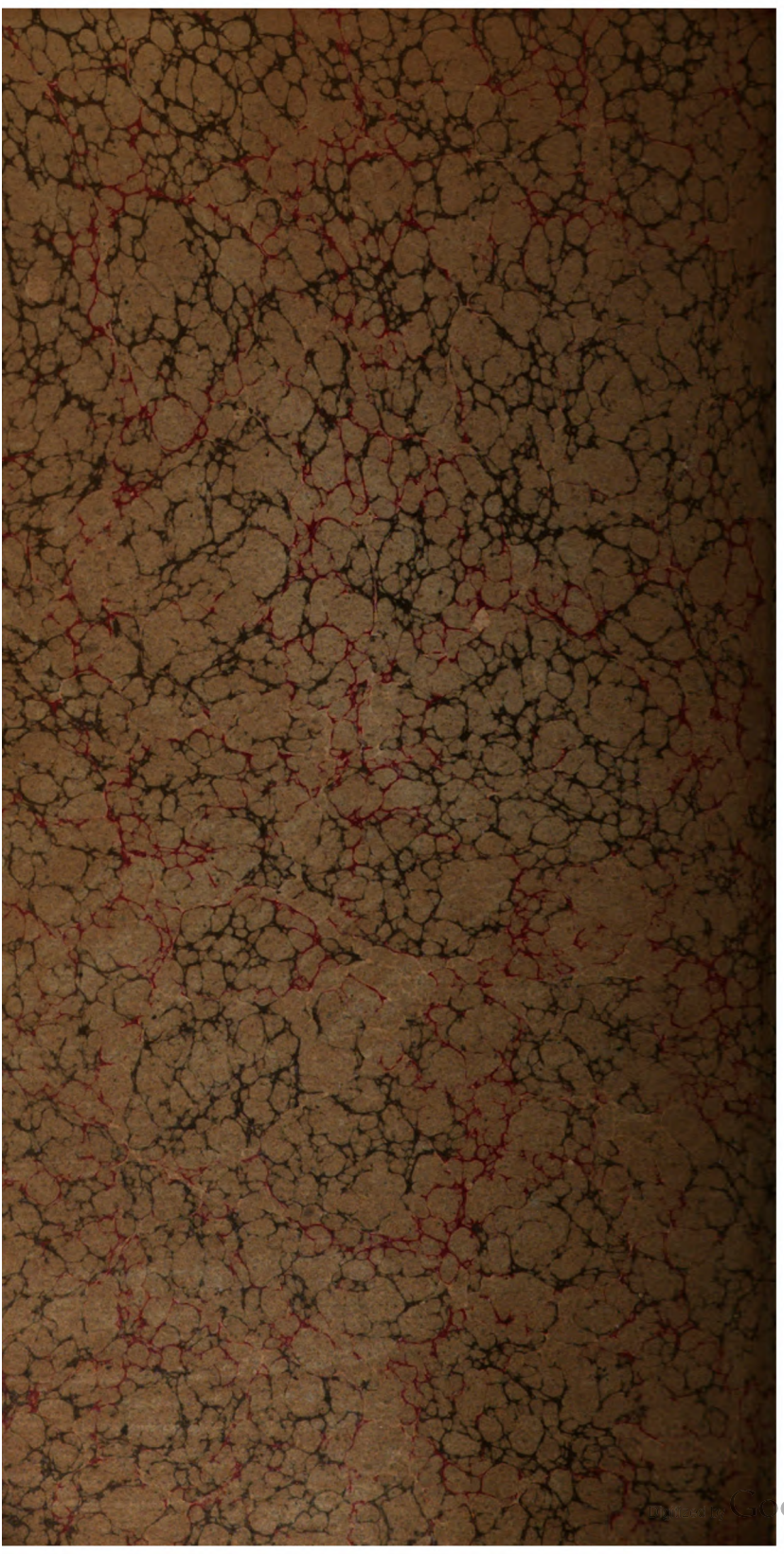
VI. Nourrice et mère..... 427

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

Toulouse, E. Connac et Dartas, Imprimeurs Libraires, rue des Balances, 43 et place du Capitole (2e Arcade).

Digitized by Google

Digitized by Google


Digitized by Google

VC109857

Digitized by Google

Digitized by Google